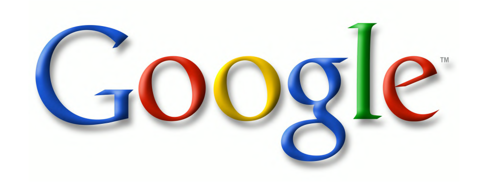




KR. NYROP

MANUEL PHONÉTIQUE
DU
FRANÇAIS PARLÉ

DEUXIÈME ÉDITION
TRADUITE ET REMANIÉE
PAR
EMMANUEL PHILIPOT



COPENHAGUE
DET NORDISKE FORLAG
ERNST BOJESEN

LEIPZIG
OTTO HARRASSOWITZ

1902

PARIS

DET SCHUBOTHESKE FORLAG — COPENHAGUE

KR. NYROP

ORDENES LIV

The Westminster Review (April 1902, p. 472):

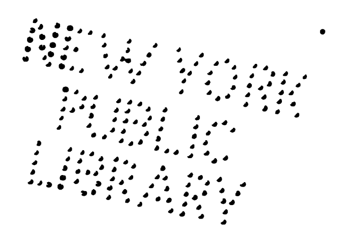
In *Ordenes Liv* («The Life of Words») the learned and genial Danish professor, who is already well known abroad as the author of several works that are at the same time both erudite and interesting, has given us a fresh proof of his extraordinary talent for popularising science in a delightful way, and also for bringing the latest results of philological research within the reach of all sections of the reading public. Professor Nyrop has a wonderful knack of utilising everything he comes across in literature—things very often quite foreign to the subject he may then be engaged on; a word he has chanced to hear, or some idea suggested in the course of a conversation. A joke taken from some comic paper e.g., *Le Petit Journal pour Rire*, often provides him with excellent material for a long and interesting excursion into the regions of philology. His latest book is as amusing as it is instructive. It belongs to a branch of philology called semasiology, which has only quite recently excited the attention of scholars, although its importance cannot well be overrated. Semasiology is concerned with the investigation of the development in meaning of words. *Ordenes Liv* certainly ought to be translated into English; meanwhile, we heartily recommend all who can read Danish, to lose no time in procuring it. A portrait of the author adorns the frontispiece.

(M. le prof. Robert Vogt à Pola prépare une traduction allemande de ce livre.)

MANUEL PHONÉTIQUE

DU

FRANÇAIS PARLÉ



KR. NYROP

MANUEL PHONÉTIQUE

DU

FRANÇAIS PARLÉ

DEUXIÈME ÉDITION
TRADUITE ET REMANIÉE

PAR

EMMANUEL PHILIPOT
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE RENNES

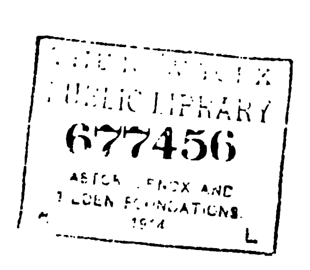


COPENHAGUE
DET NORDISKE FORLAG
ERNST BOJESEN

LEIPZIG
OTTO HARRASSOWITZ

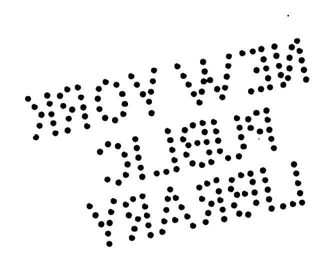
PARIS
ALPHONSE PICARD & FILS

1902



. . . . . . céleste, harmonieux langage,
Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire.

(A. de Musset.)



COPENHAGUE — IMPRIMERIE GRÆBE

PRÉFACE.

Ce petit manuel a d'abord été écrit et publié en danois. Comme plusieurs collègues étrangers nous ont prié de le rendre accessible à un public plus nombreux, cette deuxième édition paraît en même temps en danois et en français.

Pour l'édition française, nous avons eu la bonne fortune de trouver dans notre ami et collègue M. E. Philipot non seulement un traducteur très versé dans les langues scandinaves, mais aussi un collaborateur précieux. En effet, M. P. ne s'est pas contenté d'une simple traduction du texte danois même avec toutes les améliorations et additions que nous lui avons fournies; partout où nos descriptions lui ont paru un peu sommaires, il les a élargies et remaniées, et il a introduit çà et là dans le texte des observations dues à ses études personnelles; notons par exemple le renvoi intéressant à «Élomire hypocondre» au § 57. Nous nous faisons un plaisir et un devoir de signaler aussi, parmi les additions qui lui appartiennent en propre, quelques nouvelles remarques sur l'*e* féminin (§ 88 et suiv., § 113 Rem.) et sur les consonnes doubles (§ 125 et suiv.).

Cependant, ces remaniements n'ont rien changé au caractère primitif ni au plan de notre livre: il s'adresse toujours particulièrement à ceux pour qui l'étude de la phonétique est un moyen, non pas un but. C'est un manuel surtout pratique qui se restreint aux questions principales en laissant de côté toutes celles qui n'intéressent que les phonéticiens spécialistes et qui n'ont aucune utilité pratique; nous avons ainsi passé sous silence l'existence en français d'un *b* labio-dental qui n'a qu'un intérêt tout théorique.

Il y a à peine dix ans, la phonétique ne jouissait pas d'une grande faveur auprès des professeurs de langues vivantes; heureusement, cet état

de choses a changé. Que la connaissance exacte de la nature des phonèmes, de leur formation et de leur combinaison soit un moyen pédagogique tout à fait excellent, c'est maintenant une vérité presque banale, et on reconnaît volontiers les grands services que la phonétique peut rendre à l'enseignement des langues En effet, il n'y a pas de moyen plus rationnel, et en même temps plus simple et plus facile de faire apprendre à un étranger la prononciation d'un phonème inconnu que de lui donner des notions exactes sur le lieu et le mode d'articulation[1].

L'exercice phonétique méthodique et surveillé donne à l'élève un empire de plus en plus grand sur les organes de la parole, tout en développant la souplesse du gosier et la finesse de l'ouïe. Ce dernier point n'est pas à négliger, car pour bien étudier une langue étrangère il est indispensable de savoir écouter et observer soi-même. Beaucoup des finesses de la prononciation échappent à l'oreille qui n'est pas suffisamment exercée; nous avons ainsi souvent rencontré des protestations indignées quand nous avons fait observer à quelqu'un l'existence dans son parler des assimilations que nous avons étudiées § 156. Un jour on nous a même répondu: «Mais si l'on dit comme ça, c'est un [vizdəprɔnɔ̃sjasjɔ̃]». Sapienti sat! On est si facilement dupe de l'orthographe! Il est du reste excessivement rare qu'on connaisse sa propre prononciation.

Comme premier appendice nous avons ajouté une orthoépie de laquelle nous avons jugé prudent d'exclure la plupart des mots vieillis, savants et techniques, qui encombrent inutilement le gros ouvrage de Lesaint: les Français eux-mêmes ne les connaissent guère, et on n'a presque jamais à s'en servir. Pour les mots admis, nous nous sommes efforcé d'indiquer la prononciation considérée comme la meilleure par la société cultivée de Paris et qui n'est pas toujours celle que donnent les dictionnaires; mais cette tâche a parfois été assez ardue. Il est en effet rare que deux Français consultés sur quelque mot difficile aient donné la même réponse: au contraire! Pour *osciller*, par exemple, un ami nous répond qu'il faut prononcer [ɔsije] «sans l'ombre d'un doute», tandis qu'un autre proteste énergiquement: «Jamais, au grand jamais, je ne mis, même en rêve, de

[1] Ces notions peuvent être plus ou moins élémentaires, mais il faut en tout cas qu'elles soient exactes et donnent une idée juste de la physiologie du phonème. On trouve encore trop de descriptions pseudo-scientifiques dans les orthoépies. Nous citons sans commentaire deux passages qui se trouvent dans un «Traité de prononciation française fondé sur des théories nouvelles» et publié récemment par M. Albert Liet: «Les consonnes, appelées aussi lettres organiques parce qu'elles sont prononcées au moyen des organes de la parole» . . . «Le son voyelle simple ou son vocal est produit au moyen de la bouche librement ouverte ou avec le léger secours des organes de la parole.» Le reste du livre est à l'avenant.

y dans *osciller*». Ils appartiennent tous les deux à la meilleure société et prétendent tous les deux représenter le «bon usage». Mais le bon usage, on l'a déjà dit, ressemble parfois singulièrement à la fée Morgane qui s'évanouit en fumée quand on s'en rapproche de trop près.

Pourquoi aussi vouloir établir un seul bon usage quand la pratique nous apprend tous les jours qu'il y en a plusieurs? En matière d'orthoépie il est bon de combattre la manie si répandue d'établir des dogmes; aussi avons-nous très souvent admis comme également bonnes deux, même trois ou quatre manières de prononcer un mot.

Le texte phonétique qui finit ce petit volume, a été soigneusement revu. Tout en essayant d'éviter également les pedantismes et les vulgarités, nous avons constamment varié la prononciation selon les exigences du contexte; par exemple nous avons admis tantôt [il], [ʃɛːvr], [məsjø], tantô [i], [ʃɛv], [msjø], etc.; ces varitions, ces adaptations au ton de la phrase sont toutes naturelles et s'observent chez tous les Français; d'ailleurs, les dernières formes citées ne sont pas si vulgaires que le croient beaucoup de personnes inexperimentées en phonétique et peu habituées à distinguer entre la prononciation et l'orthographe.

M. VILHELM THOMSEN, professeur à l'Université de Copenhague, et M. C. BENZON, licencié-ès-lettres, ont bien voulu nous aider dans la tâche difficile de la correction des épreuves; nous les prions d'agréer nos meilleurs remerciements.

Copenhague, le 27 juillet 1902.

Kr. N.

ABRÉVIATIONS.

all.	allemand	it.	italien
angl.	anglais	lat.	latin
cf.	confer	port.	portugais
comp.	comparez	roum.	roumain
dan.	danois	suéd.	suédois
esp.	espagnol	vfr.	vieux français

Gr. hist. = Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française.* Vol. I (1899).

TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE.

(Chaque lettre doit se prononcer comme la lettre italique du mot mis en regard.)

I. Consonnes.

[b] *b*out
[d] *d*oux
[f] *f*ou
[g] *g*oût
[h] § 63)
[j] *y*eux (§ 51)
[k] *c*oup
[l] *l*oup
[ʎ] *l* mouillée (§ 52)
[m] *m*ou
[n] *n*ous
[ɲ] ag*n*eau

[ŋ] anglais: ki*ng*
[p] *p*ouls
[r] *r*oux (§ 46)
[ʀ] *r*oux (§ 56)
[s] *s*ou
[ʃ] *ch*ou
[t] *t*out
[v] *v*ous
[w] *ou*i (§ 62)
[ɥ] l*u*i (§ 60)
[z] *z*ouave
[ʒ] *j*oue

II. Voyelles orales.

[a] p*a*tte
[ɑ] p*â*te
[e] p*é*dant
[ɛ] p*è*re
[ə] p*e*ler
[i] p*i*re

[o] p*o*t
[ɔ] p*o*rt
[ø] p*eu*
[œ] p*eu*r
[u] p*ou*r
[y] p*u*r

III. Voyelles nasales.

[ɑ̃] b*an*c
[ɛ̃] b*ain*

[ɔ̃] b*on*
[œ̃] br*un*

IV. Signes diacritiques.

/ Ton montant (§ 147)
\ Ton descendant (148,2)
> «aboutit à»

⌈ ⌉ Ton élevé (§ 150)
⌊ ⌋ Ton bas (§ 150)
< «provient de»

: après une voyelle indique qu'elle est longue.

° au-dessous ou au-dessus d'une consonne indique qu'elle est sourde.

Les voyelles sourdes ou chuchotées (§ 66) sont imprimées en petits caractères.

CHAPITRE I.

LES ORGANES DE LA PAROLE. — LEUR RÔLE DANS LA PRODUCTION DES PHONÈMES.[1]

1. La phonétique est la science des phonèmes articulés qui constituent le langage.

2. Pour la production des phonèmes du langage, trois facteurs sont nécessaires: un courant d'air, qui est la condition première, un obstacle rencontré par ce courant d'air et qui est la cause proprement dite de la production du phonème, enfin une caisse de résonance qui donne à celui-ci son timbre particulier. Ces trois facteurs nous sont fournis par **les organes de la parole**, lesquels sont: les poumons, la trachée avec le larynx (y compris les cordes vocales), le pharynx, les fosses nasales, la cavité buccale avec la langue, les joues, les lèvres, les dents et le palais (voir fig. 1).

3. On peut définir brièvement un phonème humain comme une modification du courant expiratoire.

[1] Nous préférons ici le mot phonème au mot son, parce qu'il est plus général et s'applique à la fois aux sons proprement dits (voir § 6) et aux bruits (§ 7).



Fig 1. Coupe médiane des voies respiratoires (d'après Czermak).

Remarque. La parole est en règle générale produite par le courant expiratoire, rarement par le courant inverse; les moments d'inspiration sont des moments d'arrêt. Le langage inspiratoire n'est normal dans aucune langue européenne; mais on peut remarquer cependant que certains phonèmes inspiratoires peuvent parfois tenir lieu d'interjections, par ex. ce son analogue à l'*f*, — sorte d'*f* en retour, — qui sert à exprimer le doute, l'hésitation, l'indifférence ou aussi la douleur. Le baiser est le plus souvent une bilabiale inspiratoire.

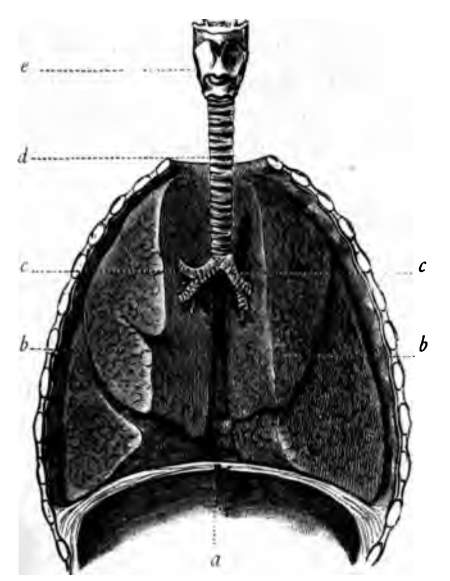


Fig. 2. La cage thoracique ouverte en avant, toutes les côtes enlevées: (*a*) diaphragme, (*b*) poumons, (*c*) grandes bronches, (*d*) trachée, (*e*) larynx.

4. Pour savoir où et comment se modifie le courant expiratoire, il nous faut le suivre dans sa route à travers les organes de la parole. L'air chassé des poumons se précipite dans la trachée, dont la partie supérieure s'élargit en forme d'entonnoir (voir fig. 2) et reçoit le nom de **larynx**: c'est ce qu'on appelle vulgairement **la pomme d'Adam**. Au point de vue anatomique le

larynx présente essentiellement la même structure que la trachée, dont il n'est que l'épanouissement; sa paroi se compose de deux pièces cartilagineuses: le cartilage cricoïde, sorte de bague ou de cerceau complètement fermé qui se rattache aux demi-anneaux de la trachée, et le cartilage thyroïde, particulièrement résistant, et dont on peut sentir la tête à la partie antérieure du cou. Entre ces deux cartilages sont tendues horizontalement deux membranes muqueuses élastiques dites **cordes vocales** (lat. *ligamenta vocalia*). Le courant d'air, en traversant la trachée, est forcé de passer dans l'intervalle laissé entre les cordes vocales. Cet intervalle s'appelle la **glotte** (lat. *rima glottidis*); voir fig. 3, 4, 5, 6, 7.

5. Les cordes vocales se touchent presque dans la partie antérieure du larynx, mais s'écartent vers l'arrière, de façon à former une sorte de long triangle isocèle (voir fig. 3). Elles peuvent être tendues et rapprochées l'une de l'autre, surtout à l'aide des cartilages aryténoïdes, de telle sorte que la glotte diminue ou même se ferme complètement (voir fig. 4), formant ainsi un obstacle au courant expiratoire.

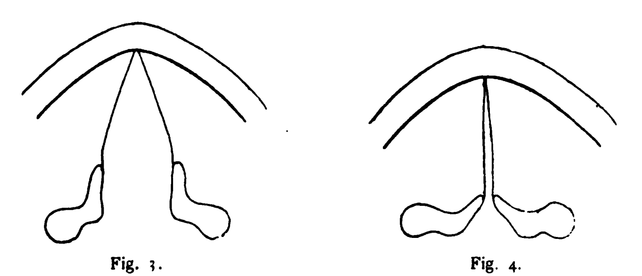


Fig. 3. Fig. 4.

Représentation schématique montrant le mouvement de la glotte à l'aide des cartilages aryténoïdes

6. La glotte reste ouverte quand on respire, quand on soupire ou quand on souffle une bougie; on n'entend

alors qu'un souffle faible. Mais si les cordes vocales sont tendues et resserrées (fig. 4), le courant d'air, pressé entre elles, imprime à leurs bords libres des mouvements vibratoires rapides: il en résulte un phonème musical, un **son**. On entend nettement un son quand on chante la bouche fermée ou encore quand on produit la voyelle indéterminée *hm*, marquant interrogation ou doute. Cette vibration des cordes vocales, ce son, joue un rôle important dans la formation d'un grand nombre de phonèmes linguistiques. La plupart des voyelles normales, telles que [a, e, i, o, u] peuvent être citées comme exemples de phonèmes qui naissent d'une simple modification du son pur. Ce phonème est dit **sonore** ou *doux* (all. *stimmhaft*, *tönend*; angl. *voiced*; suéd. *klingande*; dan. *stemt*). Les fig. 5 et 6 montrent la position des cordes vocales dans la formation de la voix.



Fig. 5. Image laryngoscopique chez un homme produisant un son de poitrine profond.

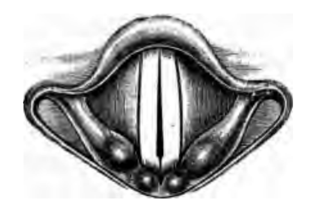


Fig. 6. Image laryngoscopique chez un homme produisant un son de poitrine élevé.

Nous trouvons une troisième position des cordes vocales dans le chuchotement: alors la glotte n'est pas complètement ouverte comme pour le souffle simple; elle n'est pas non plus fermée comme lors de l'émission d'un son: elle est dans un état intermédiaire. Quand l'air passe, il se produit un frottement au lieu d'une vibration.

Remarque. Les sons qu'emploie le langage articulé se produisent exclusivement dans le larynx à l'aide des cordes vocales; on peut aussi produire un son musical avec les lèvres, dans le sifflement; mais en gé-

néral la phonétique n'a pas à en tenir compte. Les désignations «voix de poitrine», «voix de tête» (ou «fausset») sont des expressions surtout métaphoriques en ce sens qu'elles n'indiquent pas le lieu d'origine des sons, mais simplement la région où l'on perçoit les vibrations. On croyait autrefois que les ventriloques tiraient réellement leurs sons du ventre, et c'est une opinion qui est encore assez répandue dans le vulgaire; en fait, ces artistes parlent avec les mêmes organes que les autres mortels; leur art consiste seulement à modifier le timbre naturel de la voix par des moyens divers: expiration et inspiration spéciales, fausset, mouvements anormaux des muscles du larynx et du voile du palais, immobilité de la bouche et des lèvres, etc., le tout accompagné d'une gesticulation variée qui achève d'en imposer à l'auditeur.

7. La vibration des cordes vocales n'est pas nécessaire à la production d'un phonème. Après que le courant d'air a passé par la glotte ouverte et est arrivé dans le conduit buccal, d'autres appareils vocaux peuvent être mis en mouvement de façon à produire un phonème; mais celui-ci n'est pas de nature musicale, à cause de la lenteur trop grande des vibrations. Ce phonème non musical s'appelle un **bruit** (all. *Geräusch*; angl. *noise*; dan. *larm*). Comme exemples de bruits purs, non accompagnés de vibrations des cordes vocales, on peut citer [s] et [f]. Les phonèmes de ce genre sont dits **sourds** ou *non sonores*, ou *forts*, ou encore *aphones* (all. *stimmlos, tonlos*; angl. *voiceless*; suéd. *klanglös, ljudlös*; dan. *ustemt*).

Remarque. Il ne faut pas confondre les noms des lettres: *esse* [ɛs], *effe* [ɛf] avec les phonèmes [s] et [f]. Les noms qu'on leur a donnés se composent ordinairement du phonème consonantique précédé ou suivi d'une voyelle. La voyelle précède dans: [ɛf, ɛl, ɛm, ɛn, ɛr, ɛs, iks, aʃ]; elle suit dans: [be, se, de, ʒe, ʒi, pe, te, ve, ka, ky, zɛd]; d'après le nouveau système d'épellation, on devrait placer la voyelle toujours après, et adopter uniformément l'*e* féminin [ø ou ə], ex.: [bø, sø, dø, fø], etc. Mais en général les Français tiennent encore pour l'ancien système.

8. Rien n'empêche nos organes vocaux de produire à la fois un son proprement dit et un phonème buccal;

nous obtenons ainsi un troisième groupe formé par la combinaison d'un son et d'un bruit: ce sont les sons dits mixtes. Comme exemple de ces combinaisons, nous pouvons signaler [v] et [z]. En articulant fortement ces deux phonèmes (p. ex. dans *cave, case*), on peut aisément distinguer le son du bruit. Comme le son domine le bruit dans la production des phonèmes mixtes, on les appelle aussi sonores.

Remarque. Pour éclaircir la différence entre un son et un bruit, nous pouvons citer ici les remarques de M. Adam Paulsen (*Naturkræfterne*, 2e éd. Copenhague 1895. P. 344): «En général, il suffit d'un peu d'attention pour que l'oreille discerne un son d'un bruit. Tout bruit de durée assez longue et n'ayant pas un caractère musical, peut se décomposer en un grand nombre d'impressions acoustiques successives, différentes et irrégulières. Par exemple, dans le bruit total produit par le passage d'une voiture sur le pavé, l'oreille peut saisir le bruit des roues, le pas des chevaux, le cliquetis des objets dans la voiture, etc. Au contraire, un son proprement dit donne une sensation de continuité et de tenue, et, tant qu'il n'y a pas de changement dans la hauteur ni dans l'intensité, notre oreille n'arrive pas à distinguer de discordance ni de discontinuité. Des expériences sur le mode de propagation des ondes sonores nous apprennent aussi que des vibrations irrégulières produisent l'impression d'un bruit; au contraire un son proprement dit naît d'une série de vibrations rapides, périodiqnes ou uniformes.»

9. Il est clair maintenant que tout phonème doit être ou sonore ou sourd, et en outre que tout phonème peut, en général, revêtir une forme sonore et une forme sourde. La différence entre [f] et [v] dépend exclusivement des cordes vocales. On pourrait dire que [f] est un [v] sourd, et [v] un [f] sonore. Et le rapport entre [f] et [v] est le même que celui qui existe entre les séries [s, ʃ, k, t, p] et [z, ʒ, g, d, b]. Les consonnes sourdes produisent en général une impression d'énergie plus grande que les consonnes sonores; et c'est ce qui explique le nom de *fortes* qu'on leur a donné; cela tient à ce que

dans les sonores le courant d'air a deux obstacles à surmonter; quand il arrive dans la bouche, il est déjà affaibli par sa rencontre avec les cordes vocales, tandis que pour les sourdes l'air se précipite avec toute sa force dans l'orifice buccal. L'alphabet ordinaire n'a pas toujours des signes différents pour distinguer les deux séries de consonnes: c'est ainsi que dans la plupart des langues les lettres *s, l, m, n, r* représentent tantôt des sourdes, tantôt des sonores.

10. Il est de la plus grande importance de bien comprendre le mode d'émission des divers phonèmes et de s'exercer à les reproduire: et tout d'abord il faut s'habituer à distinguer expérimentalement un phonème sonore d'un phonème sourd. Les remarques suivantes peuvent servir à guider les débutants:

1° En appliquant le doigt contre la pomme d'Adam, on peut sentir la vibration des cordes vocales dans l'émission des phonèmes sonores, voyelles ou consonnes: cette vibration donne lieu à un bourdonnement comparable à celui des abeilles. Vibration et bourdonnement disparaissent dès qu'on produit un phonème sourd, comme [s] ou [f], mais à la condition qu'on prononce le phonème lui-même et non pas son nom ordinaire dans l'alphabet, auquel cas on entend vibrer la voyelle suivante ou précédente.

2° Un autre procédé aide à se rendre compte de la différence entre les phonèmes sonores et les phonèmes sourds: il consiste à se boucher les oreilles pendant qu'on les prononce. Les mains étant collées contre les oreilles, si nous produisons un [a] prolongé, nous sentons un assez fort bourdonnement dans la boîte cranienne; passons immédiatement après à un [s] ou à un [f]: le bourdonnement s'arrête, pour reprendre dès que nous mettons une

voyelle au bout de notre [s] ou de notre [ʃ]. On peut commencer par des groupes tels que [afa, asa, aʃa], — en faisant durer assez longtemps l'arrêt consonantique (consonne longue) —; puis on peut intercaler des consonnes sonores: [ava, aza, aʒa], et la différence apparaîtra ainsi très clairement.

3° Comme les phonèmes sonores sont de nature musicale, il est possible de chanter sur eux une mélodie, exception faite pour les explosives ou momentanées [d, b, g]; on peut faire l'expérience avec n'importe quelle voyelle ou avec toute consonne sonore non explosive (continue) telle que [v], [z] ou [ʒ]. Au contraire, il est absolument impossible de fredonner la moindre mélodie sur [s] ou sur [ʃ]. — Autre observation, qu'on peut faire par ex. en entrant dans une église pendant le chant: la mélodie s'interrompt brusquement toutes les fois que le texte présente une consonne sourde.

11. La distinction une fois comprise et démontrée expérimentalement, on s'efforcera de la réaliser soi-même de mieux en mieux pour toutes les consonnes françaises. C'est un exercice dont les difficultés varient suivant le domaine linguistique auquel on appartient. Facile pour un Anglais, il est malaisé pour un Allemand ou un Danois. Les Suédois marquent en général fort bien la différence entre [p] et [b], entre [k] et [g], etc.; mais le [ʒ] et le [z] leur font totalement défaut. — On pourra commencer par opposer entre eux les groupes [afa] et [ava], [asa] et [aza], [aʃa] et [aʒa], [aka] et [aga], [ata] et [ada], [apa] et [aba], pour passer ensuite à des séries telles que [fvfvfvfv], [szszszsz], [ʃʒʃʒʃʒʃʒ]; et finalement on s'exercera à prononcer [l, m, n, ɲ] comme consonnes sourdes: [ala—al̥a], [ama—am̥a], etc.

12. Si l'on préfère travailler sur des groupes de sons présentant un sens, voici une double liste de mots entre lesquels il n'existe, dans chaque couple, d'autre différence que celle dont nous venons de parler entre les consonnes sonores et les consonnes sourdes:

il fend	*il vend,*	*boucher*	*bouger,*
le fer	*le ver,*	*ficher*	*figer,*
les foies	*les voies,*	*les cages*	*les gages,*
vous savez	*vous avez,*	*le camp*	*le gant,*
les sœurs	*les heures,*	*le coup*	*le goût,*
trois cents	*trois ans,*	*les temps*	*les dents,*
dix-sept	*disette,*	*il tance*	*il danse,*
sans savoir	*sans avoir,*	*le thé*	*le dé,*
poisson	*poison,*	*le pas*	*le bas,*
les champs	*les gens,*	*la pelle*	*la belle,*
le choix	*la joie,*	*le port*	*le bord,*

Citons aussi *le poison* — *la boisson, la plaque* — *la blague, le chapeau* — *le jabot, le coude* — *la goutte, nous cassons* — *le gazon,* etc.

Remarque. La distinction entre les phonèmes sourds et les phonèmes sonores joue dans la phonétique française un rôle fondamental. Aussi ne saurions-nous trop y insister, et nous y reviendrons plus loin. Citons ici quelques anecdotes destinées à donner une idée des confusions et quiproquos auxquels peut donner lieu la mauvaise prononciation des sonores: Dans une société française on s'amusait un soir à jouer aux rébus; une étrangère — Allemande ou Danoise — prend le crayon et dessine un *chat*, puis un *loup*, puis une *scie*; elle fut bien surprise de constater que personne dans l'assistance n'arriva à deviner que le mot de son rébus était — *jalousie.* — Un Scandinave se plaint un jour à nous que sans raison aucune on l'ait presque expulsé d'une pâtisserie parisienne où il s'était contenté de commander un gâteau. — Mais comment, lui demandons-nous, avez-vous dit cela? — «Eh bien! mais j'ai dit simplement: Voulez-vous me donner un [kado]?» — Il peut arriver à Paris qu'un Allemand ayant commandé une bouteille de *bordeaux* voie le garçon revenir avec une bouteille de *porto.*

13. Immédiatement au-dessus des cordes vocales (cf. fig. 7) se trouve une petite cavité double: les *ventricules de Morgagni*: ils sont limités en haut par les *ligaments supérieurs de la glotte* (*ligamenta ventricularia*), appelés quelquefois aussi «fausses cordes vocales». Ces ligaments, dont le rôle probable est d'humecter les vraies cordes vocales, n'ont aucune part à la production de la voix: aussi n'en parlons-nous que pour mémoire.

Remarque. Des biologistes ont conjecturé que ces fausses cordes vocales supérieures, qui nous apparaissent chez l'homme comme des organes inutiles, pourraient être la survivance d'un deuxième larynx qu'un de nos ancêtres éloignés aurait possédé comme les oiseaux (Le maître phonétique, 1895, p. 127).

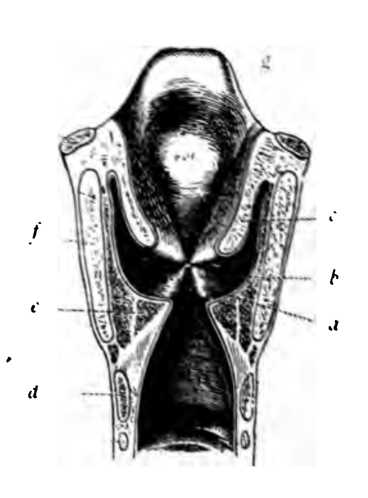


Fig. 7. Coupe transversale du larynx: (*a*) corde vocale, (*b*) ventricule de Morgagni, (*c*) corde vocale supérieure, (*d*) cartilage cricoïde, (*e*) muscle de la corde vocale, (*f*) cartilage thyroïde, (*g*) épiglotte.

14. Le courant d'air venant du larynx passe le long de **l'épiglotte** dans le *pharynx* ou *arrière-bouche*. Le pharynx est une cavité musculeuse, en forme de sac, qu'on peut considérer comme l'évasement de la partie supérieure de l'œsophage. Pendant la respiration normale, l'épiglotte, qui est fortement rattachée à la partie supérieure et antérieure du larynx, laisse le passage complètement libre; mais pendant la déglutition elle s'abaisse pour s'appliquer comme un couvercle sur le canal respiratoire, dont elle interdit l'entrée aux aliments. Si par hasard la fermeture n'est pas complète, — ce qui arrive par ex. lorsqu'on

rit en mangeant, — il peut arriver que des corps étrangers pénètrent dans la trachée: c'est ce qu'on appelle «avaler de travers» ou «dans la fausse gorge», — accident désagréable, mais qui a très rarement des conséquences graves.

15. Au sortir du pharynx, le courant expiratoire a devant lui une double voie: il peut passer soit par **les fosses nasales** soit par la **cavité buccale**. Ces deux chambres sont séparées par une cloison horizontale, le **palais**, dont la partie antérieure est une lame osseuse, dure et rigide, tandis que la partie postérieure, le voile du palais (ou palais mou) se compose seulement de tissu musculaire mou et flexible, recouvert d'une membrane muqueuse; il se termine par une sorte de tampon ou clapet pendant librement et qu'on appelle la **luette**. L'air prend en règle générale le chemin des fosses nasales dans la respiration ordinaire, automatique, et dans la prononciation de certaines consonnes telles que [m] et [n]; la bouche est alors fermée et la luette presque verticale. Mais si le voile du palais est pressé en arrière et la luette relevée contre la cloison postérieure du pharynx, l'accès des fosses nasales se trouve interdit, et le courant d'air est forcé de s'écouler par la cavité buccale. Telle est la position ordinaire du palais pendant la déglutition et lors de l'articulation de la plupart des phonèmes. Dans certains cas, les deux voies peuvent être utilisées en même temps, et alors on a la bouche ouverte en combinaison avec le palais abaissé: c'est ce qui se passe dans l'articulation des voyelles nasales françaises (cf. § 70).

On appelle **phonèmes oraux** ceux qui sont produits quand l'air passe par la bouche seule; on appelle **phonèmes nasaux** ceux qui se produisent quand l'air s'écoule aussi par les fosses nasales.

Remarque. Si dans le parler ordinaire la luette ne s'applique pas hermétiquement contre la cloison d'arrière du pharynx, — et ce relâchement peut avoir des causes multiples: paresse, mauvaise habitude, maladie (par ex. des végétations adénoïdes sur l'arrière du palais mou), — la prononciation prend un timbre plus ou moins nasal: c'est ce qu'on appelle «parler du nez» (all. *näseln*, angl. *snuffle*, dan. *snövle*).

16. Dans la cavité buccale on distingue les parties suivantes:

La langue, qui est l'organe le plus visible et le plus frappant de la parole et qui est devenue par suite le symbole, l'incarnation matérielle du langage. Elle se compose presque exclusivement de muscles fortement entrelacés ensemble, et c'est ce qui lui donne une mobilité extraordinaire. On peut diviser la surface de la langue en trois parties ou régions: 1° la pointe; 2° le dos; 3° la base (ou racine). On appelle encore avant (Passy: devant) la partie qui se trouve immédiatement en arrière de la pointe, et on peut se servir pour les autres parties des dénominations *milieu* et *arrière*.

Le **palais** commence à la base des dents supérieures. On le divise en: 1° palais antérieur (devant du palais), autrement dit gencives (*alveoli*), comprenant le rebord vertical situé au-dessus des dents; 2° palais moyen ou palais dur (*cacumen*); 3° palais postérieur, ou palais mou, ou encore voile du palais (*velum palati*); 4° luette (*uvula*).

Ajoutez à cela: les **dents**, les **lèvres** et les **joues**.

17. Tandis que la cavité nasale reste immuable et sert seulement de chambre de résonance, la forme et les dimensions de la cavité buccale sont susceptibles de modifications infinies par suite des mouvements variés et combinés de la langue, des lèvres, des mâchoires et des joues: d'où possibilité d'un nombre infini de phonèmes.

18. On peut ramener à trois positions principales toutes celles que la cavité buccale est susceptible de

prendre; elle peut être en effet: 1° ouverte; 2° fortement rétrécie; 3° complètement fermée. Si elle est assez ouverte pour que l'air s'écoule sans obstacle, il y a production de **voyelles**. Mais si la chambre buccale est fortement rétrécie ou tout à fait fermée, de telle sorte que l'air se heurte à un obstacle qu'il lui faut franchir en donnant naissance à un bruit (cf. § 7), il se produit alors des **consonnes**. Ainsi dans la formation des voyelles, le rôle de la bouche se borne à modifier le son déjà fourni par les cordes vocales, à offrir au courant sonore une chambre de résonance variable; mais dans le cas des consonnes, la bouche devient en outre un organe producteur de phonèmes.

19. Il est très important de bien comprendre ce mécanisme et la différence essentielle entre les voyelles et les consonnes. Il ne faut pas se laisser égarer par les définitions anciennes qui représentent les consonnes comme des sons sans existence indépendante, ne pouvant se prononcer qu'en combinaison avec des voyelles. Il n'y a rien qui nous empêche de prononcer par ex. [s, ʃ, f, v, j] et en général toutes les consonnes ouvertes (voir § 29) sans le concours d'aucune voyelle; les conditions sont un peu différentes pour les consonnes fermées, comme on le verra plus loin (§ 26). Ce qu'il y a de caractéristique pour les consonnes, c'est uniquement la production dans le canal buccal de ces bruits non musicaux qui n'existent pas avec les voyelles. Mais d'autre part il est impossible de dire que les voyelles se distinguent des consonnes en ce qu'elles sont sonores, puisque toute consonne peut être tantôt sonore tantôt sourde.

Remarque. La mauvaise explication des consonnes contre laquelle nous avons mis le lecteur en garde, remonte très haut; elle apparaît déjà dans le terme latin de *consonans* (c'est-à-dire «qui sonne avec»), et elle se retrouve

encore dans beaucoup de traités. modernes. Dans son Dictionnaire, Littré définit la consonne comme «une lettre qui n'a point de son par elle-même et ne se prononce qu'en s'appuyant sur une voyelle». C'est tout à fait la théorie donnée dans *le Bourgeois Gentilhomme* par le maître de philosophie de M. Jourdain: «Les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix». Les auteurs du Dictionnaire général donnent une toute autre définition; selon eux, une consonne est «un mode d'articulation du son qui varie suivant les mouvements de la langue ou des lèvres». Cette définition est extrêmement insuffisante, mais elle a au moins l'avantage d'éviter l'ancienne erreur propagée encore par le petit Larousse et bien d'autres dictionnaires. Quand on a voulu nationaliser la terminologie grammaticale dans les pays germaniques et scandinaves, on a remplacé le mot latin *consonans*, devenu neutre et inoffensif, par une traduction littérale (all. *Mitlaut*; suéd. *medljud*; dan. *medlyd*) qui a beaucoup contribué à maintenir l'opinion erronée sur la nature des consonnes.

20. D'ailleurs, il n'y a entre ces deux catégories de phonèmes qu'une différence de degré et non une opposition tranchée. Les phénomènes si complexes et si délicats de la phonétique ne se prêtent guère à des antithèses de ce genre, et on a comblé le fossé qui séparait autrefois les voyelles des consonnes. Toute voyelle étant par définition sonore et ouverte, les seules consonnes qui se prêteraient à l'antithèse sont les consonnes fermées sourdes [p, k, t]; les sonores correspondantes [b, g, d] se rapprochent déjà un peu des voyelles, par ce seul fait qu'elles sont sonores (aussi les appelle-t-on parfois consonnes *vocaliques*); celles qui s'en rapprochent le plus sont les consonnes ouvertes sonores [j, ɥ, w]. Sans doute le proverbe dit qu'«il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée»; mais en fait on peut imaginer entre ces deux positions extrêmes toutes sortes de positions intermédiaires. De même il y a un nombre infini de nuances entre la fermeture complète de la chambre buccale et son ouver-

ture maximum, entre la consonne [k] et la voyelle [ɑ], et parfois l'oreille la plus fine se trouve embarrassée pour décider s'il y a ou non production d'un son buccal, autrement dit d'une consonne, dans les phonèmes [j, ɥ, w] qui ont parfois reçu la dénomination de *semi-voyelles*. On peut s'exercer pratiquement à passer de l'[i] au [j] dans des groupes comme [iji—ij—ji], [ia—ja], [aia—aja], [via—vja]. On verra ainsi que la seule différence entre la voyelle [i] et la consonne [j], c'est que pour le [j] le canal buccal est encore plus rétréci que pour l'[i]: la langue arrive à toucher presque le palais, et le passage est assez étranglé pour qu'il se forme un bruit fricatif. Il y a entre l'[y] et le [ɥ], entre l'[u] et le [w] le même rapport qu'entre l'[i] et le [j].

Remarque. Pour distinguer les consonnes des voyelles, il ne faut pas s'en rapporter à la langue écrite, qui nous trompe assez souvent sur ce point: ainsi en français on écrit *pied* avec la voyelle *i* et on prononce [pje] avec la consonne [j]. Inversement le danois écrit *hævne*, *revne*, *skov*, *rav* avec un *v*, bien que tout le monde en Danemark fasse entendre une voyelle analogue à [u]; mais dans ces mots et autres du même genre, les Norvégiens prononcent une consonne, d'accord avec l'orthographe. Rappelons enfin que la phonétique historique nous présente des exemples nombreux de consonnes devenant des voyelles (lat. alba > *aube*) et de voyelles devenant des consonnes (lat. januarium > *janvier*).

CHAPITRE II.

CONSONNES.

21. Une consonne peut se définir brièvement: la modification produite dans le courant expiratoire par l'occlusion partielle ou complète de la cavité buccale. Une

consonne résulte donc essentiellement d'un **obstacle**. Le courant expiratoire peut être accompagné ou non d'une vibration des cordes vocales, d'où il résulte dans le premier cas une consonne *sonore* (*faible* ou *douce*), dans le second cas une consonne *sourde* (*forte* ou *dure*).

22. Pour définir une consonne avec précision, il convient d'examiner: 1° le mode d'articulation, c'est-à-dire la façon dont l'obstacle est constitué; 2° le point d'articulation, savoir l'endroit exact où cet obstacle se produit et où la consonne prend naissance. Ainsi, les consonnes [d] et [l] ont le même point d'articulation, elles prennent toutes deux naissance entre la pointe de la langue et les alvéoles de la mâchoire supérieure; mais elles diffèrent par le mode d'articulation (comp. § 32 et 42). Inversement [p] et [k] ont le même mode d'articulation, mais des points d'articulation différents.

A. Mode d'articulation.

23. L'obstacle qui produit un son buccal et donne lieu à une consonne peut, comme on l'a vu (§ 18), être de deux sortes: ou bien les organes de la bouche sont disposés de façon à produire une occlusion complète, barrant pour un moment le chemin au courant expiratoire, — ou bien ils produisent une occlusion incomplète, autrement dit un fort rétrécissement, rendant le passage de l'air plus difficile, mais sans l'interrompre. Suivant qu'elles appartiennent à l'un ou l'autre de ces deux modes d'articulation, les consonnes sont dites **fermées** ou **ouvertes**.

I. *Consonnes fermées.*

24. Les consonnes fermées sont [p, b, t, d, k, g]. Ce qu'il y a de particulier dans leur formation, c'est que l'air se trouve brusquement arrêté et qu'il se produit à

un endroit du conduit buccal une occlusion complète: d'où la dénomination de **consonnes fermées** (all. *Verschlusslaute*; suéd. *slutna ljud, klusiler;* dan. *lukkelyd, klusiler*; angl. *stops*).

25. Les consonnes fermées ont reçu beaucoup de noms différents, et ces noms varient suivant les auteurs. Le terme le plus généralement employé est celui de *consonnes explosives* ou simplement **explosives**: en effet on peut entendre une légère explosion, lorsque, l'obstacle venant à disparaître, le courant expiratoire s'échappe librement; nous entendons surtout ce bruit explosif dans des groupes comme [pa], [ta], [ka]. — On a aussi appelé ces mêmes consonnes *implosives* ou *occlusives*, à cause de la brusque fermeture, de l'interruption instantanée du courant expiratoire, que nous observons en particulier dans des groupes tels que [ap], [at], [ak]: la plupart du temps les groupes de ce type se prononcent sans que nous entendions d'explosion, et c'est également le cas pour des combinaisons comme [apma, atna, akna].

26. Les consonnes fermées ne peuvent se prolonger sans produire une pause, un arrêt dans le débit; aussi les prononce-t-on en général assez rapidement, plus rapidement que les consonnes ouvertes. C'est pourquoi on les a qualifiées d'**instantanées** ou **momentanées**. Mais si cette dénomination est juste dans une certaine mesure, elle ne serait guère heureuse dans un livre de phonétique traitant du français, qui possède en abondance des consonnes longues. Or, comme nous le verrons plus loin (Chap. V), les consonnes fermées peuvent être longues tout aussi bien que les consonnes ouvertes. Ainsi, dans des mots comme *netteté*, dans des groupes comme *robe blanche*, on fait durer au-delà du temps normal l'arrêt correspondant aux consonnes *t* et *b*. Ces interruptions ne sont

TABLEAU DES CONSONNES.

Lieu d'articulation			Lèvre contre lèvre	Lèvre contre dents	Langue contre dents	Langue contre devant du palais	Langue contre milieu du palais	Langue contre arrière du palais	Lèvre et langue contre lèvre et milieu du palais	Lèvre et langue contre lèvre et arrière du palais
Fermées		sonores	b		d	g	g	g		
		sourdes	p		t	k	k	k		
Ouvertes	nasales	sonores	m		n		ɲ	ŋ		
		sourdes	m̥		n̥		ɲ̊	ŋ̊		
	fricatives	sonores		v	z	ʒ	j		ɥ	w
		sourdes		f	s	ʃ	j̊		ɥ̊	w̥
	vibrantes	sonores			r			R		
		sourdes			r̥			R̥		
	latérales	sonores			l	ʎ				
		sourdes			l̥					
Mode d'articulation			Bilabiales	Dentilabiales	Dentales	prépalatales	palatales	vélaires	bilabio-palatales	bilabio-vélaires
			Labiales		Linguales				Labio-linguales	

pas très agréables et rappellent en petit les secousses du parler des bègues, mais sur ce point la langue française sacrifie résolument l'esthétique à la clarté. On voit que l'emploi du terme «momentanées» nous entraînerait à des expressions absurdes telles que «momentanées longues». Rappelons enfin que les grammairiens latins avaient donné aux consonnes fermées le nom de **muettes** (*mutae*); ce terme est surtout juste quand il s'agit des sourdes [k, t, p]: en effet, si la mise en contact et la rupture du contact sont accompagnées d'un bruit, le contact lui-même, autrement dit l'arrêt consonantique, est complètement silencieux. Mais dans la prononciation rapide des sonores [b, d, g], on peut entendre pendant le court instant du contact la vibration des cordes vocales (§ 28).

27. Il faut se garder de confondre les consonnes fermées françaises, qui sont pures, avec les aspirées correspondantes (*tenues aspiratæ*) que nous trouvons dans plusieurs dialectes allemands, en suédois et en danois. Ainsi dans la prononciation danoise de *jeg kan* [jaj khan] (je peux), on entend un souffle expiratoire qui vient s'interposer comme une sorte de coussin entre la consonne *k* et la voyelle *a*. Comparez encore la prononciation du mot *thé* dans les diverses langues. Par une ironie de l'orthographe, le français, où ce mot s'écrit avec une *h*, est précisément la langue où l'on n'entend aucune aspiration, tandis que le *t* aspiré ou fricatif est assez sensible dans l'anglais *tea*, et encore davantage dans le suédois et danois *te*, etc., lesquels s'écrivent sans *h*. En français on passe immédiatement de la consonne à la voyelle suivante; dans des combinaisons comme [pa], [ta], [ka], la voyelle *a* est étroitement rattachée aux consonnes *p, t, k*; autrement dit, en même temps que se produit l'explosion et que le courant d'air brise l'obstacle,

la glotte se referme, et le son vocal arrive aussitôt après. Dans les *tenues aspiratae,* au contraire, le courant d'air continue à passer un certain temps après l'explosion, tandis que les cordes vocales restent assez éloignées l'une de l'autre pour produire quelque chose comme une *h,* et l'on obtient ainsi un son qu'on pourrait noter approximativement par p^h, t^h, k^h. — Les étrangers devront donc s'habituer à émettre des consonnes fortes aussi pures que possible, en les prononçant avec énergie, militairement pour ainsi dire, de façon à les débarrasser des bruits parasites. C'est une observation que nous aurons à répéter plus tard à propos des voyelles (Chap. III): les sons français ont quelque chose de net et d'incisif; ils ne laissent traîner après eux aucune queue de sons accessoires. Pour se rendre maître de la prononciation du *t* on pourra s'exercer à débiter des phrases comme: *Ton thé t'a-t-il ôté ta toux* [tɔ̃tetatilotetatu]? *Le riz tenta le rat, le rat tenté tâta le riz*; *tantôt le riz tenta le rat, tantôt le rat tâta le riz.*

Remarque 1. Les Danois sont souvent tentés d'assimiler aux fortes non aspirées du français leurs phonèmes indigènes *b, d, g,* lesquels sont eux aussi non aspirés et non sonores. Et il est certain en effet que les Français entendant parler danois confondent souvent les phonèmes en question avec leurs *p, t, k,* de même que les Danois entendant parler français prennent souvent un *p* pour un *b.* Mais il est faux de prétendre, comme on le fait parfois, que pour bien prononcer *le thé,* il suffit de substituer le *d* danois au *t* français: de ces deux phonèmes, le second paraît s'articuler avec une tension musculaire bien plus forte que le premier.

Remarque 2. En danois, — et spécialement dans le dialecte copenhagois, — la prononciation fortement aspirée du *t* donne naissance à un bruit fricatif très caractéristique que les étrangers sont toujours tentés de prendre pour *ts* (all. *z*): *Tivoli* leur apparaît presque comme *Tsivoli.* Le mot *tard* ainsi prononcé sonnerait à peu près comme le mot *tsar* aux oreilles d'un Français. La consonne fermée tend à dégager une spirante

ayant le même point d'articulation. Ce phénomène que nous pouvons observer dans le parler vivant nous aide à comprendre l'un des traits principaux du développement historique de la phonétique allemande: c'est ce même phénomène que nous apercevons dans la deuxième mutation de consonnes («zweite Lautverschiebung») et qui nous explique pourquoi nous avons *zahn* en face du gothique *tunþu-s*. Comparez encore les mots suivants:

all. *zunge*	angl. *tongue*	dan. *tunge*
— *zimmer*	— *timber*	— *tømmer*
— *zählen*	— *tell*	— *tale*
— *pfund*	— *pound*	— *pund*
— *pfahl*	lat. *palus*	— *pæl*
— *pfau*	— *pavo*	— *på(fugl)*

28. On ne doit pas confondre non plus les fermées sonores du français [b, d, g] avec les sons qui s'écrivent de la même manière en allemand et en danois. Lorsque les Français veulent caricaturer la prononciation allemande, la première chose qu'ils font, c'est de substituer les fortes aux douces et vice versa: «le pateau de mon bère», pour: «le bateau de mon père». — Lorsque, la glotte étant fermée, on commence l'articulation des sonores françaises [b, d, g], on peut entendre le bourdonnement des cordes vocales pendant un court moment, — le temps qu'il faut pour que le courant d'air remplisse la cavité buccale fermée; quand celle-ci est pleine et que l'air cesse d'arriver, le son s'arrête naturellement, et la consonne devient «muette»; on peut faire l'expérience avec les groupes [ab], [ad], [ag]. En danois, il est possible parfois d'entendre un [b] sonore analogue à celui du français dans des onomatopées enfantines telles que *bœ*, *bö*, *bu*, destinées à reproduire le bêlement du mouton ou le mugissement de la vache.

Comme procédé pratique pour arriver à la prononciation juste de [b, d, g], on peut recommander de faire

précéder chacune de ces consonnes du son nasal correspondant: par exemple on prononcera très rapidement un *m* avant le *b* (*mbeau* = *beau*), un *n* avant le *d* (*ndos* = *dos*), un ŋ avant le *g* (*ŋgant* = *gant*). Il va sans dire que c'est là un simple artifice provisoire, car au point de vue physiologique, — si non au point de vue acoustique, — il y a une différence très grande entre les groupes *mb* et le *b* sonore. Les élèves pourront encore s'exercer à débiter des enfilades de sons comme: *Didon dîna, dit-on, des os d'un dos d'un dodu dindon* [didɔ̃dinaditɔ̃ dezodœ̃dodœ̃dɔdydɛ̃dɔ̃]. *Gros gras grain d'orge, quand te dégrograindorgeriseras-tu?* [grogragrɛ̃dɔ:rʒ kɑ̃tədegrogragrɛ̃dɔrʒərizraty].

Remarque 1. On voit que les «sonores» fermées ne sont vraiment des sonores que pendant la première partie de leur formation, savoir au moment de la mise en contact (Passy: l'arrivée), et pendant la troisième partie (rupture du contact, détente). Pendant le deuxième temps (arrêt, tenue), elles sont muettes, tout aussi muettes que les fortes correspondantes. C'est ce dont il est facile de se rendre compte en articulant avec un peu d'exagération des sonores longues (*Abbas*, *gibbeux*, *Edda*, etc.): on remarque alors que le deuxième temps, qu'on fait durer, est une pause complète, vide de son, comme dans le cas des fortes longues. La sonorité, autrement dit le bourdonnement laryngal, reprend avec l'explosion.

Remarque 2. La confusion des douces et des fortes est un trait traditionnel dans la prononciation germanique des langues romanes. Déjà l'auteur, probablement bavarois, des Gloses de Cassel (VIIIe siècle?) remplace *g* par *c* et *b* par *p*; il écrit ainsi: *callus*, *uncla*, *parba*, *pirpici* pour *gallus*, *ungla*, *barba*, *birbici*. Au XVIe siècle, Théodore de Bèze ajoute à sa description du *b* l'observation suivante: «. . . quo magis cavendum est Germanis, ne hanc cum *p* sicciore etiam litera suo quodam more confundant, ut quum pro *scribere* et *bibere* pronuntiant, et quidem non sine densiore quoque flatu *scrippere* et *pippere*» (*De francicæ linguæ recta pronuntiatione.* Genevæ, 1584).

II. *Consonnes ouvertes.*

29. Ce qu'il y a de particulier aux consonnes ouvertes, par opposition aux précédentes, c'est qu'elles sont

produites non plus par une fermeture complète de la voie buccale, mais par un simple **rétrécissement** qui barre plus ou moins la route au courant expiratoire sans l'entraver tout à fait. Cependant ce rétrécissement doit être assez fort pour donner lieu à un bruit spécial. Comme les consonnes ouvertes, — à la différence des consonnes fermées, — peuvent se prolonger sans qu'il se produise une pause, on leur applique encore souvent la dénomination latine de *continuæ* (*continues*; angl. *continuous*; all. *Dauerlaute* ou *continuirliche Laute*).

Les consonnes ouvertes sont beaucoup plus nombreuses que les consonnes fermées, lesquelles, — on vient de le voir, — se réduisent à six [p, t, k, b, d, g]. Les consonnes ouvertes peuvent se diviser en trois catégories: les spirantes, les vibrantes et les latérales.

30. Les **spirantes**, sont les consonnes ouvertes par excellence; elles sont caractérisées par la formation, à tel ou tel point du conduit buccal, d'un étranglement ou «détroit» (all. *Enge*) par lequel le courant d'air ne peut passer sans produire un bruit de frottement: d'où le nom de **fricatives** qu'on donne aussi à ces consonnes (lat. *fricativæ*; all. *Reibelaute, Engelaute*). Les spirantes sont [v, f, z, s, ʒ, ʃ, j, j̊, ɥ, ɥ̊, w, w̥].

31. Les **vibrantes** sont caractérisées par le mouvement vibratoire rapide d'un organe élastique (luette, lèvres, langue) fermant et ouvrant alternativement le passage au courant d'air; de sorte qu'en fait une vibrante n'est pas un son unique, mais une série de sons interrompus. Comme les fermetures et les explosions se succèdent avec une très grande rapidité, la série est interprétée par l'oreille comme un seul son ouvert. Les vibrantes sont aussi dites *roulées* ou *trémulantes* (all. *Zitterlaute*; angl. *trill, vibrant*; suéd. *dallrande ljud*; dan. *snurrelyd*).

Le français connaît deux vibrantes [R] et [r], produites l'une par la vibration de la luette, l'autre par la vibration de l'extrémité de la langue. — Il n'y a pas de vibrante labiale en français, — pas plus d'ailleurs que dans le langage articulé en général. Pourtant il n'est pas difficile de réaliser un pareil son: nous entendons parfois une vibrante bilabiale dans l'onomatopée (notée en fr. *prr* ou *brr!*) exprimant le dégoût, le froid, etc., ou encore dans l'interjection *brr* que les cochers danois adressent à leurs chevaux pour les arrêter.

32. Les **latérales** (lat. *marginales*) sont caractérisées par ce fait que le passage de l'air est intercepté au milieu par la pointe de la langue collée contre les dents ou les gencives, mais reste libre sur les bords, de sorte que le courant s'échappe des deux côtés (ou d'un seul côté) de la langue. Le français ne connaît qu'une latérale, [l].

33. Les phonèmes consonantiques dont nous avons parlé jusqu'ici, sont tous oraux (cf. § 15); cependant plusieurs d'entre eux peuvent aussi se prononcer avec le voile du palais abaissé, autrement dit avec résonance nasale; on peut essayer par ex. de nasaliser le *v* ou le *j*. Mais il est assez rare que les consonnes ouvertes citées plus haut s'articulent de cette manière; en revanche les consonnes fermées [b, d] sont souvent accompagnées de résonance nasale.

34. Les **nasales** sont [m] et [n]. Définition: à un endroit déterminé de la bouche se produit une occlusion *complète* comme pour les consonnes fermées; mais en même temps que la voie buccale se ferme, le voile du palais s'abaisse, de sorte que le courant d'air peut passer librement par le nez. Ces consonnes nasales ne répondent donc pas tout à fait à la définition générale des consonnes (§ 21), puisque l'air s'écoule par les fosses

nasales sans y rencontrer le moindre obstacle; mais en revanche il y a fermeture de la voie buccale. Nous avons donc ici un mélange curieux d'articulation ouverte et d'articulation fermée; mais d'après notre système nous devons ranger les nasales parmi les consonnes «ouvertes». Sur les passages possibles de [b] et [d] aux nasales correspondantes [m] et [n], voir plus loin Chap. VIII.

B. Point d'articulation.

35. Après avoir classé les consonnes d'après le mode d'articulation, c'est-à-dire d'après la manière dont se forme l'obstacle, cause du phonème, il nous reste maintenant à examiner sur quels points de la voie buccale et entre quelles parties de la bouche se forment les obstacles: il en résultera un nouveau classement, pour ainsi dire «topographique», des consonnes d'après le **point d'articulation**.

36. L'obstacle peut se former:

1° entre la lèvre supérieure et la lèvre inférieure; c'est le cas pour [b, p, m], consonnes dites bilabiales;

2° entre la lèvre inférieure et les dents supérieures, comme pour [f, v]: labio-dentales;

3° entre la pointe de la langue et les dents ou les gencives supérieures, comme pour [t, d, s, n]: dentales;

4° entre la partie antérieure de la langue et la partie antérieure du palais dur, comme pour [ʃ, ʒ,]: prépalatales;

5° entre le dos de la langue et le palais dur, comme pour [j, ɲ]: palatales;

6° entre le dos de la langue et le voile du palais, comme pour [k, g, ʀ]: vélaires, ou uvulaires.

En outre, certaines de ces positions peuvent se combiner entre elles, par ex. le n° 1 avec le n° 5, ou le n° 1 avec le n° 6, et l'obstacle est alors formé à la fois:

7° par les deux lèvres, le dos de la langue et le palais dur, comme dans [ɥ, ɥ̊]: bilabio-palatales;

8° par les deux lèvres, le dos de la langue et le palais mou, comme dans [w, w̥]: bilabio-vélaires.

I. LABIALES.

1. Consonnes bilabiales.

37. Les consonnes bilabiales (ou labio-labiales) sont produites par la rencontre des deux lèvres. Elles se présentent en français soit comme consonnes fermées, soit comme nasales.

Remarque. On observe une spirante sonore bilabiale dans l'espagnol (*saber*, *amaba*), ainsi que dans l'allemand du centre et du Sud (*aber*, *lieben*); mais la forme sourde correspondante n'est pas employée. Sur les spirantes bilabiales du français, voir § 59—62. Nous avons signalé plus haut (§ 31) l'existence d'une vibrante bilabiale.

38. Les **labiales fermées** sont: le [b] sonore et le [p] sourd (comp. § 27—28).

Exemples de [b]: [bo] (*beau*, *baux*), [bɑ] (*bas*, *bât*), [bɔ̃] (*bon*, *bond*), [bɔ:r] (*bord*), [by] (*bu*), [bwa:r] (*boire*), [bɛ̃] (*bain*), [blø] (*bleu*), [blag] (*blague*), [blɔ̃] (*blond*), [do:b] (*daube*), [krab] (*crabe*), [ty:b] (*tube*).

Exemples parallèles de [p]: [po] (*pot*, *peau*, *Pô*), [pa] (*pas*), [pɔ̃] (*pont*, *pond*), [pɔ:r] (*port*, *pore*), [py] (*pu*, *pût*, *pue*), [pwa:r] (*poire*), [pɛ̃] (*pain*, *pin*, *peint*), [plø] (*pleut*), [plak] (*plaque*), [plɔ̃] (*plomb*), [to:p] (*taupe*), [grap] (*grappe*), [dyp] (*dupe*).

39. Comme **nasales bilabiales**, nous avons le [m] sonore et le [m̥] sourd correspondant. Le [m] sonore est de beaucoup le plus fréquent; c'est la forme normale. L'autre forme n'apparaît en français que quand le [m] se trouve en contact avec une consonne sourde dont il

subit l'influence. On l'observe aussi en andalou (*mismo* [mim̥mo]), en danois (*halm, kvalm*), en islandais (*hampur, skammt*), etc.

Exemples de [m] sonore: [mɛ] (*mais*), [mo] (*mot, maux*), [nɔme] (*nommer*), [ɛ:m] (*aiment*), [ɔm] (*homme*), [rame] (*ramer*).

On prononce des [m] longs dans: [immɑ̃:s] (*immense*), [immɔral] (*immoral*), [ɛmma] (*Emma*), [ʒɛmmjø] (*j'aime mieux*), [lammɛ̃:s] (*lame mince*), etc.

Exemples de [m̥] sourd: [koʃm̥a:r] (*cauchemar*), [fosm̥ɑ̃] (*faussement*). Il faut remarquer cependant que dans ces mots, c'est seulement le commencement du phonème qui est assourdi sous l'influence des spirantes sourdes précédentes: le [m] se scinde ainsi en deux portions, l'une sourde, l'autre sonore. En dehors de l'interjection notée *ehem, hem hem* [mm̥m], le [m̥] complètement sourd ne se trouve guère que comme son final d'un mot: [asm̥] (*asthme*), [prism̥] (*prisme*), [rymatism̥] (*rhumatisme*), [ɑ̃tuzjasm̥] (*enthousiasme*), etc., ou encore comme consonne initiale, dans des cas assez rares, entre autres dans la prononciation négligée du mot *monsieur* [m̥sjø], et dans le groupe [m̥sɑ̃pkəwi] (*il me semble que oui*). Dans des cas de ce genre le [m̥], par une nouvelle assimilation, a une tendance à perdre son timbre nasal et à passer à un autre son sourd, celui du [p]: [psjø]. En effet, si le [b] correspond au [m] sonore, le [p] doit logiquement correspondre au [m̥] sourd.

Le [m̥] sourd pur comme consonne finale est très peu perceptible et disparaît presque dans le parler de tous les jours, comme en témoigne la petite anecdote suivante: On demandait à une dame comment elle se portait. — «Oh, répondit-elle, je souffre beaucoup d'un rhuma*tisse*». — «En ce cas-là, Madame, lui dit-on, faites beaucoup d'exer*cisme*».

Remarque. Il est facile de voir que le [m] sourd dans *asthme*, *rhumatisme* est dû à l'influence de la consonne précédente (assimilation progressive): quant à la prononciation vulgaire à laquelle fait allusion la petite anecdote citée, elle apparaît surtout dans les longs mots en *-isme*; le groupe final *sm* se réduit alors à une *s* plus ou moins prolongée. Mais l'assimilation inverse peut également se produire, ce qui s'explique fort bien étant donné que le [m] est avant tout considéré comme un phonème sonore. Il n'est pas rare d'entendre une prononciation du mot *atmosphère* ou le *t* sonne à peu près comme le *d* d'*admirer*. On peut lire dans la 6e édition du Dictionnaire de l'Académie: «On prononce azme, azmatique.» Cette prononciation est encore commune en Suisse et en Belgique, où l'on entend aussi *héroïzme*, *christianizme*, etc. Elle n'est pas non plus inconnue en France, puisque M. Passy l'a notée (*Changements phonétiques*, § 374): «En français, bien des gens disent [prizm], [rymatizm] au lieu de [prism'], [rymatism'], par réaction contre la chute du [m] dans le parler vulgaire.»

2. Consonnes labio-dentales.

40. Les labio-dentales (ou denti-labiales) se forment en rapprochant la lèvre inférieure du tranchant des incisives supérieures; nous ne les trouvons que comme spirantes.

41. Les spirantes labio-dentales sont: le [v] sonore et le [f] sourd. Contrairement à ce qui a lieu le plus souvent, la forme sonore ne présente pas de difficulté pour les étrangers. Les deux phonèmes se retrouvent en allemand (*Wand* — *Fass*, *Vater*) en anglais (*vine* — *fine*), en suédois (*vall* — *fall*), en danois (*vold* — *fold*), etc.

Exemples de [v]: [vo] (*veau, vaut, Vaux*), [vø] (*vœu, veut*), [vɑ̃] (*vent, vend, van*), [vɛ̃] (*vain, vint, vingt, vin*), [avɔ̃] (*avons*), [lave] (*laver*), [vö:v] (*veuve*).

Exemples parallèles de [f]: [fo] (*faux, faut*), [fø] (*feu*), [fɑ̃] (*fend, faon*), [fɛ̃] (*fin, faim, feint*), [afɔ̃] (*à fond*), [lafe] (*la fée*), [vöf] (*veuf*), [kafe] (*café*). — Nous avons un [f] par assimilation régressive dans: [saftje] (*savetier*), [wazifte] (*oisiveté*), [softwa] (*sauve-toi*), etc.

II. LINGUALES.

3. Consonnes dentales.

42. Les dentales (ou plus exactement les linguodentales) se forment entre la pointe de la langue et les dents de la mâchoire supérieure. Elles sont abondamment représentées en français, où elles apparaissent sous 5 formes différentes: comme consonnes fermées, comme nasales, comme spirantes, comme vibrantes et comme latérales.

43. Les **dentales fermées** sont: le [d] sonore et le [t] non sonore.

Exemples de [d]: [de] (*dé*), [du] (*doux, d'où*), [dɔ:r] (*dore, dort, d'or*), [di:r] (*dire*), [dɑ̃] (*dans, dent*), [dɛ̃] (*daim*), [drwɑ] (*droit*), [ɑ̃dre] (*André*), [kadrɑ̃] (*cadran*), [ɛde] (*aider*), [kud] (*coude*), [mɔd] (*mode*), [vid] (*vide*), [gid] (*guide*), [tard] (*tarde*), [ɔ̃:d] (*onde*), [amɑ̃:d] (*amande*), [kadr] (*cadre*).

Exemples parallèles de [t]: [te] (*thé*), [tu] (*tout, toux*), [tɔ:r] (*tort*), [ti:r] (*tire, tir*), [tɑ̃] (*tant, temps, taon*), [tɛ̃] (*teint, tint, thym*), [trwɑ] (*trois*), [ɑ̃tre] (*entrer*), [katrɑ̃] (*quatre ans*), [ete] (*été*), [kut] (*coûte*), [mɔt] (*motte*), [vit] (*vite*), [kit] (*quitte*), [dard] (*darde*), [ɔ̃:t] (*honte*), [amɑ̃:t] (*amante*), [katr] (*quatre*).

Remarque. Nous avons déjà suffisamment insisté sur la nécessité d'articuler un *t* pur non aspiré et de distinguer le *d* du *t* (§ 27). Ajoutons un conseil pratique pour la prononciation du *t* français. On fera bien de placer le point d'articulation très bas, en calant solidement la pointe de la langue entre les deux rangées de dents: on évite ainsi ce glissement qui donne naissance à une fricative. Il faut remarquer en outre que le [t] et le [d] français se forment avec la pointe extrême de la langue, beaucoup plus en avant que par ex. le *d* danois ouvert, lequel donne souvent aux étrangers l'impression de la latérale correspondante *l*.

44. Dentales nasales: [n] sonore et [n̥] sourd. La forme sonore est de beaucoup la plus employée, et

la forme sourde ne se produit que par suite d'une assimilation. Quant au lieu d'articulation, il faut remarquer que [n] se prononce tantôt contre les dents proprement dites, tantôt assez haut sur les gencives. La même observation pourrait s'appliquer à plusieurs dentales, par exemple à [l].

Exemples de [n]: [nu] (*nous*), [nø] (*nœud*), [ano] (*anneau*), [yn] (*une*), [o:n] (*aune*). Nous avons des [n] longs dans [inne] (*inné*), [annal] (*annales*), [anna] (*Anna*), [desɛnnal] (*décennal*), [dɔnnu] (*donne-nous*), etc.

Le [n̥] sourd peut être initial, devant une autre consonne sourde: [n̥sepa], prononciation familière de: *je ne sais pas*; ordinairement il apparaît à l'intérieur des mots, tantôt avant, tantôt après une sourde: [an̥tõ] (*hanneton*), [kn̥ut] (*knout*); mais on comprend bien que ce [n̥] intérieur n'est jamais sourd dans toute sa durée: il est sonore tantôt au début, tantôt à la fin de l'articulation.

Le danois a un [n̥] sourd dans des mots tels que *knap*, *knage*, *kno*, *havn*, *lögn*, *favn*, c'est-à-dire à la suite d'un *k* ou à la fin des mots après le coup de glotte.

45. Dentales spirantes: [z] sonore et [s] sourd. Ces deux phonèmes se retrouvent en anglais et en allemand, où beaucoup de mots ne se distinguent que par l'emploi de [z] ou de [s]; comp. en anglais: *zeal* [zi:l] — *seal* [si:l], *eyes* [aiz] — *ice* [ais], *prize* [praiz] — *price* [prais], *his* [hiz] — *hiss* [his], et en allemand (prononciation du Nord): *weise* — *weisse*, *reisen* — *reissen*, etc. Le son [z] est en général inconnu dans les langues scandinaves, sauf dans le dialecte de l'île de Bornholm (ex. *frysa*, *påsa*, *gås*, etc.).

Exemples de [z]: [zæ:l] (*zèle*), [zɛ̃:k], (*zinc*), [ra:ze] (*raser*), [dø:zɑ̃] (*deux ans*), [nuzavõ] (*nous avons*), [pwazõ]

(*poison*), [ry:z] (*ruse*), [ro:z] (*rose*), [bɛ:ze] (*baiser*), [kuzɛ̃] (*cousin*), [dezɛ:r] (*désert*), [pɥizɑ̃] (*puisant*), [ilzɔ̃] (*ils ont*), [ilzɛ:m] (*ils aiment*), [sizɑ̃] (*six ans*), [sizœr] (*six heures*), [dizɛt] (*disette*), [kɔka:z] (*Caucase*), [lɔkazjɔ̃] (*l'occasion*), [ozje] (*osier*), [lezjø] (*les yeux*).

Exemples parallèles de [s]: [sɛl] (*sel*), [sɛ̃:k] (*cinq*), [ase] (*assez*), [døsɑ̃] (*deux cents*), [nusavɔ̃] (*nous savons*), [pwasɔ̃] (*poisson*), [rys] (*russe*), [rɔs] (*rosse*), [bɛse] (*baisser*), [kusɛ̃] (*coussin*), [dɛsɛr] (*dessert*), [pɥisɑ̃] (*puissant*), [ilsɔ̃] (*ils sont*), [ilsɛ:m] (*ils s'aiment*), [sisɑ̃] (*six sents*), [sisœr] (*six sœurs*), [disɛt] (*dix-sept*), [kɔkas] (*cocasse*), [lɔkasjɔ̃] (*location*), [osje] (*haussiez*), [lesjø] (*les cieux, l'essieu*).

Ajoutons, pour la gymnastique de la langue, quelques exemples à débiter plusieurs fois; et d'abord des séries d'[s]: *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?* (Racine, *Andromaque*, V, 5). *Holà, Monsieur Sans-souci! Combien ces six cents six saucisses-ci? — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci. — Six cent six sous, ces six cent six saucisses-ci, Monsieur Sans-souci, c'est trop.* — Exemples composés, où [s] alterne avec [z]: *Choisissez. — Saisissons. — Des assassins. — Douze seaux d'eau douce. — Treize tresses très épaisses. — Poisson sans boisson est poison.*

Remarque. Dans la mauvaise prononciation dite «zézaiement», on remplace la dentale ordinaire [s] par une interdentale dont le son ressemble assez à celui que nous entendons dans les mots espagnols *caza*, *doce*, *luz*.

46. Dentales vibrantes: [r] sonore et [r̥] sourd. — Ce [r] linguo-dental est l'*r* primitive, traditionnelle des langues romanes, et le latin ne semble pas en avoir connu d'autre; c'est celle que nous entendons vibrer dans l'italien et plus fortement encore dans l'espagnol. Cependant le français normal lui a substitué assez récem-

ment un [R] uvulaire. Ce n'est pas que le [r] traditionnel ait disparu devant son concurrent; bien au contraire, il paraît avoir encore pour lui la supériorité numérique: on l'entend dans tout le midi de la France, et un peu partout dans les campagnes ainsi que dans beaucoup de petites villes. On l'entend souvent sur la scène, surtout dans la déclamation pathétique et presque toujours dans le chant: aussi l'a-t-on appelé parfois «l'*r* des chanteurs». Mais le [R] uvulaire domine à Paris et en général dans beaucoup de villes du Nord et de l'Ouest de la France; il est plus aristocratique que l'autre et appartient essentiellement à la prononciation de la société cultivée; c'est pourquoi nous devons le considérer comme la forme normale de l'*r* dans le français actuel. Que la prononciation linguo-dentale ait été autrefois celle de la société parisienne, c'est ce qui nous est attesté entre autres textes par la scène célèbre de la leçon de philosophie dans le *Bourgeois Gentilhomme* (II, sc. 4): «L'*r* se forme en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: *Rra.*» Nous avons là une excellente définition de vibrante, laquelle paraît d'ailleurs empruntée au *Discours physique de la parole*, de l'académicien de Cordemoy (1668). Remarquons en passant que d'après cette description le [r] se prononcerait «au haut du palais»: il y a là sans doute une exagération, et il ne faudrait pas toujours prendre à la lettre les indications des anciens phonétistes; mais le [r] peut ou a pu se former très haut sur les gencives, ce qui est, — nous l'avons vu, — le cas de plusieurs autres dentales. Il faut prendre ce mot de «dentales» dans une acception assez large.

D'après ce que nous venons de dire de l'extension encore très grande du [r] traditionnel en France, il n'est pas absolument indispensable que les étrangers habitués à cette forme de la vibrante fassent des efforts pour «attraper» le [ʀ] uvulaire moderne. Celui-ci est en général plus rare que l'autre dans le domaine germanique; pourtant il est devenu normal en danois, car il appartient au dialecte de la capitale et de l'île de Séeland; mais le [r] linguo-dental domine encore en Jutland. En Suède, c'est le [r] linguo-dental qui est normal et qu'on prononce à Stockholm; mais le dialecte scanien emploie le [ʀ] uvulaire. On pourrait observer sur le domaine allemand des divergences analogues.

Remarque. Dans les transcriptions phonétiques nous employons ordinairement le signe [r], tout en laissant au lecteur de l'interpréter comme [r] ou bien comme [ʀ].

47. Dentales latérales: le [l] sonore et le [l̥] sourd correspondant.

Exemples de [l]: [lœ:r] (*leur, l'heure*), [ala] (*alla*), [nyl] (*nul*), [blø] (*bleu*), [glas] (*glace*), [vlɑ̃] (*vlan!*).

Le [l̥] sourd provient en général d'une assimilation avec une sourde suivante. Il y a demi-assimilation dans des cas tels que: *altitude, belle pêche, alpaga*, etc.; mais nous pouvons trouver de véritables [l̥] sourds initiaux dans la prononciation familière de certains mots précédés de l'article: [l̥pjɔ̃] (*le pion*), [l̥patrɔ̃] (*le patron*), [l̥ta] (*le tas*), [l̥pɛrelamɛ:r] (*le père et la mère*), etc. L'assimilation peut aussi se faire avec une consonne sourde précédente: [pl̥y] (*plus*), [kl̥ɛ:r] (*clair*), [pœpl̥] (*peuple*), [opstakl̥] (*obstacle*), etc. Dans ces cas, l'assimilation est plus ou moins complète et le [l̥] plus ou moins sourd. Il s'assourdit particulièrement quand il est final, et cela même si la consonne précédente est sonore. Ainsi dans les

mots *seigle, meuble, cible,* l'*l* finale est aussi peu sonore que dans *peuple* ou *binocle.* Comme il est naturel, cette *l* finale assourdie a une tendance à s'amuïr complètement dans la prononciation ordinaire, surtout devant une consonne ou devant une pause; ainsi on entend le plus souvent: *Une tab' d'acajou. Un meub' d'occasion. Impossib' de le trouver! Un artic' de tête. Je ne sais pas quand mon onc' reviendra.* Les chansonniers populaires usent beaucoup d'élisions de ce genre. L'*l* reparaît en général devant une voyelle, du moins dans la prononciation à recommander: *Une table à rallonges. Un meuble utile. Impossible aujourd'hui. Un article intéressant,* etc. Mais dans le parler négligé, populaire, les mots de ce genre n'ont le plus souvent qu'une seule forme, la forme sans *l.* Par contre, la prononciation soutenue maintient l'*l,* même devant des consonnes ou des pauses: *La noble France. Faire table rase. Une double méprise,* etc.

Remarque. Dans la prononciation rapide et familière, il arrive très souvent qu'on omette l'*l* finale du pronom masculin *il,* plur. *ils,* devant une consonne ou devant une pause: *quand il viendra* > [kɑ̃tivjɛ̃dra], *pleut-il* > [pløti], *ils sont arrivés* > [isɔ̃tarive]; mais *il avait* se prononce [ilavɛ]. Le même amuïssement du [l] s'observe aussi dans la prononciation courante des mots *cela* (réduit en règle générale à [sa] et souvent écrit *ça*), *celui* et *quelque.* Ex.: *Qu'est-ce qu'il me veut, celui-ci?* > [kɛskimvø sɥisi]. *Quelque chose* > [kɛkʃo:z]. *Quelquefois* > [kɛkfwa]. On entend aussi dans le peuple la prononciation [ɛ] pour le pronom féminin *elle, elles*; mais il est à remarquer qu'en ce cas l'amuïssement de l'*l* est beaucoup plus vulgaire que pour le pronom masculin. De même il faut considérer comme vulgaire ou enfantine la suppression de l'*l* dans l'adv. *plus* (ex: *je n'ai plus rien* > [ʒepyrjɛ̃]).

4. Consonnes prépalatales.

48. Les consonnes prépalatales se forment entre l'avant de la langue et la partie antérieure du palais; nous ne les trouvons en français que comme spirantes.

49. Les **spirantes prépalatales** sont: le [ʒ] sonore et le [ʃ] sourd. Le phonème [ʃ] est un des plus difficiles à décrire avec une exactitude rigoureuse. Voici la description qui nous semble la meilleure; la partie antérieure de la langue se soulève pour venir s'appliquer presque complètement contre les gencives, tandis que la langue s'incurve et forme une gouttière par où l'air passe en produisant une sorte de sifflement creux ou chuintement. Le [ʃ] français est assez bien représenté en allemand par *sch* (dans *Schade*), en anglais par *sh* (dans *shall*) ou *ti* (dans *nation*); il a des équivalents plus ou moins exacts dans les sons suédois désignés par *sj* (*sjö*) et par *sk* (*skära*). Mais le *sj* danois (dans *sjæl, sjover*) n'en donne qu'une idée assez imparfaite: ce son apparaît aux Français comme un intermédiaire entre leur [ʃ] et leur [sj], et les Danois débutants prononcent à peu près de la même manière *science* et *chance, mention* et *manchon, caution* et *cochon*. -- (Sans entrer ici dans un examen approfondi de la différence qui sépare le [ʃ] français du *sj* danois, disons seulement que cette différence doit résulter en grande partie de ce que, dans la prononciation danoise, l'avant de la langue est moins rapproché du palais, la langue moins concave, et aussi de ce qu'il se produit un léger glissement en avant. Pour bien articuler le [ʃ] français il faut donc: 1° relever la pointe de la langue; 2° creuser énergiquement la langue (bien former la gouttière); 3° maintenir l'organe en état d'immobilité absolue).

Exemples de [ʒ]: [ʒapɔ̃] (*Japon*), [ʒe] (*j'ai*), [ʒu] (*joue*), [ʒɛːn] (*gêne*), [ʒwa] (*joie*), [ʒɑ̃] (*gens, Jean*), [ʒɑ̃ːdr] (*gendre*), [ʒabo] (*jabot*), [deʒa] (*déjà*), [egɔrʒe] (*égorger*), [ɑːʒ] (*âge*), [saːʒ] (*sage*), [kaːʒ] (*cage*), [ɑ̃ːʒ] (*ange*), [fiːʒ] (*fige*).

Exemples parallèles de [ʃ]: [ʃapɔ̃] (*chapon*), [ʃe] (*chez*), [ʃu] (*chou*), [ʃɛ:n] (*chaîne, chêne*), [ʃwa] (*choix*), [ʃɑ̃] (*champ, chant*), [ʃɑ̃:tr] (*chantre*), [ʃapo] (*chapeau*), [deʃa] (*des chats*), [ekɔrʃe] (*écorcher*), [aʃ] (*hache*), [saʃ] (*sache*), [kaʃ] (*cache*), [ɑ̃:ʃ] (*hanche, anche*), [fiʃ] (*fiche*).

Exercices pratiques: *Georges jouait. Joncher. Changer. Changeant. Des gens chantent dans les champs.* — Pour bien s'habituer à ne pas confondre [ʃ] avec [ʃj] ou [sj], non plus que [ʒj] avec [zj], on pourra s'exercer sur les paronymes suivants: *torchon — torsion, torcher — sorcier, hachette — assiette, chien — sien, mouchons — mouchions — émotion, chat — remercia, nation — nageons — nagions, légion — lésion, Augier — osier, les cieux — les yeux — les jeux.*

Remarque. On connaît l'anecdote de cet étranger qui, voulant dire: *il pleut déjà*, prononça le [ʒ] comme un [ʃ]. «Tiens, lui répondit-on, ce doit être bien curieux; chez nous les chats vivent, il est vrai, dans les gouttières, mais ils n'ont pas l'habitude de pleuvoir.»

5. Consonnes palatales.

50. Les consonnes palatales (ou plus exactement médiopalatales) se forment entre le dos de la langue et le palais dur. Le français a des palatales spirantes et des palatales nasales.

51. Les **palatales spirantes** sont le [j] sonore et le [j̊] sourd correspondant; cette seconde forme n'apparaît qu'en combinaison avec une consonne sourde. Le phonème [j] n'a en français ni nom ni signe distincts. On lui donne généralement le nom de jod, emprunté au germanique.

Exemples de [j] sonore: [jerɔglif] (*hiéroglyphe*), [jɔl] (*yole*), [jatagɑ̃] (*yatagan*), [ljø] (*lieu*), [ajœl] (*aïeul*), [brije] (*briller*), [ʒwajø] (*joyeux*), [bjɛ:r] (*bière*), [mjø] (*mieux*), [bjɛ̃]

(*bien*), [mjɛ̃] (*mien*), [ɛ̃djɛ̃] (*indien*), [fi:j] (*fille*), [pɑ:j] (*paille*), [meda:j] (*médaille*).

Exemples de [j̊] non sonore: [pj̊ɛ:r] (*pierre*), [pj̊e] (*pied*), [tj̊ɛ̃] (*tiens*), [ʃj̊ɛ̃] (*chien*), [pj̊ø] (*pieu*), [fæj̊te] (*feuilleter*), [abij̊twa] (*habille-toi*).

Au commencement de certains mots, la prononciation française hésite entre la consonne [j] et la voyelle [i], et il en résulte une indécision sur le nombre des syllabes. C'est le cas par ex. pour: *yeuse*, *hiatus*, *hyène*. Les dictionnaires recommandent en général de faire *hiatus* de trois syllabes: mais il n'en a le plus souvent que deux. Quand on dit: *la hyène*, on fait entendre un [j]; mais si l'*h* est considérée comme «muette», il peut arriver que la consonne se vocalise, et alors le mot comptera pour trois syllabes:

Ils ont vu Bonaparte à Paris, ils vont voir
En Afrique *l'hyène*.
(V. Hugo, *Les Châtiments*, I, 6.)

Iéna se prononce en général avec [j] initial; mais on peut le trouver avec trois syllabes en poésie:

La pantomime *d'Iéna*.
(ib., VII, 2.)

Chose plus curieuse, les Français hésitent sur la prononciation de l'initiale dans un mot aussi commun que *hier*. Le même individu dira, à quelques secondes d'intervalle: *hier soir* [jɛrswar] et: *la soirée d'hi-er* [laswarediɛ:r]. — A l'intérieur des mots nous pourrions constater des hésitations analogues; ce qu'il y a surtout de frappant, c'est le désaccord qui existe entre la prononciation réelle et la métrique, entre les poètes qui s'obstinent à compter par ex. *lion*, *ambition*, comme des mots de 2 et 4 syllabes, et le public qui prononce [ljɔ̃] avec une syllabe et [ɑ̃bisjɔ̃] avec trois (cf. plus loin Chap. IV).

Remarque. Au lieu d'un [j] final nettement consonantique, on entend souvent, surtout après les voyelles basses (cf. § 74), quelque chose comme un [i] bref et rapide: [sɔlɛːj] (*soleil*) devient presque [sɔlɛːĭ]. Il existe une différence, — assez légère il est vrai, — entre la finale de *fille*, *pille*, et celle de *paille*, *maille*; dans ces derniers mots nous avons à peu près une diphtongue. Mais dans tous les cas ce phonème s'entend clairement, et les étrangers, qui ont souvent une tendance à l'amuïr, doivent porter leur attention sur ce point. Par ex., lorsqu'un Scandinave prononce négligemment le mot *soleil*, un Français n'entend pas autre chose que [sɔlɛː], avec un ɛ final prolongé et plus ouvert.

52. Plusieurs des exemples cités plus haut nous montrent que le [j] a pris la place d'une «*l* mouillée» primitive [ʎ], laquelle ressemblait au *gl* italien dans *egli*, au *ll* espagnol dans *calle*. Cette «*l* mouillée» a complètement disparue du français normal, mais on la retrouve encore dans les dialectes, et en particulier dans le parler suisse, dans la prononciation «marselliaise», etc. (cf. *Gr. hist.*. I, §§ 351, 352). Littré, qui est très conservateur en matière de phonétique comme sur tant d'autres points, combat la nouvelle prononciation affaiblie de l'*l* mouillée, et il proteste avec énergie que «*ll* double, quand elle est précédée d'un *i*, se prononce mouillée, comme dans *paille*, *bouteille*, *fille*, etc.; il faut se garder de confondre cette prononciation, comme font plusieurs, avec celle de l'*y* grec, et de dire *pa-ye*, *boutè-ye*, *fi-ye*, etc.» Naturellement ces avertissements n'ont pas entravé le développement phonétique, mais l'orthographe persiste à ne pas tenir compte du fait accompli, et il se passera bien du temps avant qu'on ose écrire *y* ou *i* au lieu de *ll* [ʎ].

Remarque. Ne pas confondre des mots tels que: *railler* et *rallier*, *piller* et *pilier*, *souiller* et *soulier*, *rouiller* et *roulier*, *fusiller* et *fusilier*, *sommeiller* et *sommelier*, etc.

53. Les **palatales nasales** sont le [ɲ] sonore et la forme sourde correspondante [ɲ̊], laquelle est d'ailleurs

assez rare. Le [ɲ], qu'on appelle aussi «*n* mouillée», et qui est si abondamment représenté en italien (*gn*), en espagnol (*ñ*) et en portugais (*nh*), ne doit pas être confondu avec le phonème composé [n + j]: ce dernier est celui que produisent le plus souvent les étrangers qui ne se piquent pas d'une phonétique impeccable; ils prononcent *saignait* comme *c'est niais.* Sans doute, le résultat est à peu près le même dans la pratique; mais ce n'est qu'un à peu près, et une oreille exercée distingue le phonème double, plus long et plus traînant, du phonème simple. Dans la prononciation du [ɲ], c'est le dos seul de la langue qui agit, et la partie antérieure pend inerte contre les dents du bas, tandis que le groupe [nj] débute au contraire par une dentale due à la pointe de la langue se relevant contre les dents supérieures. Littré dit très bien à propos du [ɲ]: «Bien qu'il soit figuré par deux caractères, c'est pourtant une articulation simple et qui pourrait être représentée par un seul caractère» — ce qui est le cas en espagnol.

Exemples de [ɲ]: [aɲo] (*agneau*), [ɔɲɔ̃] (*oignon*), [rɛɲe] (*régner*), [viɲ] (*vigne*), [ʃɑ̃paɲ] (*champagne*). — Le [ɲ̊] sourd apparaît dans des combinaisons telles que [ɑ̃sɛɲ̊ty] (*enseignes-tu?*).

La consonne [ɲ] ne se présente jamais au commencement des mots dans le français normal; mais on en trouverait des exemples dans la langue familière et dans l'argot. Ex.: [ɲaf] (*gnaf* = savetier), [ɲɑ̃ɲɑ̃] (*gnangnan* = mou, déhanché), [ɲɔɲɔt] (*de la gnognotte* = une chose sans valeur), [ɲɔ̃] (*gnon* = coup de poing, taloche), [ɲɔl] (*gnolle* = bête), etc.

Remarque 1. Le *gn* se produit aussi parfois avec ouverture de la bouche. Voici ce que dit M. P. Passy au sujet de ce relâchement (*Les sons du français*, § 181): «A la place de *gn*, quelques personnes,

ne fermant pas complètement le passage de l'air dans la bouche, tout en laissant ouvert le passage du nez, prononcent un [j] nasalisé qu'on peut représenter par [ȷ̃]: [rɛȷ̃e] (*régner*), [siȷ̃e] (*signer*). A la station de Batignolles, près Paris, on entend souvent crier: [batiȷ̃œl]».

Remarque 2. Certains individus prononcent parfois, comme les étrangers, [n + j] au lieu de *gn* et articulent de la même façon les syllabes finales de *régner* et de *panier*. Dans les noms propres *Regnier* et *Renier*, nous avons un exemple d'alternance des deux phonèmes. Parfois aussi, c'est la consonne simple qui se substitue au groupe [nj], ainsi dans la prononciation populaire de *il n'y a* (= *gna*): Cf. le refrain de Béranger: «*Gn*'a plus d'argent dans c'gueux de Paris.» (Pour plus de détails, voir *Gr. hist.*, I, § 334.)

6. Consonnes vélaires.

54. Les consonnes vélaires sont les unes fermées, les autres vibrantes.

55. Les **vélaires fermées** sont: le [g] sonore et le [k] sourd. Ces deux consonnes peuvent se former plus ou moins en arrière dans la bouche: cela dépend de la nature de la voyelle suivante; dans les groupes [ge], [gi], [ke], [ki], le [g] et le [k] ont leur point d'articulation plus en avant que dans les groupes [go], [gu], [ko], [ku]. Mais au point de vue acoustique il n'y a pas de différence appréciable entre ces nuances de *g* et de *k*. (Pour plus de détails, voir Chap. VIII).

Exemples de [g]: [gi] (*gui*), [ge] (*gué, gai*), [gu] (*goût*), [gø] (*gueux*), [gut] (*goutte, goûte*), [gaʒ] (*gage*), [gɔm] (*gomme*), [gɑ̃] (*gant*), [ga:r] (*gare*), [gazɔ̃] (*gazon*), [gɑto] (*gâteau*), [gri] (*gris*), [ega:r] (*égard*), [egɔrʒe] (*égorger*), [rəgɛ̃] (*regain*), [səgɔ̃:d] (*seconde*), [va:g] (*vague*), [ba:g] (*bague*), [bɛ:g] (*bègue*), [gɔ̃:g] (*gong*).

Exemples parallèles de [k]: [ki] (*qui*), [ke] (*quai*), [ku] (*cou*), [kø] (*queue, qu'eux*), [kut] (*coûte*), [kaʒ] (*cage*), [kɔm] (*comme*), [kɑ̃] (*quand*), [ka:r] (*car*), [kasɔ̃] (*cassons*), [kado] (*cadeau*), [kri] (*cri, crie*), [eka:r] (*écart*), [ekɔrʃe] (*écorcher*),

[rəkɛ̃] (*requin*), [səkɔ̃:t] (*ce conte, se comptent*), [vak] (*vaque*), [bak] (*bac*), [bɛk] (*bec*), [kɔ̃:k] (*conque*).

Remarque 1. Dans le groupe [k + s + consonne], il n'est pas rare que le parler négligé et populaire amuïsse le *k*, et on peut entendre les prononciations: *esprimer*, *espression*, *esplication*, *escuse*, *estrême*, *esclure*, *esprès*, *prendre l'espress*, etc. M. Dupont-Vernon dit que cette manière de prononcer est «d'une vulgarité répugnante». De fait, elle n'est pas à recommander, et elle témoigne actuellement d'un manque d'énergie ou d'un manque d'éducation; mais on la constate bien souvent, et la grammaire historique nous apprend qu'elle est traditionnelle: c'est ainsi qu'on explique le passage d'extraneum à *estrange*, *étrange*, de dextra à *destre*, d'exclusa à *escluse*, *écluse*, etc.; le latin vulgaire avait déjà réduit à *st*, *sc* les groupes *xt*, *xc* (Cf. *Gr. hist.*, I, § 406). D'ailleurs on peut dire que d'une façon générale la plupart des groupes [ks] représentés par *x* sont d'origine savante; les Français prononçaient d'instinct *eissil* avant qu'on eût refait *exil* d'après le modèle latin. — Parfois aussi, en présence de cette rencontre difficile d'un [ks] avec une consonne suivante, le peuple a recours au stratagème qui consiste à intercaler un [ə] irrationnel et dit *exeprès* pour *exprès* (comp. les prononciations populaires *St. Pétersebourg*, *Wurtzebourg*, etc.). Feu le président *Félix Faure* n'était connu dans le petit peuple que sous le nom de [feliksəfɔ:r]; et la même chose a lieu toutes les fois que le prénom *Félix* est suivi d'une consonne, — à moins qu'on ne préfère les prononciations *Félisque* ou *Félisse* (!!).

Remarque 2. On peut signaler l'amuïssement du [k] final de la prép. *avec* devant un mot commençant par une consonne: *avec toi* devient alors [avɛtwa]. Mais il faut bien remarquer que cette prononciation est surtout provinciale (on l'observe particulièrement en Suisse); elle n'est pas à imiter.

56. Les **vibrantes vélaires** sont le [ʀ] sonore et le [ʀ̥] sourd correspondant. Comme on l'a vu, ce phonème est dû à la vibration rapide de la luette: c'est pourquoi on l'appelle *r uvulaire*, par opposition au [r] linguo-dental ou apical (cf. plus haut § 46). On sait que le premier a triomphé du second dans le français de Paris et des villes de la France septentrionale. Il vibre plus nettement que dans le danois *fare*, *ræd*. Nous trouvons en danois un [ʀ̥] sourd dans des mots comme *pris*, *fragt*,

pragt, tragt, træ. — Quand on se gargarise, on produit sans le savoir une série d'*r* uvulaires fortement articulées; et il arrive à ceux qui ronflent d'articuler tout aussi innocemment des [ʀ] encore plus énergiques, souvent avec vibration de tout le voile du palais, mis en branle par le courant inspiratoire ou expiratoire.

Exemples de [ʀ] sonore: [ʀa] (*rat*), [ʀy] (*rue*), [vʀɛ] (*vrai*), [bʀœ̃] (*brun*), [aʀɛ] (*arrêt*), [aʀeʀa:ʒ] (*arrérages*), [ʀaʀefje] (*raréfier*), [ʒiʀaʀdɛ̃] (*Girardin*), [mɛʀkʀədi] (*mercredi*), [sɛʀyʀʀi] (*serrurerie*), [aʀaʀa(t)] (*Ararat*), [a:ʀ] (*art*), [aʀk] (*arc*), [aʀtist] (*artiste.*) L'assourdissement du [ʀ] se produit dans les mêmes conditions que celui de l'*n*, de l'*l* de l'*m*.

Le [ʀ] final a, comme le [l] final (cf. § 47), une tendance à devenir sourd, quelle que soit la consonne qui précède, et il disparaît aussi dans le parler populaire ou négligé. Les Français cultivés disent *dartre*, mais le peuple prononce *darte*. Cet amuïssement du [ʀ] final a lieu devant une pause ou devant un mot à consonne initiale. Ex: *ils sont quatre* > [isɔ̃kat]; *dix huîtres* se prononçant comme *dix-huit*; *autre chose* > [otʃo:z]; *notre maître* > [nɔtmɛ:t]; *le pauvre garçon!* > [ləpo:vgaʀsɔ̃]; *arbre fruitier* > [aʀbfʀɥitje]; *rendre service* > [ʀɑ̃tsɛʀvis]; *maître d'hôtel* > [mɛtdɔtɛl]; *après m'être rasé* > [apʀɛmɛtʀaze]; *on parle pour être compris* > [ɔ̃paʀlpuʀɛtkɔ̃pʀi], etc. Naturellement le [ʀ] reparaît devant une voyelle: *une autre affaire* > [ynotʀafɛ:ʀ]; *mon pauvre ami!* [mɔ̃po:vʀami], etc. Il reparaît aussi dès que le ton s'élève: *pauvre France* > [po:vʀəfʀɑ̃:s], quand on cite des proverbes: *autres temps, autres mœurs* [otʀətɑ̃ otʀəmœʀs], etc. La disparition de l'*r* de *parce que* (prononcé [paskə]) est très fréquente, mais surtout dans le parler vulgaire et peu soigné. Le même phénomène nous paraît beaucoup plus répandu en ce qui concerne la préposition *sur*, si fréquemment employée:

sur le dos devient [syldo], *sur le boulevard* > [sylbulva:ʀ], etc. On prononce toujours l'*r* dans *sur-le-champ,* parce que c'est une expression adverbiale vieillie, littéraire, qui a été supplantée par *tout de suite*; mais on pourra entendre: «*Je vais me promener su'l champ*», parce qu'alors le mot *champ* reprend sa valeur ordinaire. — Un mauvais plaisant demande: «Quelle différence y a-t-il entre le pacha d'Égypte et un tanneur? — Réponse: «Il n'y en a pas, car quand le tanneur travaille, il est *sur le tan* (= [syltɑ̃]).

Remarque. Les étrangers, et tout particulièrement les Anglais et les Scandinaves, feront bien de se garder d'un genre d'amuïssement que les Français ne font jamais, savoir celui de l'*r* devant une consonne à l'intérieur d'un mot. Prononcer *parler* comme *palais*, *arme* comme *âme*, *sortez* comme *sautez*, etc., c'est là une des fautes les plus communes que commettent les étrangers, une de celles dont ils se débarrassent le plus difficilement; elle est grave, car elle peut produire beaucoup de confusions. Le seul conseil à donner, c'est de commencer par détacher fortement les syllabes de façon à rendre *r* finale: *par-ler*, puis de prononcer de plus en plus rapidement, en maintenant l'*r* bien vibrante et énergique. — Que ce soit là un cas difficile, c'est ce qui apparaît clairement pour peu qu'on observe l'acquisition progressive du langage par les enfants français: la suppression de l'*r* devant une consonne est un des traits les plus caractéristiques de la langue enfantine. Ex.: *P'tit Pierre est pédu* (= perdu). — *Ah! le voilà pati* (= parti), etc.

57. Le [ʀ] uvulaire nous apparaît comme un substitut assez récent du [r] apical ou cacuminal. Mais il est difficile de dire au juste à quelle époque il a commencé à se répandre. Encore au temps de Molière, le vieux [r] français semble général dans la prononciation parisienne (cf. § 46). On a prétendu que la nouvelle forme d'*r* avait été mise à la mode par la société précieuse; mais cette affirmation a pour unique appui le passage suivant du Voyage de MM. Chapelle et Bachaumont; nous croyons utile de le donner in extenso, car c'est le meilleur moyen de mettre fin à une légende:

«Dans cette même chambre, nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus polies, les plus qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent ni trop belles ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, leur parler gras, et leurs discours extraordinaires, nous crûmes bientôt que c'étoit une assemblée des précieuses de Montpellier; mais bien qu'elles fissent de nouveaux efforts à cause de nous, elles ne paroissoient que des précieuses de campagne et n'imitoient que faiblement les nôtres de Paris» (*Voyage de Messieurs Chapelle et Bachaumont.* La Haye, 1742. P. 40).

Tel est le texte que M. Trautmann a pris pour point de départ de toute une théorie sur l'introduction du [R] uvulaire par les précieuses. On voit tout de suite combien ses conclusions sont chimériques; la citation de Chapelle ne prouve rien, sinon que les Cathos et les Madelons rencontrées par lui «parlaient gras», — et cela ne nous avance pas beaucoup, et surtout cela ne nous dit pas que les précieuses prononçaient l'*r* avec la luette. En revanche, on pourrait tirer d'un texte beaucoup plus précis des conclusions toutes contraires à celles de M. Trautmann. Dans la comédie satirique d'«*Élomire hypocondre*» (Paris, 1670), dirigée contre Molière, Le Boulanger de Chalussay met en scène une précieuse, Alphée, dont l'affectation consiste à prononcer les *r* comme des *l*; l'auteur lui fait dire des vers comme celui-ci:

Ce*l*tes, je suis à bout pa*l* un tel p*l*océdé.
(Acte III, sc. 2.)

Sans exagérer la portée de ce document, il nous montre du moins qu'en effet les précieuses, — ou plutôt certaines précieuses, — prononçaient les *r* d'une façon quelque peu excentrique: mais qui ne voit que la particularité de pro-

nonciation prêtée à Alphée n'a rien à démêler avec le [R] uvulaire? Tout au contraire, la substitution de l'*l* à l'*r* provient d'une articulation nonchalante du [r] apical, qui cesse de vibrer ou ne vibre que mollement. On sait d'ailleurs que ce [r] est souvent interprété comme un [l] par les gens qui n'y sont pas habitués. M. Paul Meyer remarque: «Il est certain que pour les personnes accoutumées à l'*r* lingual, *l* ressemble plus à cette sorte d'*r* que notre *r* guttural. Je sais quelqu'un qui n'a réussi à faire comprendre en Angleterre ces simples mots: *brown bread* que le jour où il s'est décidé à prononcer à peu près *blown blead*» (Romania, IV, 470).

Remarque. Il est très possible que l'*r* moderne soit due à des tentatives infructueuses faites pour articuler ce phonème avec vibration de la langue. M. Vianna a observé qu'à Lisbonne tous les enfants commencent par prononcer [R], bien que leurs parents prononcent [r]; ils se corrigent plus tard, sauf un très petit nombre chez lesquels la faute persiste (voir P. Passy, *Étude sur les changements phonétiques*, p. 158). Ainsi le [R] uvulaire serait à l'origine une prononciation paresseuse du [r] primitif, lequel exige en effet plus d'énergie musculaire. D'ailleurs c'est en général dans les villes que se développent les prononciations affaiblies, et l'on sait que l'*r* moderne est essentiellement celle des citadins. Lorsque les journaux comiques suédois veulent rendre la prononciation enfantine du [r], ils le représentent le plus souvent par *j* (spirante palatale), ce qui paraît indiquer que le défaut ordinaire des enfants consisterait à déplacer vers l'arrière du palais le point d'articulation, qui doit être au bout de la langue.

58. On entend souvent parler d'«r grasseyée», de «grasseyement», etc., et ces termes apparaissent non seulement dans la conversation et dans la littérature, mais aussi dans de savants traités de phonétique. Nous avons cru plus sage de nous en abstenir, et une petite revue des définitions qu'on en a données convaincra le lecteur que nous avons bien fait. Cette enquête sur les sens divers de «grasseyer» ne manque pas d'un certain piquant.

En présence des définitions variées et contradictoires de la prononciation «grasseyante», M. Passy a fait une petite tentative de classement historique: d'après lui, l'expression «*r* grasseyée» aurait commencé par signifier: *r* prononcée avec la gorge, mais actuellement elle s'appliquerait à une certaine variété parisienne de l'*r* qu'il note [ʁ] (fricative vélaire). Cette théorie est précise, mais elle l'est beaucoup trop: pour ce qui est d'aujourd'hui, nous voyons les Français appliquer à tort et à travers les mots «grasseyer» et «grasseyement» à toutes les formes possibles de l'*r*, — jusques et y compris le [r] lingual; et pour ce qui est d'autrefois, nous soupçonnons fort M. Passy d'avoir toujours en tête les précieuses, Chapelle et M. Trautmann. Furetière, qui publiait son dictionnaire en 1690, définit très vaguement grasseyer: «parler gras, ne pouvoir pas bien prononcer certaines lettres et entre autres l'*r*»; et cette définition prudente se retrouve de nos jours dans le Dictionnaire de l'Académie ainsi que dans les petits dictionnaires Larousse et Bescherelle. Mais le plus souvent les lexicographes modernes veulent donner des définitions précises; ils affirment, et alors ils nous offrent l'amusant spectacle de leurs contradictions. Cependant la définition dominante, celle qui apparaît le plus souvent, c'est que le grasseyement consiste à prononcer les *r* avec la gorge (Napoléon Landais, Legouvé, Dict. Gén.). Mais d'après Lesaint (Traité de pron. fr. 3e éd. Halle, 1890), le grasseyement de l'*r* serait «un défaut très commun aux Parisiens», consistant à «supprimer plus ou moins cette lettre dont la prononciation devient insupportable dans le chant». Il y a aussi le parti des éclectiques, représenté par le dictionnaire français-allemand de Sachs, lequel accumule trois interprétations différentes du mot «grasseyer»: «1° das R schnarren

beim sprechen (= parler gras); auch *l* statt *r* sprechen. 2° das *R* nicht aussprechen (*paole* statt *parole*).» Comme on le voit, il y en a pour tous les goûts, et le même terme désigne tour à tour le [R] uvulaire moderne (schnarren), l'*l* de la précieuse Alphée, et enfin la suppression totale de l'*r* par les «incoyables» du Directoire (voir *Gr. hist.*, I, § 357). Les trois définitions se retrouvent d'ailleurs dans Littré, auquel Sachs les a vraisemblablement empruntées. Mais l'éclectisme de Littré a ceci d'original qu'il opère une sorte de division du travail et attribue deux de ces trois sens au substantif «grasseyement» tandis qu'il réserve le troisième au verbe «grasseyer». D'après Littré, «ceux qui grasseyent ont de la peine à prononcer la lettre *r*, et ils lui substituent souvent la lettre *l*». (Les exemples cités ne prouvent d'ailleurs absolument rien ni pour ni contre cette définition). Quant au «véritable grasseyement», il consiste, — toujours d'après Littré, — à «faire entendre une sorte de roulement guttural. Le grasseyement affecté consiste à ne prononcer nullement la lettre *r*.» Nous croyons inutile de poursuivre notre enquête, et le lecteur est suffisamment édifié sur la valeur scientifique du terme grasseyer. Si nous avions à choisir une définition, nous donnerions la préférence à celles de Furetière et de l'Académie, qui évitent de se compromettre; nous pourrions aussi en proposer une autre: «Grasseyer: Terme, généralement méprisant, qu'on applique à la prononciation d'autrui; les gens qui articulent l'*r* d'une certaine façon se servent de ce mot pour caractériser toute manière différente d'articuler la dite consonne.»

III. LABIO-LINGUALES.

7. Consonnes bilabio-palatales.

59. Les consonnes bilabio-palatales se forment en combinant la position bilabiale (§ 37) et la position palatale (§ 50). La voie buccale est ainsi rétrécie en deux endroits: d'une part entre les lèvres, d'autre part entre la langue et le palais dur par suite d'un léger relèvement de la région antérieure de la langue. — Ces consonnes ne se présentent que comme spirantes.

60. Les **bilabio-palatales spirantes** sont le [ɥ] sonore et le [ɥ̊] sourd correspondant; cette dernière forme est due à l'assimilation et ne se trouve qu'en combinaison avec des consonnes sourdes. Il existe entre la consonne [ɥ] et la voyelle [y] le même rapport qu'entre la consonne [j] et la voyelle [i] (cf. § 51), et de même le [ɥ] s'articule parfois si indistinctement que le bruit buccal consonantique disparaît presque complètement et qu'on entend un [y̯] rapidement articulé. On peut remarquer aussi que le [ɥ] n'est pas autre chose qu'un [j] arrondi. La position de la langue varie suivant la voyelle qui vient après le [ɥ]: par ex., si nous prononçons à la suite l'un de l'autre les mots [nɥi] (*nuit*), [nɥe] (*nuée*), [nɥa:ʒ] (*nuage*), nous sentons que le point d'articulation recule graduellement vers le fond de la bouche.

Exemples de [ɥ] sonore: [ɥi:l] (*huile*), [ɥit] (*huit*), [bɥi] (*buis*), [lɥi] (*lui*), [nɥi:r] (*nuire*), [ɑ̃nɥijø], (*ennuyeux*).

Exemples de [ɥ̊] sourd: [tɥ̊e] (*tuer*), [pɥ̊i] (*puis*), [fɥ̊i:r] (*fuir*), [sɥ̊i:vr̥] (*suivre*).

8. Consonnes bilabio-vélaires.

61. Les consonnes bilabio-vélaires se forment en combinant la position bilabiale (§ 37) et la position vélaire

(§ 55). Le conduit buccal se trouve ainsi rétréci en deux points: d'une part entre les lèvres, d'autre part entre la langue et le voile du palais. Les lèvres se portent en avant et s'arrondissent. — Ces consonnes ne se présentent que comme spirantes.

62. Les **bilabio-vélaires spirantes** sont: le [w] sonore et le [w̥] sourd correspondant. Le phonème [w] est à [u] ce que [j] est à [i] et ce que [ɥ] est à [y]; il arrive souvent que le bruit buccal consonantique est peu distinct, et [w] se réduit à un [u] émis rapidement. Au commencement des mots, ce phonème est tantôt traité comme consonne (ex: *un oui, de la ouate, le whist*), tantôt comme voyelle (*des ouïes, l'ouest*), sans que la prononciation diffère sensiblement dans les deux cas.

Exemples de [w]: [wi] (*oui*), [wɛst] (*ouest*), [wat] (*ouate*), [wist] (*whist*), [bwa] (*bois*), [dwa] (*doigt, doit*), [lwɛ̃] (*loin*), [ʒwa] (*joie*), [kɑ̃bwi] (*cambouis*), [bodwɛ̃] (*Beaudouin*).

Exemples de [w̥] sourd: [kw̥a] (*quoi*), [tw̥a] (*toi*), [pw̥asɔ̃] (*poisson*), [fw̥ɛ̃] (*foin*), [eʃw̥e] (*échouer*).

Remarque. Le groupe [wɛ] se transforme généralement en [wa] dans certains mots tels que *moelle*, *poêle* (comp. *Gr. hist.*, I, § 160, in fine). On peut auss entendre la prononciation [wa] dans les mots *souhait, souhaiter*, *fouet*; mais elle ne nous paraît pas à recommander, et encore moins dans le mot *Noël*, qui doit se prononcer soit [nwɛl], soit [nɔɛl].

IV. LARYNGALES.

63. Le phonème [h] connu en français sous le nom d'«*h* aspirée» est assez malaisé à classer. Les uns sont tentés de le ranger parmi les voyelles; les autres, — et c'est le plus grand nombre, — y voient plutôt une consonne. Nous lui donnons une place intermédiaire, mais en le considérant comme surtout consonantique. Le souffle expiratoire représenté par [h] participe des voyel-

les en ce sens qu'il s'échappe sans rencontrer d'obstacle dans la cavité buccale; ainsi, que l'on prononce à la suite l'un de l'autre un [a], un [h] et un [a]: [aha], et on verra que la seule différence entre ces deux phonèmes, c'est que l'[a] s'accompagne d'une vibration des cordes vocales, tandis que le [h] est sourd; aussi a-t-on pu l'appeler une voyelle non sonore. Mais cette expression serait contradictoire, puisque la sonorité fait partie intégrante de notre définition des voyelles. Il vaut donc mieux regarder le [h] comme une consonne: en ce cas l'obstacle nécessaire à la production d'une consonne se trouve non pas dans la bouche, mais dans le larynx même, entre les cordes vocales qui se rapprochent sans se toucher. Ainsi considéré, le [h] est une **spirante laryngale**; cette spirante est toujours sourde, les cordes vocales n'étant jamais assez rapprochées pour produire un son.

64. L'«*h* aspirée» a joué dans l'ancienne langue un rôle beaucoup plus considérable qu'en français moderne. La langue française s'est débarrassée peu à peu de ce phonème qui n'existait pas dans le fonds latin du gallo-roman et qui était une importation germanique (voir *Gr. hist.*, I, § 478 ss.) Il ne vit plus guère que dans certains dialectes: wallon, lorrain, normand, gascon; ajoutons que les Bretons, apprenant le français surtout par les livres, ont une tendance à faire sentir très fortement les «*h* aspirées» écrites, car le [h] existe en armoricain. Mais dans le français normal son domaine est très restreint; il n'y a aucune différence de prononciation entre *hauteur* et *auteur*, entre le verbe *être* et le substantif *hêtre*. L'*h* aspirée, qui ne se trouve régulièrement que dans des mots d'origine non latine (*hache, haïr, héron, hutte, hâbler, harnois, héros*, etc.), n'est plus qu'un signe orthogra-

phique interdisant la liaison avec la voyelle précédente; et encore ce signe est-il d'une utilité à peu près nulle puisqu'il a la même forme que l'«*h* muette» et puisque rien n'indique qu'il faut faire l'hiatus devant le substantif *héros* et ne pas le faire devant l'adjectif *héroïque*. Les étrangers sont donc obligés de s'en remettre à l'usage pour connaître les mots qui ne supportent pas la liaison, — connaissance indispensable, car les fautes contre l'«*h* aspirée» sont parmi celles qui choquent le plus les Français. Ne confondez pas: *en haut* avec *en eau*, *les hauteurs* avec *les auteurs*, *les Huns* avec *les uns*, etc. — Une petite anecdote montrera l'importance de ces distinctions. En 1852, un très haut personnage avait réuni dans un banquet ministres, maréchaux, amiraux, généraux, préfets, maires, etc., ainsi que les représentants des puissances étrangères. Après plusieurs toasts, le représentant d'un pays que je ne nommerai pas, se lève et dit: «Messieurs, je ne saurais mieux répondre à tous ces gracieux toasts qu'en buvant à la santé de tous *les héros* (*les zéros*) ici présents.» — Bévue qui fit dire le lendemain à un petit journal caustique: Ah! M. N. a dit une grande vérité sans le savoir!

Remarque. Le peuple n'accepte d'ailleurs qu'à son corps défendant cette survivance du passé qu'on appelle l'«h aspirée»; il dit: *des z'homards*, *des z'haricots*, *des z'hardes*, etc. (voir *Gr. hist.*, I, § 486). Les enfants eux aussi font tout naturellement ces «liaisons dangereuses».

65. Il serait cependant inexact de se représenter le phonème [h] comme complètement absent du français normal. L'«*h* aspirée» écrite se fait entendre: 1° Dans certaines interjections, où elle peut même être très énergique: *ha! oho! ohé! hue! hop là! halte!* etc. 2° Dans des mots fondés sur des onomatopées ou interprétés comme telles, — surtout quand ils expriment un effort, un mouvement violent: *hisser*, *héler*, *hennir*, *haleter*, *hurler*,

etc. Ajoutons le nom propre *Han d'Islande* (*han* est une onomatopée reproduisant le rugissement de ce romantique personnage, qui buvait l'eau des mers dans le crâne des morts). 3° Enfin dans la prononciation emphatique, lorsqu'on veut insister, produire certains effets pittoresques; ex: *la houle s'enfle*; *une haine effroyable*; *c'est une honte!* etc. En lisant ces vers de La Fontaine:

Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment,

beaucoup de Français, voulant mettre en relief l'adverbe *hardiment,* prononceront le [h] initial. M. Legouvé fait une remarque analogue à propos d'un autre passage de La Fontaine:

Moi, des tanches! dit-il, moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère! Et pour qui me prend-on?

«Marquez bien, dit M. Legouvé, l'*h* aspirée de *héron*; guindez-le, hissez-le sur cette *h* comme sur ses longues pattes.» Dans les cas que nous venons de citer, et surtout dans le troisième, il est probable que c'est l'orthographe qui joue le principal rôle, et le commentaire de M. Legouvé semble bien nous l'indiquer, sous sa forme à la fois précieuse et naïve.

Remarque. Ajoutons qu'on introduit souvent des [h] plus ou moins énergiques dans des cas où l'orthographe n'indique rien, par exemple à l'intérieur des mots, dans certaines rencontres de voyelles; ainsi, observez la prononciation emphatique de mots comme *fléau*, *monstrueux*, *géant*, *Baal*: on entend à peu près [fleho], [mɔ̃stryhø], [ʒehɑ̃], [bahal]. De même un [h] s'introduit dans *le onze* tout comme dans *la honte*, bien que l'hiatus dans le premier cas soit purement analogique.

66. On peut rapprocher du [h] une sorte de dégénérescence des voyelles qui se produit souvent, dans la prononciation ordinaire ou même soignée, lorsque la voix tombe fortement à la fin des phrases; la voyelle finale

perd alors sa sonorité et se réduit à une sorte de chuchotement, de souffle analogue au [h]: les cordes vocales, au lieu de se rejoindre pour vibrer, restent séparées. Ex: *Il s'ennuyait beaucoup chez nous; il est déjà parti.*

67. Disons enfin quelques mots d'un autre phonème, assez rare en français, mais que M. Passy a eu raison de signaler; il le qualifie de **plosive laryngale** et le note par le signe [ʔ]. C'est ce «coup de glotte» si fréquent en danois, où il porte le nom de *stød*. Il se fait entendre à la suite de beaucoup de voyelles, et les étrangers l'ont souvent comparé à une sorte de sanglot étouffé. Nous l'observons sporadiquement en français après certaines interjections comme *hé, oh,* etc. M. Passy semble indiquer qu'il apparaît surtout à la fin des propositions prononcées avec énergie, terminées brusquement. Mais nous l'avons remarqué au contraire dans des cas où on exprimait le scepticisme, l'indifférence, par ex. dans *oui* [wiʔ], *non* [nɔ̃ʔ] accompagnés d'un haussement d'épaules.

Remarque. On articule souvent en danois une *h* après les voyelles, finales, surtout les voyelles hautes accentuées: *vi* [vih], *du* [duh], *nu* [nuh] etc. C'est là une habitude de prononciation qu'il faut bien se garder d'appliquer au français, où *vie, doux, nous* se prononcent [vi], [du], [nu] avec des voyelles finissant nettement, sans aucun son ni souffle accessoire.

CHAPITRE III.

VOYELLES.

68. Les voyelles, comme nous l'avons vu (§ 18), se distinguent des consonnes en ce qu'elles se prononcent avec la voie buccale complètement libre; il n'y a ni

fermeture ni rétrécissement, et par suite ni explosion ni frottement. Les voyelles sont toujours sonores, autrement dit musicales. On peut donc définir la voyelle: une modification du son vocal pur, sans addition d'aucun bruit buccal.

69. Les différences qui existent entre les voyelles proviennent de l'amplitude et de la forme de la chambre de résonance. Or, celle-ci est susceptible de prendre une infinité de formes différentes, et nous pouvons la modifier de toutes les manières avec l'aide du palais mou, de la langue, des lèvres, des joues et des mâchoires.

70. Si le voile du palais est relevé et s'appuie fortement contre la cloison d'arrière du pharynx, de telle sorte que le courant expiratoire ne peut passer par les fosses nasales et résonne seulement dans la bouche, nous produisons ce qu'on appelle des **voyelles orales**, par ex.: [i], [u]. Mais si le voile du palais est abaissé et que le son résonne à la fois dans la bouche et dans les fosses nasales, il en résulte des **voyelles nasales**, comme [ɑ̃], [ɔ̃], [ɛ̃], [œ̃].

Remarque. Il faut bien se garder de confondre des voyelles comme [ɑ̃] et [ɛ̃] etc., avec les groupes de sons qui leur correspondent dans les langues germaniques et qui sont souvent représentés par *ang*, *eng* (ex.: all. *lange*, *enge*; angl. *hang*, *slang*; suéd. *talang*, *sprang*, *langa*, *drăng*, *hănga*; dan. *stang*, *bange*, *drenge*, *længe*, etc.). Les nasales françaises sont des voyelles pures, des sons simples, que n'accompagne aucun bruit consonantique, tandis que les phonèmes germaniques ou scandinaves correspondants sont composés d'une voyelle orale pure, suivie d'une consonne nasale postpalatale également pure; autrement dit, le courant d'air commence par passer seulement par la bouche, puis passe seulement par le nez. Cette différence peut se démontrer par une petite expérience: tenons notre nez bouché en le serrant entre les doigts; si nous articulons alors un [ɑ̃] français, le son se trouve modifié, mais non supprimé, tandis que si nous articulons les combinaisons *ang* ou *eng*, le phonème consonantique est complètement entravé et les parois du nez se gonflent fortement.

71. En projetant les lèvres en avant de façon à former entre elles une petite ouverture ovale, on produit des voyelles dites **arrondies**: telles sont [y], [ø], [œ], [u], [o], [ɔ]. — Si au contraire la fente labiale conserve sa forme ordinaire ou s'élargit de chaque côté, nous avons alors des voyelles dites **normales** ou mieux **non arrondies**; ex.: [i], [e], [ɛ].

Remarque. On peut constater à l'aide d'un miroir cette différence entre les voyelles arrondies et les voyelles non arrondies. Le rôle joué par les lèvres dans la formation des sons en général apparaît aussi très bien dans une série de photographies instantanées reproduites par l'*Illustration* du 21 novembre 1891 (n° 2543) et qui ont été prises sur un individu au moment où il prononçait la phrase «je vous aime». On trouvera aussi dans les *Phonetische Studien* (I, 24) des dessins schématiques représentant le degré d'ouverture des lèvres dans l'émission des diverses voyelles.

72. En ce qui concerne le rôle de la langue dans la production des voyelles, nous avons à considérer: 1° la distance entre le palais et l'endroit où la langue se relève (point d'articulation); 2° la situation de ce point sur la langue même, suivant qu'il se trouve plus en avant ou plus en arrière dans la bouche.

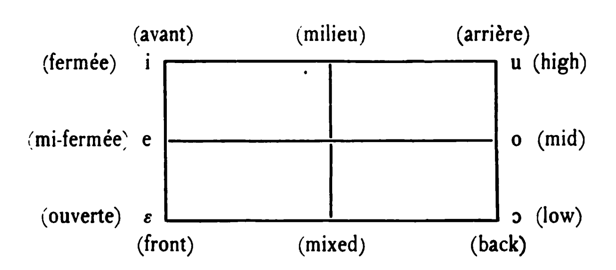
73. Dans la formation des voyelles, la langue est plus ou moins rapprochée du palais, et il existe un très grand nombre de hauteurs possibles; nous pouvons les ramener à trois principales: 1° La langue est dans la position la plus basse lorsqu'on émet les voyelles [ɑ] et [ɔ], et c'est pourquoi on les désigne en anglais sous le nom de *low vowels*; nous pouvons aussi les appeler avec M. Passy: voyelles **ouvertes**. 2° La langue est dans sa position la plus élevée, la plus rapprochée du palais, lorsqu'on prononce les voyelles [i], [y], [u], dites *high vowels* ou voyelles **fermées**. 3° La langue occupe une position

intermédiaire: c'est le cas pour [e] et [o], qu'on appelle *mid vowels*, ou voyelles **mi-fermées** (**mi-ouvertes**).

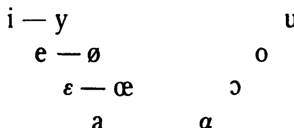
Remarque. Il faut bien observer que les expressions «hautes» et «basses» dont on se sert souvent pour qualifier ces voyelles ne s'applique nullement à leur hauteur musicale, mais simplement au relèvement plus ou moins fort de la langue vers le palais. Si l'on prononce les séries [i—e—ɛ—a] et [u—o—ɔ—ɑ], on observe très bien, — surtout avec l'aide du doigt ou d'un crayon, — l'abaissement graduel de la langue. Telle est la base du classement vertical que nous venons de donner.

74. A côté de ce classement vertical, il y a aussi un classement horizontal. Le sommet du renflement de la langue peut se trouver soit dans la partie antérieure, soit au milieu, soit en arrière; il y a donc trois positions principales possibles: 1° Les voyelles se forment en avant de la langue: c'est le cas pour [i], [e], [ɛ], qu'on appelle en français **voyelles d'avant** (ou *palatales*); en anglais *front vowels*. 2° Le relèvement se produit dans la partie la plus reculée de la langue; ex.: [u], [o], [ɔ]: ce sont les **voyelles d'arrière** (ou *vélaires*); angl. *back vowels*. 3° Le relèvement a lieu dans la partie médiane: **voyelles moyennes** (ou *mixtes*); angl. *mixed vowels*. Cette dernière catégorie n'est guère représentée en français (voir cependant §§ 81, Rém., 85, 101).

75. Le double classement que nous venons d'exposer se trouve résumé dans le tableau suivant:



On peut aussi disposer les voyelles suivant un autre schéma, qui montre encore mieux les positions relatives de la langue:



76. La combinaison de la répartition horizontale et de la répartition verticale donne naissance à 9 positions différentes de la langue, c'est-à-dire à 9 voyelles différentes. De plus ces 9 voyelles peuvent se former avec position normale des lèvres (voyelles non arrondies) ou avec saillie des lèvres (voyelles arrondies), ce qui porte le chiffre à 18. Enfin on peut encore se représenter deux modes d'émission et par suite deux catégories de voyelles: les voyelles dites «tendues» (angl. *narrow*) et les voyelles dites «relâchées» (angl. *wide*), — et le chiffre s'élève ainsi à 36. On pourrait encore l'augmenter en tenant compte de l'action des joues et du voile du palais.

77. Il est donc possible en théorie d'imaginer un nombre très considérable de voyelles. Mais en fait, plusieurs des modes d'articulation signalés plus haut ne se trouvent réalisées que très rarement; et, en ce qui concerne le français, nous n'avons pas à tenir compte des voyelles moyennes, non plus que des voyelles d'arrière non arrondies, ni en général de la distinction en voyelles tendues et voyelles relâchées: toutes les voyelles françaises sont tendues, en ce sens que l'air passe à travers un canal relativement étroit entre la langue et le palais; ainsi on n'a pas en français de voyelles comme l'[i] anglais dans *bit, him*, etc., où l'ouverture est sensiblement plus large que pour l'[i] normal, ce qui donne un son voisin d'[e].

I. Voyelles fermées ou hautes.

78. Il existe en français trois voyelles fermées: les voyelles d'avant [i] et [y], et la voyelle d'arrière [u]: elles

TABLEAU DES VOYELLES.

Lieu d'articulation		Voyelles palatales «Front»		Voyelles mixtes «Mixed»		Voyelles vélaires «Back»	
Position des lèvres		neutre	arrondie	neutre	arrondie	neutre	arrondie
Voyelles fermées («High»)	orales	i	y		(ü)		u
	nasales						
Voyelles mi-fermées («Mid»)	orales	e	ø		(ə)		o
	nasales						
Voyelles ouvertes («Low»)	orales	ɛ	œ		(ɔ)		ɔ
	nasales	ɛ̃	œ̃				ɔ̃
	orales	a				ɑ	
	nasales					ɑ̃	

sont toutes trois orales et n'ont pas de nasales correspondantes, du moins dans la langue moderne.

79. La voyelle [i] s'articule sans arrondissement des lèvres: de toutes les voyelles, c'est celle qui comporte le plus fort écartement de la bouche, et pour bien s'exercer

à prononcer l'[i] normal, énergique des Français, il n'est pas inutile d'exagérer au début cet écartement et de se conformer à l'excellent précepte du maître de philosophie de M. Jourdain: «La voix I [se forme] en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles.» De plus la partie antérieure de la langue est fortement bombée vers le palais dur et s'appuie des deux côtés contre les molaires d'en haut, tandis que la pointe porte contre les incisives d'en bas. En d'autres termes, l'[i] est une **voyelle d'avant fermée, non arrondie** (angl. *high-front*).

Exemples d'[i] bref: [fini] (*fini*), [midi] (*midi*), [mistɛ:r] (*mystère*), [tilbyri] (*tilbury*), [prɛstidiʒitatœ:r] (*prestidigitateur*), [epi] (*épi*), [vit] (*vite*), [vil] (*ville, vil*), [lim] (*lime*).

Exemples d'[i] long: [di:r] (*dire*), [pi:r] (*pire*), [li:r] (*lyre, lire*), [abi:m] (*abîme*).

L'*i* français se retrouve en italien: *riva, vino, vinto*, et en espagnol: *difícil, tino, tinto.* Une voyelle presque analogue, pourtant un peu moins fermée, moins aiguë s'emploie en allemand: *mir, hier, sie, wie*, en suédois: *spira, hvit, lilla, hitta,* en danois: *siv, vise, hvile, bide, bidt, hvidt, lille,* etc.; citons aussi l'*i* long anglais dans *feel* [fi:l], *seek* [si:k], *meal* [mi:l], etc.

On ne saurait trop insister sur la nécessité de prononcer des [i] français «tendus». Les étrangers n'y font pas toujours assez attention, parce qu'en général ils ont dans leurs langues respectives deux ou trois variétés d'*i* qui sont toutes représentées par le même signe, et leur tendance la plus ordinaire est de faire dégénérer l'*i* pur roman en une sorte d'*é*, prononciation qui paraît aux Français très choquante. Il faut pourtant se persuader que l'*i* du français *il* et celui de l'anglais *ill, him, bit, fish,* de l'allemand *mit, nicht,* du danois *vil, til, midt, blik,*

n'ont de commun que la graphie. Le danois *fisk* sonne à des oreilles françaises comme s'il y avait *fèsk*.

Remarque 1. L'*i* atone dans les pronoms *qui* et *y* devient souvent consonantique lorsqu'on prononce rapidement; ex.: *celui qui est là* > [səlɥikjela], *ça y est* > [saje]; mais il est inutile d'ajouter que l'*i* reprendra sa valeur vocalique dans l'interrogation *qui est là?*, comme toutes les fois que le pronom *qui* est accentué. L'*i* peut même disparaître complètement et le peuple dit souvent *qu'est* au lieu de *qui est*. Béranger a des vers comme ceux-ci: «*Moi qu'aime à dîner, Dieu merci*» (Paillasse). «*L'Palais Royal, qu'est not' patrie*» (L'opinion de ces demoiselles). L'*i* disparaît aussi fréquemment dans le pronom masculin *il*, tantôt réduit à *l*: *il aurait dû filer* > [lɔredyfile], tantôt réduit à néant, comme dans: *'m'semb'que oui* (cf. § 39), *il y a* > [ja], *il n'y a* (*gna*) (cf. § 53, Rem. 2), etc. Des formes telles que *composteur*, *trailler*, *Flipote*, proviennent d'une prononciation populaire de *compositeur*, *tirailler*, *Filipote*. On a dit autrefois *captaine*, on le dit encore souvent dans le peuple, et c'est sous cette forme que le mot a passé en anglais et dans les langues germaniques.

Remarque 2. En général les Français maintiennent fortement l'*i* pur; mais on pourrait trouver dans le parler populaire des exemples d'affaiblissement. Par ex. on se moque souvent de la prononciation *mélétaire* pour *militaire*; citons encore les vieilles prononciations: *féménine*, *éléxir*, etc., où la tendance vers l'*é* est encouragée par l'influence assimilatrice d'un *é* précédent.

80. La voyelle [y] s'articule comme [i], avec cette seule différence qu'elle s'accompagne d'un arrondissement des lèvres. C'est donc une **voyelle d'avant fermée arrondie** (angl. *high-front-round*), ou encore une voyelle labio-palatale.

Exemples d'[y] bref: [ny] (*nu*), [vy] (*vu, vue*), [lyt] (*lutte, luth*), [fy] (*fût*, subst. et verbe), [yrlybɛrly] (*hurluberlu*).

Exemples d'[y] long: [ry:z] (*ruse*), [sy:r] (*sûr, sûre*), [py:r] (*pure*), [ʒy:ʒ] (*juge*).

Une voyelle analogue à l'[y] français se retrouve en allemand: *kühn, über, hüten*, et en danois: *byde, lyde, lys*. Comme pour l'*i*, il faut se garder de la prononciation relâchée de l'[y] que nous observons en all.: *sünde, schürze,*

et en dan.: *styrke, forstyrre*; dans ces mots l'[y] dégénère en une sorte d'[ø].

Remarque. Le pronom *tu* perd souvent sa voyelle dans la prononciation vulgaire: *T'as pas compris? Mon Dieu! qu't'es bête!* Comp. *Gr. hist.*, I, § 285, 3.

81. La voyelle [u] s'articule en avançant et arrondissant les lèvres plus fortement que pour [y]; l'ouverture de la bouche est très rétrécie et l'arrière de la langue très rapproché du palais mou. C'est donc une **voyelle d'arrière fermée arrondie** (angl. *high-back-round*). Nous retrouvons le même son en italien: *fù, più, puro*; en espagnol: *puro, luna, mujer*; en allemand: *kuh, du, gut*; en danois: *du, skulde, due, hule*.

Exemples d'[u] bref: [ku] (*coup, cou*), [lu] (*loup*), [mus] (*mousse*), [dus] (*douce*), [bul] (*boule*).

Exemples d'[u] long: [amu:r] (*amour*), [ʒu:r] (*jour*), [plu:z] (*pelouse*), [du:z] (*douze*).

Remarque. L'[u] atone peut être exposé à disparaître dans le parler négligé et rapide; c'est surtout le cas pour le pronom *vous*; ex: *vous avez* > [vzave], mais aussi pour d'autres mots; ex: *voulez-vous vous taire?* > [vlevuftɛ:r] (cf. *Gr. hist.*, I, § 295). — Signalons aussi, à titre de curiosité, une déformation d'[u] qu'on peut observer parfois à Paris: par suite d'une prononciation paresseuse, cette voyelle passe à une voyelle moyenne (cf. § 74) qui se rapproche d'[y]; ainsi on peut entendre les camelots parisiens qui vendent le journal *le Jour* hurler dans les rues: «Demandez l'Jur!» Nous avons observé la forme: *bonjur* dans le parler enfantin. C'est presque la voyelle suédoise de *hus, fru*, etc.

II. Voyelles mi-fermées.

82. Comme voyelles mi-fermées, nous avons en français les voyelles d'avant [e], [ø], [ə], et la voyelle d'arrière [o]: toutes sont orales.

83. La voyelle [e], qu'on appelle aussi «é fermé», s'articule sans arrondissement des lèvres; la partie anté-

rieure de la langue est bombée, mais elle est moins rapprochée que pour l'*i*: c'est ce dont on peut se rendre compte en prononçant successivement un [i] puis un [e]; de même, la pointe de la langue s'appuie plus légèrement contre les dents d'en bas. La voyelle [e] est donc une **voyelle d'avant mi-fermée, non arrondie** (angl. *mid-front*). Elle se présente presque toujours en syllabe ouverte (comp. Chap. IV): [ete] (*été*), [prefere] (*préféré*), [deʒenere] (*dégénéré*), [pei] (*pays*). Lorsque la syllabe se ferme par suite d'un changement dans la forme du mot, [e] devient [ɛ]: *préférer* [pr̥efere] — *je préfère* [ʒəpr̥efɛ:r], *je sais* [ʒəse] — *que sais-je?* [kəsɛ:ʒ], *j'ai* [ʒe] — *ai-je?* [ɛ:ʒ]. On peut pourtant citer des cas d'[e] en syllabe fermée: [elve] (*élevé*), [emrod] (*émeraude*).

La voyelle [e] est en général brève; mais elle peut s'allonger en syllabe non accentuée, par ex. dans *déjà* (prononcé avec expression), *gaieté, guéri.*

84. La voyelle [ø] s'articule à peu près comme l'[e], mais avec arrondissement des lèvres. C'est donc une **voyelle d'avant mi-fermée arrondie** (angl. *mid-front-round*); il y a entre [ø] et [e] le même rapport qu'entre [y] et [i]: [ø] est un [e] arrondi comme [y] est un [i] arrondi. Une voyelle analogue à l'[ø] français se trouve en danois, où elle s'écrit *ø* ou *y* (*sød, søbe, møde, lyst*) et en suédois, où elle s'écrit *ö* (*dö, föda, möta, ödmjuk*); *l'ö* allemand est souvent un peu plus ouvert (*höhe, schön*). L'[ø] français peut être bref ou long.

Exemples d'[ø] bref: [fø] (*feu*), [vø] (*vœu*), [malørø] (*malheureux*), [dezø] (*des œufs*).

Exemples d'[ø] long: [kr̥ø:z] (*creuse*), [mø:z] (*Meuse*), [ørø:z] (*heureuse*), [nø:tr̥] (*neutre*). Mais il est à remarquer que quand la voyelle [ø] devient longue, elle devient aussi plus ouverte et tend à se rapprocher d'[œ]; par ex.

beaucoup de Français hésiteront, dans la prononciation du mot *meule*, entre [mø:l] et [mœ:l].

85. La voyelle [ə] s'articule presque comme [ø], mais avec la bouche un peu plus ouverte. Elle est toujours brève. Elle est ordinairement atone, mais peut dans certains cas recevoir l'accent (ex.: le gredin!).

Exemples d'[ə]: [kr̥əvɛt] (*crevette*), [brətɛl] (*bretelle*), [grənje] (*grenier*), [grənu:j] (*grenouille*), [fr̥ədɔne] (*fredonner*), [fr̥əlɔ̃] (*frelon*), [brəbi] (*brebis*), [dəɔ:r] (*dehors*), [rəose] (*rehausser*), [ɑ̃tr̥ətn̥i:r] (*entretenir*), [ɑ̃tr̥əpr̥i:z] (*entreprise*), [pɔrtəpl̥ym] (*porte-plume*), [edrədɔ̃] (*édredon*), [pəle] (*peler*), [pəze] (*peser*).

On a appelé l'*e* féminin la «voyelle neutre» française. C'est celle qui paraît aux Français la plus naturelle, la plus facile à prononcer. Elle est le stade par lequel passent les diverses voyelles avant de s'amuïr définitivement; ainsi dans le parler rapide on entend des formes telles que *mesieur* (< *monsieur*), *secoupe* (< *soucoupe*), [pətɛ:t] (< *peut-être*).

Remarque 1. A l'intérieur des mots, les [ə] ont souvent une tendance à se transformer en [e]. Il n'est pas rare d'entendre dans le peuple: *déhors*, *régistre*, *pésez-moi ça*, *prémier*, etc. On imprime toujours *Remi*, mais on prononce en général *Rémi*.

Remarque 2. Il ne faudrait pas confondre l'*e* féminin avec la détente vocalique des consonnes fermées. M. P. Passy fait observer à ce sujet: «Quand nous prononçons *dogue*, *guide*, *bague*, nous faisons vocalique l'arrivée de la consonne initiale et la détente de la consonne finale. C'est pour cela que beaucoup de personnes croient entendre sonner l'*e* muet. L'une des fautes les plus communes des Allemands, des Danois, des Norvégiens, même des Anglais et des Suédois, consiste à prononcer soufflées cette arrivée et cette détente . . . Ce détail suffit p[illegible] fausser leur prononciation: nous croyons entendre [tɔk] ou [dɔk].»

86. En français parlé, la voyelle [ə] a disparu dans beaucoup de cas où la langue écrite et la poésie persistent

à le conserver (comp. *Gr. hist.*, I, § 253, 294). Ainsi on prononce [ʃodmɑ̃] (*chaudement*), [bɔnmɑ̃[(*bonnement*), [dɔnre] (*donnerai*), [braslɛ] (*bracelet*), [ɔmlɛt] (*omelette*), [foste] (*faus-seté*), [byltɛ̃] (*bulletin*), [ʒartʃɛ:r] (*jarretière*), [syrte] (*sûreté*), [pɛlrɛ̃] (*pèlerin*), [lapl̥u:z] (*la pelouse*), [ɔrvwa:r] (*au revoir*), [vatkuʃe] (*va te coucher*), [ɛsvrɛ] (*est-ce vrai?*), [sulbra] (*sous le bras*), [sɑ̃lsu] (*sans le sou*), [tulmɔ̃:d] (*tout le monde*), [tuskəʒvø] (*tout ce que je veux*), [vumpɛrmɛte] (*vous me permettez*), [madmwazɛl] (*mademoiselle*), [rydlapɛ] (*rue de la Paix*), [ʃo:z] (*chose*), [dɔn] (*donne*), [fɛ:r] (*faire*), [ami] (*amie*), etc. Il n'y a aucune différence de prononciation appréciable entre *admis* et *à demi, sommeil* et *sommeille, bal* et *balle, tel* et *telle, vis* (subst.) et *vice, donné* et *donnée, ami* et *amie*, etc. (comp. § 113).

Remarque. Quand le pronom *le* [lə] est accentué, il se prononce [lø] ou [lœ]; ainsi: *je le dis* > [ʒəldi]; mais: *dis-le* > [dilø] (*Gr. hist.*, I, § 281, 1, Rem.). Cependant la voyelle du pronom *le* accentué pouvait s'élider en poésie devant une autre voyelle; citons entre mille exemples ce vers connu du Misanthrope:

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.

Les exemples modernes sont plus rares; mais ils ne manquent pas:

Coupe-le en quatre et mets les morceaux dans la nappe.
(A. de Musset.)

Chassons-le! — Arrière tous, il faut que j'entretienne
Cet homme. (V. Hugo.)

87. D'un autre côté il faut remarquer que le français parlé introduit la voyelle [ə] dans plusieurs cas où la langue écrite ne le note pas; elle apparaît comme une sorte de «svarabhakti» (cf. *Gr. hist.*, I, § 494, 2) à l'intérieur de groupes consonantiques ou après des consonnes finales. Exemples: *le turc pur* > [lətyrkəpy:r], *le nerf de l'intrigue* > [lənɛrfədlɛ̃tr̥ig], *un ours blanc* > [œ̃nursəblɑ̃], *l'Est de la France* > [lɛstədlafr̥ɑ̃:s], *grog* > [grɔgə], *busc* (écrit autrefois *busque*) > [byskə]. Cf. aussi les exemples

cités § 55, Rem. 1. Mais il faut bien observer que ces [ə] irrationnels appartiennent surtout au parler populaire et que les Français cultivés les évitent le plus possible comme une marque de nonchalance (comp. pourtant § 91, Rem. 2). Un homme instruit prononcera: [larkdətr̥iɔ̃:f] (*l'arc de triomphe*), comme cela s'écrit, mais un homme du peuple dira de son côté [larkədtr̥iɔ̃:f], se conformant instinctivement à la règle des trois consonnes, dont nous parlerons plus loin (§ 91). Ce trait de prononciation populaire est souvent imité par les chansonniers, auxquels il peut fournir à propos une syllabe de plus.

88. On voit déjà par ce qui précède que la prononciation de l'«*e* féminin» est souvent facultative et sujette à de nombreuses variations. Tantôt le peuple supprime cette voyelle là où elle est imprimée, tantôt il la fait apparaître là où elle n'existe pas dans l'orthographe; les mêmes gens qui prononcent *un ourse blanc*, diront *j'te parl' pas*. Les classes instruites ont en général une tendance à respecter davantage l'orthographe: mais même dans ce milieu social on peut observer un nombre infini de variations non seulement d'individu à individu, mais chez le même individu. La prononciation de l'*e* féminin, comme celle de la liaison, dépend des circonstances, du degré d'émotion, de la rapidité plus ou moins grande du débit, etc. Il y a entre ces deux phénomènes une analogie intime, qui provient de ce que tous les deux sont en grande partie des survivances, maintenues, contre les tendances naturelles, par les écoles, les conservatoires, la prosodie, etc. Dans le cas de l'*e* féminin comme dans celui de la liaison, le Français se trouve perpétuellement tiraillé entre deux tendances opposées; il ne lit pas les vers comme il lit la prose; il ne parle pas comme il lit,

et quand il parle, sa prononciation varie dans les mots ou groupes les plus usuels.

89. On peut dire qu'en général plus la prononciation est lente et emphatique, plus le nombre des [ə] augmente. M. Legouvé (*L'art de la lecture*, p. 180), cite l'exemple suivant: «Dans les vers du *Misanthrope*: *Allez, je vous refuse!* supprimez l'*e* intermédiaire, et dites comme les trois quarts des comédiens: *Allez, je vous r'fuse!* L'effet est sec et dur! Mais appuyez fortement sur cet *e* prétendu muet, et le refus d'Alceste prend une grandeur presque tragique: *Allez, je vous refuse!*» En ce cas, on dira le plus souvent, dans le parler ordinaire et rapide: «*Allez, j'vous r'fuse!*» Nous entendons à chaque instant des doublets comme *cependant* et *c'pendant, parce que* et *pars'que* (ou même *pasque*), *onze sous* et *onz'sous*, etc. On prononce [barbəblø] le nom du personnage légendaire, mais on dira très bien: *Cet individu a la barb' blonde*, en substituant à l' [ə] un [b] long. Nous verrons plus loin (§ 126 ss.) que la grande abondance des consonnes longues en français tient aux suppressions d'«*e* féminins». Le prêtre, faisant la leçon du catéchisme, parlera des *commandements de Dieu*; mais son élève, moins respectueux, dira *les command'ments d'Dieu*. On dit *un triste sire*; mais *il est trist' ce soir*, en faisant sentir un léger arrêt, au lieu d'un [ə]. On dit *un artiste-peintre*, mais *c'est un artist' fameux*.

90. Il est donc à peu près impossible de donner des règles précises pour la prononciation de l'*e* féminin. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail de cette question compliquée, ni de nous demander quelles peuvent être pour la langue française les conséquences de la disparition des *e* féminins et de l'augmentation du nombre des syllabes fermées. Il nous paraît que les Français sont

en train d'acquérir peu à peu une plus grande aptitude à prononcer des groupes de consonnes qui étaient autrefois réservés aux gosiers germaniques. Les gens qui, à l'heure actuelle, prononcent tout naïvement *une estatue, une estation,* excitent la risée des Français qui ont passé par l'école; et pourtant ces braves gens ne font que continuer une vieille tradition française et romane (cf. *Gr. hist.*, I, § 461). Mais les modernes peuvent dire sans broncher, non seulement: *un*(*e*) *statue,* mais: *un*(*e*) *grand*(*e*) *statue, tourn*(*e*)-*toi, rest*(*e*)-*là, un*(*e*) *solid*(*e*) *structure,* etc.

91. Pourtant il faut tenir compte d'une loi générale qu'il nous est impossible de passer sous silence: **la loi dite des trois consonnes.** On peut la résumer ainsi: l'*e* féminin se prononce ou apparaît dans la plupart des cas, lorsqu'il y a au moins trois consonnes en présence, et alors il s'intercale en général après les deux premières consonnes. Ainsi on dit *simplement* et non *simpl'ment, justement* et non *just'ment,* et de même: *exactement, tristement, porte-croix, Charles douze, si le temps reste beau.* La règle apparaîtra avec plus d'évidence si nous prenons un mot commençant par une consonne suivie de [ə]; nous voyons cet [ə] disparaître ou reparaître selon que la finale du mot précédent est vocalique ou consonantique. Prenons par exemple la préposition *de*:

On dit	*un valet d'chambre*;	mais	*une femme de chambre.*
—	*un chien d'chasse*;	—	*une chienne de chasse.*
—	*la cité d'Paris*;	—	*la ville de Paris.*
—	*un bracelet d'diamants*;	—	*une rivière de diamants.*
—	*le mari d'Madame*;	—	*le domestique de Madame.*
—	*un tapis d'salon*;	—	*un meuble de salon.*
—	*des os d'poulet*;	—	*un os de poulet.*

Comme les Français hésitent sur la prononciation du *t* final dans *but*, on pourra entendre, tantôt: *le bu*(*t*) *d'mes efforts*, tantôt: *le but de mes efforts*. — Comparez encore *la f*(*e*)*nêtre*, et *cette fenêtre*; *la p*(*e*)*tite*, et *chère petite*; *mad*(*e*)*moiselle*, et *une demoiselle*; *tu r*(*e*)*fuses*, et *Joseph refuse*, etc.

Remarque 1. Parmi les nombreuses applications de cette loi, signalons celles qu'on peut en faire aux mots: *presque*, *quelque*, *puisque*, *jusque*. Nous avons eu occasion d'observer que sur ces mots très usuels les étrangers font perpétuellement des fautes qui tiennent à l'ignorance de la loi des trois consonnes; ils disent: *puisq' tu veux*, *quelq'fois*, etc. Pourtant la règle de phonétique syntaxique à laquelle sont soumis ces mots, est très simple: toutes les fois qu'ils précèdent un mot débutant par une consonne, on prononce l'*e* féminin: [preskətus] (*presque tous*), [pɥ̀iskətyvø] (*puisque tu veux*), etc. On pourra hésiter entre la prononciation familière: [kɛkfw̥a] (*quelquefois*), [kɛkʃo:z] (*quelque chose*), avec suppression de l'*l*, et la prononciation soignée [kɛlkəfw̥a], [kɛlkəʃo:z]; mais jamais on ne dira, en maintenant l'*l*: [kɛlkfw̥a], [kɛlkʃo:z].

Remarque 2. M. J. Storm ayant trouvé indiquée dans un texte phonétique la prononciation *il exist' souvent*, s'adressa à M. Gaston Paris pour lui demander s'il ne valait pas mieux dire *il existe souvent*. L'illustre académicien lui fit la réponse suivante: «Cette prononciation (*il exist' souvent*) s'entend, mais celle que vous indiquez est certainement plus fréquente. Il est sûr qu'un «voyou» de Paris dira: *j'vou parl' pâ à vou*, tandis qu'un homme bien élevé dira: *je n'vou parle pas*; mais ce même homme dira souvent: *i parl' de c'qu'i n'sait pas, i parl' bien, tu parl' tró*, etc. La prononciation *postequam*, *postetonique*, est très répandue, je l'ai entendue vendredi à l'Académie. Les gens qui s'appellent *Ernest Blanc*, par exemple, sont très ordinairement appelés: *Erneste Blanc*. Toutefois, c'est une mauvaise prononciation; pour ma part je ne l'admets pas; mais elle n'est pas restreinte aux classes vulgaires. A côté de cela, on entendra très bien: *la post' s'est trompée*, *tu es trist' ce soir*, *c'est just' qu'i' meur'*, etc.»

92. Comme on doit bien s'y attendre, cette règle générale est sujette à beaucoup d'exceptions. D'abord, nous avons vu qu'en général les Français qui savent l'orthographe intercalent le moins possible d'[ə] irration-

nels et font effort pour prononcer *arc de cercle, Arc de triomphe, express, excuse, Ernest Renan*, etc. Mais, même lorsque l'«*e* féminin» existe théoriquement, il y a bien des cas où il reste muet, bien que le nombre des consonnes en présence soit supérieur à deux; il y a des groupes plus ou moins difficiles. Sans entrer dans le détail, signalons quelques cas principaux:

1° En général, les groupes où deux consonnes fermées se trouvent en conflit sont plus difficiles à prononcer que ceux où dominent les spirantes; ainsi on dit: *un artiste-peintre*, mais: *un artist' lyrique*; de même: *divers(es) méthodes, je rest(e)rai, j'observ(e)rai, une forc(e) terrible, tourn(e)-toi,* etc.

2° Lorsque, deux mots étant en présence, le premier se termine par une consonne fermée + liquide (*l, r*) + [ə], et que le second commence par une consonne, le liquide disparaît d'ordinaire, du moins dans la langue courante; ex.: *quat(re) femmes, un maît(re) d'école, un meub(le) d'occasion*, etc.; qu'on se reporte à ce que nous avons dit aux §§ 47 et 56.

3° Il faut tenir compte aussi de l'analogie, c'est-à-dire de l'influence exercée par les groupes à deux consonnes sur les groupes à trois consonnes. Ainsi, régulièrement on devrait dire: *un' petit' fille*; mais en fait on dit très souvent *un' p'tit' fille*, par analogie avec *la p'tit' fille* et avec *le* ou *un p'tit garçon*; sans doute le groupe [npt] est difficile; mais l'analogie l'emporte, et on se tire d'affaire en escamotant plus ou moins le *p*; il n'est pas rare d'entendre dans le peuple: *un' tit' fille.*

4° Enfin, pour traiter à fond cette question de l'*e* féminin, il faudrait se lancer dans des considérations de phonétique syntaxique, distinguer entre les mots isolés et les mots en groupes, examiner ces derniers et étudier l'in-

fluence exercée sur la prononciation par le rôle grammatical des mots et leur place dans la phrase. Ainsi le mot *chemin* isolé, lu dans un dictionnaire, se prononce [ʃəmɛ̃]; précédé de l'article il se prononce [ʃmɛ̃]. On fait sentir l'*l* et l'*e* féminin dans l'expression toute faite: *table d'hôte*; mais on dira: *une tab' d'acajou*. On dit: *un porte-bonheur*; mais on dira, au mépris de la règle des trois consonnes: *cela port' bonheur*. On prononce: *presque pas, presque mort*, etc.; mais supposez un cas analogue à celui que nous trouvons plus haut (p. 28) dans notre texte: «Le [m̥] sourd ... disparaît presque dans le parler de tous les jours»; alors nous nous contenterons, au lieu d'un *e* féminin, d'une légère pause entre le [k] final de *presque* et le [d] de *dans*: [prɛsk dɑ̃]. Dans les premiers cas, l'adverbe *presque* est fortement lié à ce qui suit; dans le second cas, il est fortement lié à ce qui précède. Rappelons encore un exemple déjà cité: *un triste sire*; mais: *je suis trist' ce soir*.

93. Lorsque, dans un mot ou un groupe de mots, plusieurs [ə] se suivent dans des syllabes consécutives, on prononce en général le 1er (le 3e, le 5e) *e*, tout en supprimant le 2e (le 4e, le 6e), ou l'inverse a lieu. Comparez les deux phrases: *je ne te le demande pas* [ʒəntəldəmɑ̃dpa], et: *ce que je demande* [skəʒdəmɑ̃:d]. Pour plus de détails, voir *Gr. hist.*, I, § 294.

94. La voyelle [o], dite «o fermé», s'articule avec la bouche plus ouverte et les lèvres moins arrondies que pour [u], et en outre la langue est un peu plus éloignée du palais: c'est donc une **voyelle d'arrière moyenne arrondie** (*mid-back-round*), autrement dit une voyelle bilabio-vélaire. Nous retrouvons un *o* analogue dans l'ital. *amore, dolore, voce, doloroso*, dans l'all. *kosen, Sohn*, dans le dan. *rose, bonde, ost*, etc.

Exemples d'[o] bref: [po] (*pot, peau, Pô*), [so] (*sot, saut, sceau, seau*), [bo] (*beau, baux*), [tablo] (*tableau*), [bravo] (*bravo*).

Exemples d'[o] long: [ʃo:z] (*chose*), [ko:z] (*cause*), [ko:t] (*côte*), [rwajo:m] (*royaume*), [ləno:tr̥] (*le nôtre*).

Le français ne connaît pas de son non arrondi correspondant.

III. Voyelles ouvertes ou basses.

95. En fait de voyelles ouvertes, le français possède: les voyelles d'avant [ε] et [œ], avec les nasales correspondantes [ε̃] et [œ̃]; la voyelle d'arrière [ɔ] et le son nasal correspondant [ɔ̃]; — enfin [a] et [ɑ], ainsi que la nasale [ɑ̃].

96. La voyelle [ε], dite «*e ouvert*», s'articule sans arrondissement des lèvres, et avec la langue encore plus éloignée du palais que pour la voyelle [e]; c'est donc **une voyelle d'avant basse, non arrondie** (*low-front*).

Exemples d'[ε] bref: [tεl] (*tel*), [pεl] (*pelle*), [dεt] (*dette*), [kr̥εm] (*crème*), [rεn] (*renne*), [tεt] (*tette*), [lεtr̥] (*lettre*).

Exemples d'[ε] long: [tε:t] (*tête*), [rε:n] (*reine*), [ʃε:n] (*chaîne, chêne*), [pε:r] (*père, pair, paire, perd*), [fε:r] (*fer, faire*), [lε:tr̥] (*l'être*).

Une voyelle analogue se trouve en italien (le soi-disant *e largo* ou *aperto*): *tempo, testo, ecco, bello,* et en anglais devant *r*: *there, fair,* etc. L'[ε] français est un peu plus ouvert que l'*ä* allemand dans *wähnen, währen, gähren, tätig* et que l'*æ* danois dans *græde, mæle, fælde, sælge*; il est un peu moins ouvert que l'*e* espagnol dans *eso, es, cohete* et que l'*æ* norvégien dans *lære, være* (suéd. *lära, värma*).

97. Lorsque [ε] se trouve en syllabe non accentuée, son articulation se modifie quelque peu, en ce sens que

la langue remonte légèrement, ce qui donne lieu à un son intermédiaire entre [ε] et [e]: nous avons alors un *e* demi-ouvert, lequel arrive souvent à se confondre presque avec un [e]. Ainsi il y a une différence très sensible entre la voyelle initiale de [ʒε:m] (*j'aime*) et celle de l'infinitif [εme] (*aimer*): la première est non seulement plus longue, mais aussi plus ouverte que la seconde; cette différence n'est ici notée par aucun signe spécial. Nous retrouvons le même son intermédiaire dans *maison*, *esprit*, *espérer*, *essaim*, *examen*, *traité*, etc. Nous n'avons pas le même [ε] dans *traite* et dans *traité*. On écrit *pèlerinage*, *pèlerin*, mais la plupart des Français prononcent presque comme s'il y avait *pélerinage*, *pélerin*, et beaucoup même articulent franchement un *é*. Pour ce qui est des monosyllabes atones *mes*, *tes*, *ses*, *ces*, *les*, *des*, le style familier leur donne un *e* fermé; on dit ainsi couramment [ʒvølevwa:r] (*je veux les voir*), [dezɔm] (*des hommes*), etc.: mais la prononciation ouverte persiste dans le style élevé, emphatique: [laʒystisimmanɑ̃:tdεʃo:z] (*la justice immanente des choses*). La très intéressante anthologie phonétique de M. Koschwitz, *Les parlers parisiens*, nous montre que Daudet en lisant à haute voix «La chasse à Tarascon» se sert de l'*e* fermé, tandis que le Père Hyacinthe emploie l'*e* ouvert; au sujet de M. G. Paris, qui a lu un fragment des «Parlers français», le phonétiste allemand remarque: «Les mots *les*, *des*, etc., que je lui ai entendu prononcer avec *e* ouvert dans ses cours, furent tous prononcés avec un *e* fermé.» L'anecdote suivante racontée par M. Legouvé (p. 77—78), nous fait assister aux efforts désespérés que tentent les professeurs du Conservatoire pour maintenir aussi large que possible l'écart entre la «bonne prononciation» et la prononciation vivante: «Un amateur, qui se piquait de bien dire, demanda un jour

des leçons au célèbre tragédien Lafon. Il cherchait moins des conseils que l'occasion de s'entendre louer par un grand artiste. Il choisit donc par flatterie le plus beau rôle de son maître: Orosmane.

. . . ton orgueil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remporte *tés* richesses!

— *Tais* . . . richesses! dit brusquement Lafon en l'interrompant. — C'est ce que j'ai dit. — Non! vous avez dit: *tés* richesses! L'amateur continue:

A l'or de *cés* rançons, joins *més* justes largesses.

— *Mais* justes, s'écrie Lafon. — Il me semblait avoir dit.. — Vous avez dit: *més* justes. L'amateur continue:

Au lieu de dix chrétiens que je dois t'accorder,
Je t'en veux donner cent . . . tu peux *lés* demander.

— *Lais!* L'amateur commence à se troubler.

Qu'ils aillent sur *tés* pas . . .

— *Tais!* — Pour le coup, l'amateur piqué, blessé, lui répond: Mais Monsieur! je parle comme on parle dans le monde. — Le monde est le monde. Monsieur, reprit Lafon froidement, mais l'art est l'art, la lecture est la lecture, et ses règles ne sont pas celles de la conversation.» Sans discuter la valeur de cette antithèse, nous ferons simplement remarquer que l'amateur était un excellent témoin de la prononciation actuellement dominante même dans les milieux les plus cultivés. Il semble que la prononciation fermée commence à pénétrer jusque dans la poésie, s'il faut en juger par ces vers de François Coppée:

Moi, par les beaux soirs constel*lés*,
Je cherche des rimes sur *les*
Bords de la Bièvre.

Mais il ne s'agit pas seulement des quelques monosyllabes très usités dont nous venons de parler. Tous les [ɛ] finaux font en ce moment leur évolution vers l'*é* fermé. La conjonction *mais* tend à se confondre avec le possessif *mes*, autrement dit à se prononcer [me]; et le cas est le même pour les composés *jamais, désormais*. Quant aux finales des imparfaits, on choque beaucoup moins les Français en prononçant *je désirais* comme *désiré* qu'en faisant sentir un véritable [ɛ] ouvert. Seule la désinence *-ais* des conditionnels se maintient encore assez ouverte, par opposition à la désinence *-ai* des futurs. — De même, on entend très souvent: [sykse], [ɛkse], [syʒe]. [ʃatle], [emilfage], etc., pour: *succès, excès, sujet, Châtelet, Émile Faguet*, etc. Ce phénomène curieux se retrouve aussi en suédois moderne, et la fermeture des *ä* est un fait caractéristique du parler stockholmien.

Remarque. L'[ɛ] ou l'[e] non accentué s'amuït parfois dans la prononciation rapide et négligée; c'est en particulier le cas pour les monosyllabes *les, des, mes, cet, cette, est*, etc. Dans les textes qui reproduisent le parler populaire, on trouve des formes telles que: *l's hommes, m's enfants, d's autres*, etc. De même: *cet homme* > [stɔm], *cette année* > [stane], *oh! cette histoire* > [ostistẘ:ar], *cet idiot* et *c'est idiot* > [stidjo], *c'est-à-dire* > [stadi:r], etc. — Que des amuïssements de ce genre se soient aussi produits dans le passé, c'est ce que prouvent des formes anciennes telles que: *asture* (pour: *à cette heure*), *arter* (pour: *arrêter*), etc.

98. La voyelle nasale [ɛ̃] correspondant à [ɛ] se prononce avec la langue un peu plus abaissée; elle se rapproche donc plutôt de la voyelle orale que nous trouvons en italien dans *ecco, bello*. — Elle peut être brève (en syllabe ouverte) ou longue (en syllabe fermée et accentuée).

Exemples d'[ɛ̃] bref: [lɛ̃] (*lin*), [pɛ̃ty:r] (*peinture*), [tɛ̃] (*teint, tain, thym, tint*), [vɛ̃] (*vain, vin, vint, vingt*), [sɛ̃] (*sain, saint, sein, seing, ceint*), [ɛ̃stɛ̃] (*instinct*), [dɛ̃dɔ̃] (*dindon*).

Exemples d'[ɛ̃] long: [lɛ̃:ʒ] (*linge*), [tɛ̃:t] (*teinte*), [fɛ̃:t] (*feinte*), [sɛ̃:t] (*sainte, ceinte*), [kɛ̃:z] (*quinze*), [dɛ̃:d] (*dinde*).

99. La voyelle [œ] s'articule comme [ɛ], mais avec arrondissement des lèvres; c'est donc une **voyelle d'avant basse, arrondie** (*low-front-round*); [œ] est un [ɛ] arrondi, comme [ø] est un [e] arrondi, comme [y] est un [i] arrondi. — Elle peut être longue ou brève; mais elle ne se trouve jamais en position finale: en d'autres termes, elle précède toujours une consonne (ex.: *un bœuf* [bœf]; mais: *des bœufs* [bø]). — Elle correspond à peu près au danois *ö* dans *Sören, smör, göre,* au suédois *ö* dans *först, mjölk.*

Exemples d'[œ] bref: [sœl] (*seul*), [nœf] (*neuf*), [œf] (*œuf*), [vœf] (*veuf*), [fœja:ʒ] (*feuillage*).

Exemples d'[œ] long: [œ:r] (*heure*), [sœ:r] (*sœur*), [vœ:v] (*veuve*), [nœ:v] (*neuve*).

100. La voyelle nasale [œ̃], qui correspond à la voyelle orale [œ], s'articule avec la langue un peu plus abaissée et les lèvres un peu moins arrondies. Elle est tantôt brève (en position finale), tantôt longue.

Exemples d'[œ̃] bref: [œ̃] (*un, Hun*), [ʒœ̃] (*jeun*), [mœ̃] (*Meung, Mun*), [ɑ̃prœ̃te] (*emprunter*), [defœ̃] (*défunt*), [parfœ̃] (*parfum*).

Exemples d'[œ̃] long: [œ̃:bl̥] (*humble*), [ʒɑ̃pr̥œ̃:t] (*j'emprunte*), [defœ̃:t] (*défunte*).

Remarque. Il arrive assez souvent qu'on entende des Français prononcer [ɛ̃] au lieu d'[œ̃], en d'autres termes que la voyelle [œ̃] se désarrondisse. C'est un relâchement contre lequel il est peut-être bon de prémunir aussi les étrangers. «Que de gens, dit M. Dupont-Vernon (p. 31), disent: *ôkin, kelkin, chakin, in,* pour *aucun, quelqu'un, chacun, un!* C'est une faute déplorable contre laquelle on ne se tiendra jamais trop en garde.»

101. La voyelle [ɔ], dite «*o* ouvert», s'articule avec les lèvres moins arrondies et la bouche beaucoup plus ouverte que la voyelle [o]; le dos de la langue est fortement abaissé. C'est donc une **voyelle d'arrière basse, arrondie** (*low-back-round*). Il faut noter que dans l'articulation de l'[ɔ] la partie moyenne de la langue se relève parfois vers le palais dur, ce qui fait que la voyelle se palatalise quelque peu, se rapproche du son [œ] et peut presque être considérée comme une voyelle mixte (cf. § 74). Elle est tantôt brève, tantôt longue. Mais elle ne se présente jamais en position finale; ainsi on dit [setro] (*c'est trop*); mais: [trɔpɛma:bl̥] (*trop aimable*); comp. encore [do] (*dos*) et [dɔsje] (*dossier*), etc.

Exemples d'[ɔ] bref: [ɔt] (*hotte*), [mɔrt] (*morte*), [nɔt] (*note*), [bɔs] (*bosse*), [kɔm] (*comme*), [pɔl] (*Paul*), [ɔpital] (*hôpital*).

Exemples d'[ɔ] long: [ɔ:d] (*ode*), [kɔ:r] (*cor, corps*), [mɔ:r] (*mort*), [lɔ:ʒ] (*loge*).

Remarquons que [ɔ] en syllabe non accentuée se prononce plus fermé qu'en syllabe accentuée, et tend à se rapprocher d'[o]; par ex. dans *comment, poteau*, etc.

102. La voyelle nasale qui correspond à [ɔ] est [ɔ̃]; elle se présente comme brève (en position finale) ou comme longue (devant une consonne).

Exemples d'[ɔ̃] bref: [ɔ̃] (*on, ont*), [sɔ̃] (*son, sont*), [tɔ̃] (*ton, thon*), [lɔ̃] (*long*), [mɛzɔ̃] (*maison*), [nasjɔ̃] (*nation*).

Exemples d'[ɔ̃] long: [ɔ̃:t] (*honte*), [sɔ̃:ʒ] (*songe*), [lɔ̃:g] (*longue*), [kɔ̃:t] (*conte, compte*), [fɔ̃:t] (*fonte*).

103. La voyelle [a], que les Français appellent improprement «*a* ouvert», s'articule sans arrondissement des lèvres; la bouche est bien ouverte, et la langue y repose à plat, très légèrement relevée vers la partie antérieure et médiane du palais; ce dernier trait s'exagère parfois

dans le dialecte parisien, au point que l'«*a* ouvert» passe presque à l'*e* ouvert, et qu'on entend à peu près [mõmɛri] (*mon mari*) au lieu de [mõmari]. Le voyou parisien dit *Pèris*, *Montmèrtre*, pour *Paris*, *Montmartre*. (Il est curieux de remarquer que cette déformation n'est pas sans analogie avec la prononciation copenhagoise de l'*a*; mais à Copenhague l'évolution de l'*a* long a été poussée beaucoup plus loin). L'[a] français normal correspond à l'*a* espagnol dans *nada, caza, mala*. Il est le plus souvent bref, mais il peut aussi être long.

Exemples d'[a] bref: [ra] (*rat*), [dat] (*date, datte*), [pat] (*patte*), [mal] (*mal, malle*), [madam] (*madame*), [ɛma] (*aima, aimât*), [mardi] (*mardi*), [patwa] (*patois*), [vwa] (*voix, vois, voit, voie*), [mwa] (*moi, mois*).

Exemples d'[a] long: [pa:ʒ] (*page*), [ba:r] (*barre*), [trava:j] (*travail, travaille*), [swa:r] (*soir*).

104. La voyelle [ɑ] s'articule sans arrondissement des lèvres, avec la bouche encore plus ouverte que pour la voyelle [a]; la langue repose à plat, normalement; [ɑ] est de toutes les voyelles françaises la plus «basse», et celle qui exige la plus grande ouverture de bouche. Cette voyelle n'a pas de correspondant en danois; mais elle se rapproche beaucoup de l'*a* suédois dans *mat, tala, haf, sal, bart,* ainsi que de l'*a* norvégien, surtout dans les dialectes de l'Est (*tale, sal, mad*). — Elle peut être tantôt brève (particulièrement en position finale), tantôt longue.

Exemples d'[ɑ] bref: [kɑ] (*cas*), [mɑ] (*mât*), [frwɑ] (*froid*), [krwɑ] (*croit, croix, croît*), [bɑta:r] (*bâtard*).

Exemples d'[ɑ] long: [ɑ:m] (*âme*), [pɑ:l] (*pâle*), [pɑ:t] (*pâte*), [bɑ:tir] (*bâtir*), [pɑ:tr] (*pâtre*).

Pour bien distinguer l'[ɑ] de l'[a], on s'exercera à observer la différence entre *mâtin* et *matin*, *châsse* et

chasse, *mât* et *ma*, *mâle* et *malle*, *pâte* et *patte*, *grâce* et *trace*, etc.

Remarque. Les Français eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord sur la question de savoir si tel ou tel mot doit se prononcer avec un [a] ou avec un [ɑ]. Cela dépend souvent des individus ou des provinces. L'[ɑ] est très employé en Normandie et dans l'Est de la France. Mais en Bretagne et en Provence il n'est pas rare d'entendre par ex. le mot *pâte* prononcé comme *patte*. A Paris on prononce généralement [tɑ:s], [grɑ:s], [kɑ:se] pour: *tasse*, *grasse*, *casser*, mais cette prononciation paraît vulgaire à beaucoup de Français qui ne veulent pas tant ouvrir la bouche et préfèrent dans les mots de ce genre l'[a], qu'on pourrait appeler «*a* mince» bien plus légitimement que «*a* ouvert». — «Il y a quelques jours, raconte M. Legouvé (L'art de la lecture, p. 52), un jeune homme de province, plein de chaleur et de feu, me pria de lui donner quelques conseils pour lire en public. Récitez-moi une fable de La Fontaine, lui dis-je. Il commença:

Du pâlais d'un jeune lapin . . .

Je l'arrêtai court: «Apprenez d'abord le son véritable des *a*, et nous verrons ensuite.»

105. La voyelle nasale correspondante à [ɑ] est [ɑ̃]. Elle peut être brève (en position finale) ou longue (en syllabe fermée et accentuée).

Exemples d'[ɑ̃] bref: [bɑ̃] (*banc*, *ban*), [grɑ̃] (*grand*), [dɑ̃] (*dans*, *dent*), [rɑ̃] (*rang*, *rend*), [ɑ̃fɑ̃] (*enfant*).

Exemples d'[ɑ̃] long: [grɑ̃:d] (*grande*), [rɑ̃:ʒ] (*range*), [pl̥ɑ̃:t] (*plante*), [fr̥ɑ̃:s] (*France*).

IV. Voyelles nasales.

106. Toutes les voyelles orales sont, en théorie, susceptibles d'être nasalisées; mais comme l'élévation de la langue gêne quelque peu l'abaissement de la luette, on trouve rarement les voyelles «hautes» comme nasales. Ainsi qu'il a été dit (§§ 95, 98, 100, 102, 105), il n'y a en français normal que quatre voyelles nasales, [ɛ̃, œ̃, ɔ̃, ɑ̃],

lesquelles ont pour caractère commun la position basse de la langue; il semble du reste qu'on observe en certaines régions une tendance à réduire ces quatre nasales à deux, [ɛ̃] se confondant parfois avec [œ̃], et [ɑ̃] passant parfois à [ɔ̃]. — La dénasalisation se produit d'une façon régulière dans les liaisons (cf. plus loin Chap. IX); elle peut se produire aussi devant deux dentales en contact: *vingt-deux* > [vɛnddø], *trente-trois* > [t̥ranttr̥w̥a]; mais cette dénasalisation n'est jamais complète, et tel est aussi le cas pour les nasales méridionales: un individu de Marseille ou de Toulouse prononçant le mot *jambe*, fera entendre un *a* incomplètement nasalisé, suivi d'une *m*.

Remarque. Les nasales françaises proviennent de la rencontre d'une voyelle orale et d'une consonne nasale suivante. Par un phénomène d'assimilation régressive, le voile du palais commence à s'abaisser déjà dans l'émission de la voyelle, laquelle se trouve nasalisée; puis la consonne finit par disparaître: processus qu'on peut représenter ainsi: [ɑn] > [ɑ̃n] > [ɑ̃]; comp. *Gr. hist.*, I, § 210.

CHAPITRE IV.

SYLLABES.

107. Jusqu'ici nous avons toujours examiné les phonèmes comme étant isolés, indépendants les uns des autres; mais c'est là une abstraction dont la langue parlée ne nous donne pour ainsi dire pas d'exemple. Dans le parler suivi, les divers phonèmes se comportent à peu près comme les pierres dont l'ensemble constitue une bâtisse. Les phonèmes se réunissent en petits groupes ou syllabes, qui se réunissent à leur tour en groupes

plus grands ou mesures, dont la longueur est très variable. Ainsi, avec les phonèmes [ʒ, v, u, z, ɑ̃, p, r̥, i], on forme une mesure composée de trois syllabes: [ʒvu-zɑ̃-pr̥i]; mais les groupements peuvent être plus courts et surtout plus longs. Par exemple, étant donnée cette phrase: *Penché à sa fenêtre, il regardait ce spectacle avec un étonnement visible,* les Français en la lisant la décomposeront en trois membres, le premier de 5 syllabes [pɑ̃-ʃe-a-sa-fn̥ɛtr̥], le second de 7: [il-rə-gar-dɛ-sə-spɛk-takl̥], le troisième de 8: [a-vɛ-kœ̃-ne-tɔn-mɑ̃-vi-zi:bl̥]. L'une des difficultés principales de la diction française consiste précisément à bien couper les phrases en groupes de ce genre, en tenant compte à la fois du sens des mots, de leurs relations grammaticales et des nécessités de la respiration.

Remarque. Si l'on compare le groupe trissyllabique [ʒvu|zɑ̃|pri] avec le «*je vous en prie*» de la langue écrite, on remarquera tout de suite que la division typographique en quatre mots ne se retrouve pas dans la phrase prononcée: ici le pronom *je* fait corps avec le pronom *vous*, et les intervalles laissés sur le papier ne sont représentés par aucun arrêt de la voix. Dans le langage suivi, les mots sont des unités simplement logiques, et non phonétiques; un groupe de sons comme [awardl̥atu] peut, suivant le cas, signifier: *avoir de l'atout*, ou: *avoir de la toux*. Cf. encore: *la laine* = *l'haleine*; *la baisse* = *l'abbesse*; *l'avis* = *la vie*; *un signalement* = *un signe allemand*, etc. Une bonne partie des calembours qu'on peut faire en français, repose précisément sur cette absence de délimitation phonétique entre les mots. En voici une poignée d'exemples: Quelle est la fontaine de Paris qui fournit l'eau la plus délicate? — Réponse: [lafɔ̃tɛndofin]. Quel est l'objet qu'on recherche quand on *s'en dégoûte* (*sent des gouttes*)? — C'est un parapluie. Qu'est-ce qui ressemble le plus aux prêtres? — Les épiciers: ils ont beaucoup de *thé au logis* (*théologie*). On connaît ces deux vers de Marc Monnier, qui riment entre eux d'un bout à l'autre:

Gall, amant de la reine, alla (*tour magnanime !*),
Galamment de l'Arène à la Tour Magne, à Nime.

Connu aussi, le vers suivant:

Mais il faut en sortir comme un *vieillard en sort,*

vers qui excita l'hilarité générale, le second hémistiche ayant été interprété: comme un *vieil hareng saur.*

108. Il est beaucoup plus difficile qu'on ne pense de définir scientifiquement l'unité linguistique appelée **syllabe**, et le problème n'est pas encore complètement résolu. Sans entrer dans des discussions à ce sujet, disons que la définition qui nous paraît la meilleure est la suivante: Une syllabe est un groupe phonétique qui se prononce d'une seule expiration. L'élément constitutif des syllabes (ou son syllabique) est formé en français par des voyelles seulement, et jamais, ou presque jamais, par des consonnes, comme il arrive dans les langues germaniques. En français nous ne trouvons de consonnes formant syllabes que dans quelques interjections comme: [pst], [ʃt], etc., et encore avons-nous souvent ici des voyelles: *psit* ou *pist, chut,* etc. Ainsi donc, autant de voyelles dans un mot, autant de syllabes. Dans les mots *port, porter, adorer, absurdité, uniformité, impossibilité, irresponsabilité,* il y a respectivement 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 voyelles, et par suite 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 syllabes. Il est bien entendu que cette règle s'applique à la langue *parlée* non à la langue écrite, et que les voyelles dont nous parlons sont des voyelles phonétiques: dans un mot comme *beau,* on écrit trois voyelles, mais on n'en prononce qu'une, la voyelle [o]; ce mot n'a donc en fait qu'une seule syllabe.

Remarque 1. En dehors du français, on pourrait citer beaucoup d'exemples où la syllabe est constituée par une consonne: dans les langues germaniques et scandinaves, c'est souvent le cas pour les consonnes *l* et *n*. Ex.: allemand *ritten* [ritn], *handel* [handl]; anglais *cotton* [kɔtn], *absent* [absnt], *cattle* [kɛtl], *camel* [kɛml], *rott(e)n*, *giv(e)n*, *riddl(e)*, *schism*, etc.; danois *atten* [adn], *trætten* [trɛdn], *hesten* [hɛsdn], *billetten* [bilɛdn], *Karl* [karl], *hassel* [hasl], etc.

Remarque 2. Dans quelques langues, deux voyelles juxtaposées, mais de sonorité inégale, peuvent se prononcer en une seule syllabe.

Exemples: all. *Baum*, it. *noi*, *poi*, angl. *mouse*. Cette réunion de deux voyelles en une syllabe s'appelle **diphtongue**. M. Havet a observé, il y a longtemps, que le français normal, tel qu'on le prononce aujourd'hui à Paris, ne possède absolument aucune diphtongue. Dans *pied*, *puis*, *oui*, on ne prononce pas deux voyelles, comme nous l'avons déjà constaté, mais une voyelle précédée d'une consonne fricative. Il faut pourtant remarquer que d'une manière exceptionnelle des diphtongues se forment dans des rencontres de mots: *à outrance*, *il a oublié*, et parfois à l'intérieur des mots: *paysan*, *chaotique*, *caoutchouc*, *extraordinaire*, etc.

109. Le nombre des syllabes d'un même mot peut différer suivant qu'il s'agit de la conversation ou de la poésie. La plupart des différences proviennent de l'«*e* féminin», si instable (cf. § 85 et suiv.). En poésie, des mots tels que *chaperon, paletot, sûreté, rareté,* comptent pour trois syllabes; mais dans le français parlé ils n'en ont que deux, tout comme *chevron, plutôt, surtout, cherté,* etc. Un alexandrin comme celui-ci: «Un*e* planèt*e* d'or là-bas perc*e* la nu*e*» a prosodiquement ses douze syllabes, mais il n'en a en réalité que neuf dans la prononciation ordinaire, et dix au plus dans la diction soutenue, qui ferait sonner l'*e* final de *perce*. Les poètes français obéissent donc à des règles fondées sur une prononciation disparue. C'est seulement dans les poésies populaires ou de caractère populaire qu'on se soustrait à la tyrannie de l'*e* muet. Citons entre autres ces exemples de Béranger:

Moitié d' la gard' nationale
S'composait d'anciens soldats.

(*La Garde nationale.*)

Je n'suis qu'un' bouqu'tière et je n'ai rien;
Mais d'vos soupirs j'me lasse,
Monsieur l'croque-mort, car il faut bien
Vous dir' vot'nom-z-en face.

(*La bouquetière.*)

De même, Désaugiers a des vers comme: «V'là c'que c'est que l'carnaval,» et plus récemment M. Richepin écrit:

Ca glace l'sang,
Mais gna d'chez soi
Qu'pour ceux qu'a d'quoi.

(Berceuse.)

Quoi qu'ça f'rait, c'qu'on m'donn'rait?
Ca n'pourrait m'donner qu' du r'gret.
J'ai p'us b'soin, et c'pendant
Un p'tit sou en attendant.

(Pauvre aveugle.)

La suppression de l'*e* féminin est à peu près la règle dans les chansons de Bruant et de Xanrof.

Rappelons enfin que très souvent la poésie compte comme voyelles, autrement dit comme syllabes indépendantes, des *i*, des *u*, des *ou* auxquels l'usage donne une prononciation consonantique ([j, ɥ, w]). Cf. § 51, 60, 62. Le mot *déception* a en prosodie quatre syllabes, et trois seulement dans la prononciation ordinaire [desɛpsjɔ̃].

110. Les syllabes peuvent être ouvertes ou fermées. Une syllabe est dite **ouverte** quand elle se termine par une voyelle. Des mots comme *vociféré, méprisé, bonté* [bɔ̃te], *enfant* [ɑ̃fɑ̃], se composent donc exclusivement de syllabes ouvertes. Une syllabe est dite **fermée** quand elle se termine par une consonne: ainsi il n'y a que des syllabes fermées dans des mots tels que *verbal, ternir, colporteur.* Mais les conditions peuvent varier, et une même syllabe est sujette à changer de caractère suivant le groupe où elle entre. Comparez par ex.: *la table est servie* [la-ta-ble-sɛr-vi], et: *une table d'acajou* [yn-tab-da-ka-ʒu]. Ajoutons que la division réelle en syllabes n'a rien à faire avec la division typographique en mots; le langage parlé ne fait aucune différence entre *les zônes* et *les aunes,* les deux groupes se prononçant de même [le-zo:n] (cf. § 107, Rem.).

Du reste il n'est pas toujours facile de décider où

finit au juste une syllabe et où en commence une autre; on trouvera dans les grammaires françaises pratiques des renseignements sur la division en syllabes dans la langue écrite.

Remarque. La langue parlée et la métrique ne sont pas non plus d'accord sur la question des syllabes ouvertes et des syllabes fermées; ainsi un mot comme *escarmouche* se compose en français de trois syllabes fermées [ɛs-kar-muʃ]; en vers, il compte pour quatre syllabes, dont les deux premières sont fermées et les deux dernières ouvertes.

CHAPITRE V.

QUANTITÉ.

111. Les voyelles peuvent se prononcer avec des longueurs différentes. Mais la quantité des voyelles françaises est toujours très difficile à déterminer avec certitude, et on remarque beaucoup de contradictions entre les auteurs qui ont traité cette question. D'une part il y a beaucoup de cas où la quantité n'est pas constante: elle dépend du contexte, de l'émotion de celui qui parle, etc. D'autre part la façon de comprendre la quantité et de la déterminer varie beaucoup suivant les individus. D'ailleurs cette question n'a pas une très grande importance pratique, car en somme il y a en français peu de mots se distinguant uniquement par la quantité, et par suite peu de confusions à craindre, — ce qui nous explique l'attention médiocre que les Français accordent en général à la longueur de leurs voyelles. — On classe souvent les voyelles en longues, demi-longues et brèves; mais cette classification nous semble beaucoup trop pré-

cise, et la désignation de «demi-longue» est bien arbitraire; dans les paragraphes suivants, où nous ne signalons que les cas les plus importants et les plus nets, nous nous contenterons de diviser les voyelles en **brèves** et **longues**.

I. VOYELLES ACCENTUÉES.

1. Voyelles brèves.

112. Les voyelles sont régulièrement brèves excepté devant les spirantes sonores. On a donc des voyelles brèves dans les cas suivants: en position finale, devant les liquides [l, m, n, ɲ], devant les consonnes fermées sonores [b, d, g] et devant toutes les consonnes sourdes [p, t, k, f, s, ʃ]. Les exceptions sont peu nombreuses et s'expliquent ordinairement par voie historique; ainsi *mâle* [mɑ:l] doit sa voyelle longue moderne à une sorte d'allongement compensatoire provenant de l'amuïssement de l'*s*; on disait au moyen âge [maslə]; pour d'autres détails, voir *Gr. hist.*, I, § 130.

113. Position finale (y compris les cas où le mot se termine orthographiquement par une consonne ou par un *e* féminin).

Exemples: *midi, maudit, perdrix, fini, finie, donner, donné, donnerai, donnerais, sopha, donnât, dada, trépas, nougat, perdu, heureux, cheveu, rigolo, goulot, badaud, tantôt, bijou, joue, vingt, vain, bon, allons, vont, éloquent, donnant, paysan, à jeun*, etc.

Remarque 1.. Beaucoup de Français trouveront cette règle un peu trop brutale, et prétendront observer une différence légère entre les voyelles finales suivies d'*e* muets et celles qui ne le sont pas. Dans la plupart des cas, cette prétendue observation n'est qu'une illusion entretenue par l'orthographe, un *idolum libri*. Cependant l'ancienne prononciation a encore laissé des traces en français moderne. On sait qu'autrefois on pro-

nonçait longue la voyelle accentuée devant l'*e* féminin amuï; les voyelles finales des mots *amie, venue, allée* étaient plus longues que celles des mots *ami, venu, allé* (cf. *Gr. hist.*, I, § 130, 1, Rem.). Cette distinction se retrouve de nos jours dans certaines provinces, dans la Suisse romande, et un peu partout dans la prononciation emphatique, sentimentale. Mais en dehors de la déclamation, il est bien difficile, à Paris et dans le Nord de la France, de remarquer la moindre différence dans la quantité des voyelles finales. C'est le contexte seul qui indique si la finale est féminine ou masculine; si le contexte fait défaut, les Français eux-mêmes se trouvent embarrassés, et alors, — chose curieuse, — ils recourent, pour se faire comprendre, non pas à l'allongement de la voyelle finale, mais à la prononciation du [ə], qui ressuscite pour un moment. Un maître d'école, dictant un texte et voulant indiquer à ses élèves que tel participe, *venue* par exemple, doit s'écrire au féminin, prononcera [vənyə] ou [vənyœ], bien plutôt que [vəny:]. On peut entendre dans le parler familier des dialogues comme celui-ci: «Où est donc X.? — Il est chez son *amie* [ami]. — Ah! chez Lucien peut-être? — Mais non, vous ne me comprenez pas; je dis: son *ami-e* ([amijə] ou [amijœ]).» — Cependant il existe tout de même une nuance entre les finales féminines et les finales masculines; et nous ne parlons pas seulement ici de la déclamation ni des cas où l'on traîne par sentimentalité sur les voyelles féminines (ex.: *ma bien-aimée*). Il est certain que l'infinitif *aller* ou le participe *allé* ne se prononcent pas tout à fait comme le substantif *allée*. Comparez encore la prononciation du dernier mot dans *le théorème donné* et dans *j'accepte cette donnée*. Mais la nuance, très légère quoique réelle, qui sépare ces deux cas, nous paraît tenir beaucoup moins à la quantité qu'à l'accentuation: les mots à finale féminine du genre de *donnée, allée*, maintiennent bien l'accent traditionnel sur la dernière syllabe, tandis que les mots masculins correspondants sont sujets à ces déplacements d'accent qui, comme nous le verrons plus loin (§ 139, 141), abondent en français moderne. Comparez encore à ce point de vue le nom commun *mari* et le nom propre *Marie*. Ce dernier a toujours une accentuation ïambique très nette; mais dans la prononciation du mot *mari* nous observons: ou bien égalité d'accent entre les deux syllabes, ou bien déplacement de l'accent sur la première et accentuation trochaïque. — Mais cette légère différence d'accent n'a sur la quantité de la finale qu'une influence insignifiante, tellement minime que nous n'avons pas à en tenir compte dans la pratique.

Remarque 2. Il est bon d'attirer encore une fois l'attention des étrangers, et tout spécialement des Scandinaves, sur la prononciation nette,

presque militaire des voyelles finales françaises. Le son doit se terminer brusquement, sans prolongements ni aspirations parasites. On ne saurait trop répéter que l'*i* bref pur des mots français *nid*, *vie* est tout différent de l'*i* des pronoms suédois *ni*, *vi*, et que les mots danois *du*, *nu*, *fy* se terminent par des aspirations qui manquent totalement aux mots français *doux*, *nous*, *fut* (cf. plus haut § 67, Rem.).

114. Devant **les liquides** [l, m, n, ɲ].

1° Exemples avec [l]: *sale, salle, bal, balle, sandale, malle, étoile, sel, éternelle, sauterelle, sol, col, fol, parole, boussole, auréole, colle, nul, mule, crédule, mille, ville, viril, file, utile, tuile, seul, seule, gueule, boule, poule, foule.*

Exceptions: *frêle, grêle, mêle, prêle, zèle, Bâle, mâle, pâle, frôle, geôle, môle, rôle, contrôle, roule, écroule.*

Remarque. Dans cette liste, comme dans celles qui suivront, nous ne donnons naturellement que la quantité moyenne, normale, sans tenir compte des variations dues à l'emphase et aux émotions diverses (cf. plus loin § 141). Ainsi, dans le premier mot de la liste, l'adjectif *sale*, l'*a* pourra s'allonger pour exprimer avec force un superlatif de saleté. Donnons encore un exemple des variations de quantité auxquelles sont exposées les voyelles finales. Supposons que nous ayons à déclamer ces vers des *Djinns*:

Comme un bruit de foule,
Qui tonne et qui roule,
Et tantôt s'écroule
Et tantôt grandit.

Un besoin instinctif d'harmonie imitative nous portera à allonger fortement tous ces *ou* suivis d'une *l*; et pourtant le mot *foule* à l'état normal a sa voyelle brève. Quant aux mots *roule* et *écroule*, ils sont en général considérés comme ayant un *ou* plutôt long; mais dans la lecture des vers cités, on exagérera cette longueur. En revanche, dans une phrase familière comme *ça roule bien*, la voyelle [u] n'est pas plus longue que dans *rouleau* ou *route*.

2° Exemples avec [m]: *lime, escrime, sublime, centime, pomme, comme, Rome, somme, femme, dame, troisième, légume, plume, écume, volume, fume.*

Exceptions: *même, crême, blême, thème, abîme* (cf § 118).

3° Exemples avec [n]: *cabane, paysanne, canne, cane, Antoine, moine, lointaine, baleine, domaine, renne, ancienne, laine, saine, prochaine, fine, cousine, origine, ruine, nonne, bonne, couronne, personne, automne, chacune, aucune, lune, prune.*

Exceptions: *chaîne, chêne, frêne, gaîne, haine, jeûne, obscène, pêne, rêne, reine, scène, traîne, Aisne, Maine, Seine*; les mots en [ɑ:n], cf. § 118.

4° Exemples avec [ɲ]: *peigne, signe, compagne, Espagne.*

115. Devant les **consonnes fermées sonores** [d, g, b].

1° Exemples avec [b]: *Job, syllabe, Arabe, scribe, robe.*

Exception: *daube.*

2° Exemples avec [d]: *David, rapide, candide, guide, fade, aubade, ballade, malade, laide, épisode, commode, étude, rude, attitude.*

Exception: *aide.*

3° Exemples avec [g]: *figue, collègue, bague, vague, drogue, vogue.*

Exceptions: *aigre, maigre, nègre.*

116. Devant des **consonnes sourdes** [p, t, k, f, s, ʃ].

1° Exemples avec [p]: *étape, cap, nappe, attrape, pipe, groupe, houppe, salope.*

Exception: *guêpe.*

2° Exemples avec [t]: *date, datte, pirate, ingrate, fat, défaite, parfaite, sept, boulette, tette, dette, épithète, poète* (prononciation ordinaire), *dite, quitte, conduite, truite, goutte, route, pelote, sotte, dot, minute, chute, lutte.*

Exceptions: *bête, fête, tête, tempête, honnête, poète* (prononciation emphatique), *maître, traître, guêtre, goître.*



3° Exemples avec [k]: *braque, claque, sac, bec, grec, grecque, bibliothèque, sec, public, clique, bloc, bouc, coq, duc, nuque.*

Exceptions: *évêque,* et des mots comme *âcre, bâcle, râcle*; cf. § 118.

4° Exemples avec [f]: *agrafe, carafe, bref, chef, greffe, vif, pensif, griffe, bœuf, veuf, bouffe, étoffe, étouffe, tuf.*

5° Exemples avec [s]: *glace, place, masse, crevasse, ivresse, espèce, vice, écrevisse, caprice, Suisse, jaunisse, secousse, tousse, noce, carosse, atroce, puce.*

Exceptions: *baisse, caisse, épaisse, laisse, Grèce*; cf. § 118.

6° Exemples avec [ʃ]: *vache, cache, tache, riche, postiche, sèche, flèche, bouche, farouche, reproche, roche, autruche.*

Exceptions: *bâche, tâche, prêche, pêche, dépêche, revêche.*

2. Voyelles longues.

117. Les **voyelles nasales** sont longues devant une ou plusieurs consonnes prononcées.

Exemples: *vente, France, semble, vendre, transe, avalanche, ponte, plonge, songe, fondre, ombre, mince, singe, sainte, joindre, grince, vinrent, humble.*

118. Les voyelles [o], [ɑ], [ø] sont longues devant toute consonne prononcée.

1° Exemples d'[o]: *côte, baume, royaume, aune, Rhône, faute, rôle, trône, ose, fausse, chausse, épaule.*

Remarque. *Fosse* et *grosse* se prononcent ordinairement [foːs] et [groːs]; on peut aussi entendre [fɔs] et [grɔs], mais c'est une prononciation plutôt provinciale que les étrangers doivent éviter.

2° Exemples d'[ɑ]: *pâle, mâle, âme, blâme, flamme, âne, lâche, tâche, pâtre, miracle.*

Exceptions: *droite, étroite, froide, froisse, paroisse.* — Comme nous l'avons déjà signalé au § 104 et ci-dessus à propos d'[o], il règne une assez grande incertitude sur la qualité et la quantité des *o* et *a* suivis d'un [s] final. Ayant à dire les mots *tasse, passe, casse,* doit-on prononcer [tɑ:s], [pɑ:s], [kɑ:s] ou bien [tas], [pas], [kas]? Question très délicate, sur laquelle les Français les plus cultivés sont loin d'être d'accord, et que M. Passy tranche, — témérairement, selon nous, — en faveur de la prononciation longue et ouverte. Nous y reviendrons à la fin de cet ouvrage (Appendice I).

3° Exemples d'[ø]: *neutre, Meuse, jeûne, pleutre.*

119. Les autres voyelles sont en général longues devant les spirantes sonores [z, ʒ, j, v] et devant [r].

1° Exemples avec [z]: *base, vase, bourgeoise, framboise, toise, mauvaise, treize, heureuse, chemise, cerise, mise, ruse, buse.*

2° Exemples avec [ʒ]: *cage, plage, ai-je, portai-je, neige, collège, tige, déluge.*

3° Exemples avec [j]: *travail, soleil, feuille, Bastille, brille, famille.*

4° Exemples avec [v]: *cave, esclave, reçoive, achève, élève, fève, glaive, sève, fleuve, épreuve, rive, olive, pensive, juive, sauve, étuve.*

Remarque. Nous devons dire cependant que devant [v] la quantité des voyelles n'est pas toujours longue.

5° Exemples avec [r]: *rare, avare, tard, gloire, avoir, éclair, maire, amer, perds, père, pair, paire, adversaire, bière, cuiller, colère, faire, fer, taire, terre, pierre, cire, navire, finir, désir, lire, cuir, cor, encore, tort, bord, dehors, store, alentour, velours, lourd, meurt, demeure, beurre, peur, heure, plusieurs, cœur, cure, armure, conclure, mûre, murmure.* Ajoutons que la voyelle est très souvent longue quand le [r] est précédé d'une autre consonne; ex.: *couleuvre,*

fièvre, maître, livre, ouvre, nègre. Mais si le [r] est suivi d'une autre consonne, la voyelle s'abrège: *arc, farce, tarte, lourde, terne.*

120. Dans les mots étrangers, il arrive souvent que les voyelles se prononcent longues ou demi-longues devant une consonne; ex.: *Brutus, Crésus, Bacchus, Léonidas, vasistas, Minos, Iris.*

121. On peut résumer ainsi les règles données ci-dessus:

1° Les voyelles nasales sont toujours brèves en position finale et longues devant une consonne.

2° Les voyelles orales sont brèves en position finale et devant toutes les consonnes à l'exception des spirantes sonores et de [r]; les voyelles [o], [ɑ] et [ø] sont longues devant une consonne.

II. VOYELLES NON ACCENTUÉES.

122. Il est beaucoup plus difficile de noter la quantité des voyelles en syllabe non accentuée; elle échappe à une détermination précise. On peut dire qu'en général les voyelles non accentuées sont relativement brèves et que la prononciation glisse assez rapidement sur elles; ex.: *considérer, préférer, instabilité.* Dans certains cas, et en particulier dans les dérivés et formes fléchies de mots dont la voyelle radicale est longue, la quantité peut être considérée comme demi-longue; ex.: *brûlant, gracieux, fêter, poser, sauver, pleurer.* Il y a une légère différence de quantité entre [tirɑ̃] (*tyran*) et [ti.rɑ̃] (*tirant*), [kuvɑ̃] (*couvent*) et [ku.vɑ̃] (*couvant*). La voyelle non accentuée peut même devenir tout à fait longue lorsqu'on insiste par emphase sur la syllabe radicale; comme c'est souvent le cas pour des mots tels que *traînard, pâlir, aimer,* etc. (allongement qui accompagne un déplacement d'accent).

— Enfin, en dehors de toute raison d'emphase, une voyelle atone peut être complètement longue, comme dans: *baron* [bɑ:rɔ̃], *bâton* [bɑ:tɔ̃], *saison* [sɛ:zɔ̃], *chaudement* [ʃo:dmɑ̃], etc.

123. Comme on l'a déjà remarqué, la quantité des voyelles est loin d'être absolue; elle peut dépendre par exemple de la place du mot dans la phrase; lorsqu'un mot à voyelle longue perd l'accent d'intensité, il arrive très souvent que cette voyelle s'abrège. Des mots tels que *même, brave, honnête, rêve, douze,* conservent naturellement leur voyelle longue dans des combinaisons comme: *l'homme même* [lɔmmɛ:m], *un homme brave* [œ̃nɔmbra:v], *un homme honnête* [œ̃nɔmɔnɛ:t[, *un beau rêve* [œ̃borɛ:v], *ils sont douze* [ilsɔ̃du:z]: mais cette voyelle s'abrège sensiblement si l'on change l'ordre des mots et si l'on dit par ex.: *le même homme, un brave homme, un honnête homme, un rêve absurde, les douze mois.*

124. On enseigne dans la plupart des manuels de prononciation qu'une voyelle surmontée d'un accent circonflexe est toujours longue. Ce n'est pas absolument exact; le signe diacritique en question marque le plus souvent la longueur, mais les exceptions sont assez nombreuses. Il est vrai que des mots comme *abîme, tête, tâche, pâle,* etc., ont une voyelle longue; mais on entend d'ordinaire une brève dans *gîte, île, épître, dîne, arrête, êtes, portât, flûte, bûche, croûte, hôtel, rôtir,* etc.

Remarque. On peut signaler en français un petit nombre de mots qui ne diffèrent entre eux que par la quantité de la voyelle. Citons par exemple:

(voyelle longue)	(voyelle brève)	(voyelle longue)	(voyelle brève)
tête	*tette*	*l'être*	*lettre*
fête, faîte	*faite, fait* (subst.)	*reine, rêne*	*renne*
bête	*bette*	*scène*	*saine*
bêle	*belle*	*la boîte*	*il boite*
maître	*mettre, mètre*	*tous* (final)	*il tousse*

III. CONSONNES.

125. Les consonnes peuvent, comme les voyelles, se prolonger plus ou moins. Nous examinerons plus loin les cas où la consonne longue phonétique correspond à une consonne double graphique. En dehors de ces cas, qui sont de beaucoup les plus nombreux, les plus nets, et les plus importants pour la pratique, nous pouvons signaler des consonnes longues ou demi-longues:

1° En position finale, après une voyelle brève accentuée; il est certain, par exemple, que la consonne finale est sensiblement plus longue dans *balle* que dans *Bâle*, dans *malle* que dans *mâle*, dans *renne* que dans *reine*, etc.

2° Parfois au commencement de certains mots prononcés avec beaucoup d'emphase. Ex.: *C'est ddésolant! Est-ce bien nécessaire? — Nnécessaire! Vvoulez-vous bien vous taire?*

3° Pour ce qui est des consonnes en groupes, on a remarqué qu'elles ont une durée un peu plus longue devant une sonore que devant une sourde; ainsi le [r] est bref dans *l'arc*, demi-long dans *largue*; comparez encore la durée du [l] dans *quelque* et dans *algues*.

126. Mais sans nous attarder à ces questions, d'ailleurs mal éclaircies encore, de phonétique pure, traitons plus en détail des consonnes vraiment longues ou doubles. A la différence des précédentes, qui sont plutôt des demi-longues, et dont le sujet parlant n'a pas conscience, celles-ci exigent une assez grande dépense de forces, un effort de la volonté. Les etrangers du Nord, et en particulier les Danois et les Suédois, ont de grandes difficultés à se les assimiler, et il est très rare qu'ils y parviennent. — Ces consonnes doubles sont notées dans l'orthographe par deux consonnes, soit que les dites con-

sonnes se suivent immédiatement: *corrégidor, avec calme,* soit qu'il y ait entre elles un *e* féminin non prononcé: *extrêm(e)ment, violent(e) tempête.* C'est seulement dans la langue populaire que nous pourrons trouver quelques exemples de consonnes doubles «spontanées», non appuyées par la graphie (cf. § 132, Rem.). En revanche, beaucoup de consonnes doubles écrites se prononcent comme des simples: [n] est aussi bref dans *honneur* que dans *honoré*; [f] n'est pas plus long dans *je souffre* que dans le substantif *soufre.* — Dans la grande majorité des cas, les consonnes doubles se trouvent comprises entre deux voyelles: *grammaire, il l'a dit,* etc.; mais il peut se faire aussi qu'elles soient tantôt précédées, tantôt suivies d'une autre consonne: *une petite troupe* [tittrup], *les commandements de Dieu* [ãddjø], *un cataclysme magnifique* [ismma].

127. En réalité, la consonne dite «double» n'est pas autre chose qu'une consonne ordinaire prolongée. Lorsque nous prononçons le mot *Allah,* nous n'exécutons pas deux fois de suite tous les mouvements nécessaires pour l'émission d'un [l]; la pointe de la langue vient, une fois pour toutes, appuyer contre les dents ou les gencives supérieures; mais au lieu de la laisser retomber aussitôt, comme c'est le cas dans l'émission de l'*l* simple, nous prolongeons le contact et nous retardons la détente; on peut refaire la même expérience avec d'autres consonnes, par exemple avec le [p] dans *principe politique*: les lèvres se ferment après le son [i], restent collées pendant un intervalle assez long, puis l'explosion a lieu en même temps que nous émettons un [ɔ]. Ainsi la consonne double n'a, comme la consonne simple, qu'une seule mise en contact et une seule détente; la différence, c'est que dans la consonne double l'intervalle entre ces deux temps est deux ou même trois fois plus

long que dans la consonne ordinaire. En d'autres termes, on pourrait définir la consonne double: une consonne simple exécutée en décomposant.

Le terme «double» n'est donc pas rigoureusement exact, car il se rapporte à la graphie plutôt qu'à la phonétique. Mais il est commode et il n'y a pas d'inconvénient à l'employer: en effet, non seulement les consonnes doubles, comme nous l'avons vu, sont toujours représentées par des lettres doubles; mais il faut bien remarquer en outre que les termes de «longue» et de «longueur» sont loin de représenter la même chose dans le cas des voyelles et dans le cas des consonnes. La voyelle longue forme un tout, tandis que la consonne longue se divise en deux portions; elle est, sinon double, du moins scindée: dans l'exemple *Allah*, la mise en contact du [l] termine la première syllabe *Al-*, et la détente commence la syllabe suivante *-lah*. De même dans l'autre exemple, *principe politique*, le [p] se scinde en deux parties, l'occlusion appartenant à la syllabe *ip* et l'explosion à la syllabe *po*.

Remarque. La consonne double, qui joue un rôle si considérable dans plusieurs langues méridionales, est un phénomène très rare dans les langues germaniques. Elle se rencontre parfois dans la prononciation norvégienne, mais elle est totalement inconnue au danois et au suédois; car il ne faut pas s'y tromper, les consonnes doubles qu'on rencontre en grand nombre dans l'orthographe de ces langues sont de simples fioritures graphiques ou bien indiquent un abrègement de la voyelle précédente. Phonétiquement parlant, il n'y a pas d'*l* double dans *spille*, *drille*, pas plus que de *b* double dans *Ebba*; la seule différence qui existe entre le verbe suédois *hvila* et le subst. *villa*, c'est que l'*i* est long dans le premier mot et bref dans le second. Un Suédois ayant à prononcer le groupe *tåget till Lund*, supprimera instinctivement un *t* et une *l* et prononcera simplement le *t* initial de la syllabe *till* et l'*l* initiale de la syllabe *Lund*. Les consonnes doubles du français et des langues romanes font partie de l'esthétique spéciale de ces langues. On ne peut se vanter

de bien prononcer le français tant qu'on n'a pas fait effort pour articuler les consonnes doubles, pour distinguer *j'acquerrai* de *j'acquérais*, *une noix* de *une oie*, etc.

128. On peut diviser pratiquement les consonnes doubles françaises en deux catégories:

A) Consonnes doubles proprement dites, correspondant dans la graphie à deux consonnes de même nature immédiatement consécutives.

B) Consonnes doubles par accident, résultant de la suppression (souvent facultative) d'un *e* féminin.

129. A) Consonnes doubles proprement dites:

A l'intérieur des mots, la prononciation des consonnes doubles écrites est limitée aux mots savants, c'est-à-dire aux mots qu'on connaît surtout par l'écriture, par les livres. Tout mot nouveau, exotique, est soumis à la loi des doubles consonnes; les Scandinaves prononcent *Edda* avec un *d*, les Français avec deux. Comparez encore l'aoriste *il alla* (*l* simple) et le nom propre *Allah* (*l* double), les mots *village* (*l* simple) et *villa* (*l* double).

130. La consonne longue se fait entendre:

1° Dans les mots latins et en général dans les mots étrangers: *Emma, summum, Cinna, Burrhus, Abdallah, possum, nescio, ille, illa, illud, corregidor*, etc. Distinguez *l'As-syrie* de *la Syrie*.

Remarque. Il arrive souvent qu'un mot étranger, lorsqu'il est suffisamment naturalisé, perd sa consonne double. Ainsi le nom de l'historien latin *Salluste* se prononcera en latin [sallystjys], mais la forme francisée n'aura généralement pas l'*l* double. De même on dit *le Corrège* [kɔrɛːʒ], et non *le Cor-rège*.

2° Dans la plupart des mots savants, techniques, rares; ex.: *grammaire, classique, dessiccation, allitération, allégation, collègue, annales, mammifère, bacchante*, etc. — Il est bon de noter tout particulièrement, dans cette

catégorie, les mots composés avec le préfixe latin *in-*; ces mots, qui sont assez nombreux, se prononcent en général avec la consonne double, surtout lorsqu'on a conscience de leur composition: *il-légal, il-légitime, il-lettré, im-matériel, im-mortel, in-né, im-monde,* etc.

3° Dans certains mots usuels, on maintient la consonne double pour distinguer une forme d'une autre; comparez l'imparf. *je mourais* et le futur *je mour-rai*; — *je courais* et *je cour-rai, j'acquérais* et *j'acquer-rai.*

4° Enfin il faut signaler un grand nombre de mots où l'usage varie et où la consonne double existe pour ainsi dire à l'état latent, prête à apparaître dès qu'on parle avec emphase, émotion. La consonne double pourra exprimer le dégoût dans: *il me fait hor-reur*; — l'admiration dans: *cet il-lustre savant*; *l'effet de cette œuvre a été im-mense*; — la crainte dans: *ô ter-reur!* — Le mot *littérature,* qui se prononce avec un *t* dans la conversation journalière, pourra en acquérir deux dans une conférence.

Remarque 1. Au sujet de la valeur esthétique de la consonne double, M. Legouvé remarque: «Essayez donc de lire, en retranchant une *m*, ce vers de Corneille: Rome, à qui vient ton bras d'*immoler* mon amant. Les doubles lettres sont une arme pour l'ironie, pour la colère, pour la grâce elle-même. Voyez ce que le redoublement de l'*s* ajoute d'élégance au mot *assoupli*, et de mystère au mot *assoupi.*»

Remarque 2. Il semble qu'on remarque chez les Français modernes une tendance croissante à prononcer les lettres doubles à l'intérieur des mots. Par exemple, les maîtres ont souvent de la peine à empêcher leurs élèves de prononcer *la Hol-lande*, avec deux *l*, «comme cela s'écrit,» comme cela se fait pour tel autre nom géographique plus rare, *Al-lahabad* par exemple. Les demi-lettrés font une grande consommation de consonnes doubles. On peut observer ici, comme dans le cas des consonnes finales (*but, mœurs, dot,* etc.) et comme dans tant d'autres cas, l'influence grandissante de l'orthographe sur la prononciation (voir plus loin).

131. La consonne double résulte aussi tout naturellement de la rencontre de deux mots ayant le premier à

la fin, le second au commencement, la même consonne ou une consonne de même nature. C'est un cas très fréquent; ex.: *pour rien, César reçut, un ours mal léché, il l'a dit, des mœurs singulières, avec grandeur, il faisait du soleil hier.*

132. B) Consonnes doubles accidentelles, dues à la chute, — souvent facultative, — d'un *e* féminin intérieur ou final.

Cette catégorie est de beaucoup la plus importante, celle sur laquelle il convient d'attirer le plus l'attention des étrangers. Les consonnes doubles intérieures de la catégorie A (§ 129—130) sont souvent un simple luxe; elles sont savantes; elles sont dues dans bien des cas au pédantisme ou à l'emphase; et s'il est bon de pouvoir distinguer *je courrais* de *je courais,* le mal n'est pas bien grand si on supprime une *m* dans *grammaire* ou dans *immobile.* La prononciation longue devient déjà plus nécessaire dans les groupes du type: *pour rien* (§ 131), et il importe par exemple de distinguer *il l'a dit* de *il a dit.* Mais cette prononciation est une nécessité impérieuse toutes les fois que deux consonnes semblables sont mises en présence par suite de la chute d'un [ə]. Prononcer *une grande dame* comme *une grande âme, une noix* comme *une oie, là-dedans* comme *la dent,* etc., ce sont là des fautes impardonnables, à ranger parmi les plus graves qu'on puisse commettre contre la clarté et l'énergie de la prononciation française; elles détruisent complètement la physionomie des mots et leur individualité. Il vaut mieux faire entendre l'*e* muet, quand on le peut, que de s'exposer à négliger la consonne double: par exemple, bien qu'on dise d'ordinaire *nett(e)té, honnêt(e)té, extrêm(e)ment,* et que la prononciation de ces [ə] intérieurs soit plutôt méridionale ou emphatique, il est infiniment préférable de les pronon-

cer que de créer des monstruosités comme *nété*, *honnêté*, *extrêment*. Enfin il est clair qu'on ne peut pas lire les vers français si on ne tient pas compte des consonnes doubles; la perte progressive des «*e* féminins», si fâcheuse pour la métrique française, est en partie compensée par ces sortes de consonnes, dont la durée tient lieu de la syllabe absente. Soit le premier vers de *la Vérandah* de Leconte de Lisle:

Au tintement de l'eau dans les porphyres roux.

On ne peut plus songer, — pas même dans les conservatoires, — à prononcer [pɔrfirəru]; mais la chute du [ə] est compensée par un [r] prolongé.

On s'exercera à distinguer phonétiquement *elle lut* de *elle eut*; *elle l'a dit* de *elle a dit*; *celle-là* de *c'est là* ou *sella*; *toute triste* de *tout triste*; *ils montent tous* de *ils m'ont tous*; *nous préférerons* de *nous préférons*.

Citons encore un certain nombre d'exemples: *Tu ne m'attrapes pas, frappe bien, un Arabe basané*; — *pas même moi* (cf. § 39); — *une carafe frappée, un esclave fugitif, de vive voix*; — *garde du corps, il profite de l'occasion, ôte-toi de là, une grande tarte, malhonnêteté*; — *Jeanne ne vient pas, une négresse*; — *un espace sombre, une base solide, les provinces orientales, douze zéros*; — *parle lentement*; — *l'ai-je jeté? tu fâches Georges, le lâche chancelle*; — *la vague grandit, remarque que tu te trompes, chaque gardien, il navigue constamment*; — *l'histoire romaine, serrurerie.*

Comme on le voit, nous avons admis dans cette liste, à côté des rencontres de consonnes identiques, d'autres exemples où les consonnes, étant de même nature, sont l'une sonore et l'autre sourde: *frappe bien, un esclave fugitif*, etc. Nous avons là, théoriquement du moins, des consonnes doubles spéciales, dont la première moitié se

distinguerait de la seconde par la sonorité ou la non sonorité (*pb, bp, fv, vf,* etc.). Mais en pratique on peut considérer que ces consonnes ne diffèrent pas des autres et qu'elles s'unifient au profit de la seconde moitié: l'assimilation régressive est en effet la règle dans ces sortes de cas. Le groupe *une tête d'homme* se prononce, à très peu de chose près, [yntɛddɔm].

Remarque. Toutes les consonnes doubles dont nous venons de parler existent non seulement phonétiquement, mais aussi orthographiquement. Cependant le parler populaire nous présente certains cas de redoublements «spontanés», que l'orthographe ne note pas, et qui ont souvent embarrassé les philologues. Nous croyons qu'on peut ramener tous les cas jusqu'ici connus à la loi de l'analogie. Ainsi on peut entendre les gens du peuple prononcer *la mair-rie*, avec deux *r*. C'est une simple erreur de suffixe: on se représente le mot *mairie* comme composé de *maire* + *rie*, tout comme *gendarmerie* = *gendarme* + *rie*. De même beaucoup de Français ne savent pas au juste s'il faut dire *seigneurie* ou *seigneur-rie*, en d'autres termes si le suffixe est *-ie* ou *-rie*. — On entend très souvent à Paris et dans beaucoup de provinces, même parmi les gens cultivés, les prononciations bizarres: *jel-l'ai vu*, *tul-l'as dit*, etc. Ces redoublements, qui exaspèrent les Français soucieux de la pureté de leur langue, menacent de gagner du terrain. Ils s'expliquent très simplement par l'influence des troisièmes personnes (*il l'a vu*, *ils l'ont dit*, etc.) sur les autres personnes dont les pronoms n'avaient pas d'*l*; c'est ainsi qu'on explique les exclamations et interrogations populaires avec *-ti* (j' suis ti content!). — Citons encore des futurs comme: *vous verrerez* (Marni, *Fiacres*, p. 161); *verrerez*, ou plutôt *ver-rez* a été fabriqué sur le modèle de *aime-rez*, *parle-rez*, etc., comme si l'infinitif était *verrer* au lieu de *voir*.

CHAPITRE VI.

ACCENT D'INTENSITÉ.

133. Nous ne prononçons pas tous les éléments d'un groupe de sons avec la même intensité ni avec le

même accent musical; le courant expiratoire varie en force (*accent d'intensité*), de même que le ton varie en hauteur (*accent musical*). Ainsi on évite la monotonie dans le débit. — L'intensité du son dépend de l'amplitude des vibrations: plus celles-ci sont grandes, plus le son a de force.

134. La mise en relief d'une syllabe spéciale ou d'un son spécial dans une syllabe par suite d'un renforcement du courant expiratoire, est le phénomène appelé **accent d'intensité**, ou accent dynamique, ou simplement accent; on se sert aussi des expressions: *accent tonique, ictus, temps fort.* On se contente ordinairement de distinguer entre deux degrés de force et de diviser les syllabes en syllabes accentuées et syllabes non accentuées. La différence entre ces deux degrés est très peu marquée en français, et la force du courant expiratoire s'y répartit d'une façon beaucoup plus égale que dans les autres langues européennes.

135. En règle générale, tout mot français isolé a l'accent d'intensité sur la dernière syllabe prononcée. On dit: *bonté, éternité, chanteur, correspondant, Hugo, Musset, Chateaubriand, consonnes, bourgeoisie, épée.* Mais il faut bien se garder d'exagérer cet accent, comme les étrangers sont tentés de le faire, surtout pour les mots français qui ont passé dans leurs langues respectives; par exemple dans le mot international *hôtel*, la seconde syllabe reçoit en français un accent beaucoup moins fort qu'à l'étranger; comparez encore l'accent traînant et lourd qui frappe les dernières syllabes de l'allemand *Kaffee*, du suédois *salong*, du danois *melon*, avec l'accent léger, à peine perceptible, qu'elles ont dans les mots français *café, salon, melon.* — L'accent final du français est particulièrement intéressant à observer dans les mots empruntés à des langues étrangères où leur accentuation est différente:

ils subissent invariablement le même déplacement d'accent sur la dernière syllabe. Citons par exemple: *revolver*, *bitter*, *brasero*, *libretto*, *jockey*. *cortès*, *palmarès*, *gratis*, *omnibus* (en argot: *bus*), *obus* (all. Haubitz), *Te Deum*, *lavabo*, *macaroni*, *Darmesteter*, *Bismarck*, *Schiller*, *Luther*, *Magenta*, *Eldorado*, *Trocadéro*, *Solférino*, etc.

136. Cet accent final peut s'appeler **l'accent étymologique** ou **historique**, car il est un témoin, une survivance de l'«ictus» des mots latins correspondants. Comme cet «ictus» s'est conservé dans toutes les langues néo-latines, l'accent d'intensité se trouve reposer sur la même syllabe dans toutes ces langues. Exemples:

lat.	*bonitatem*	*habere*	*hederam*	*cubitum*
ital.	*bon(i)tà*	*avere*	*edera*	*cubito, gomito*
esp.	*bondad*	*haber*	*yedra*	*codo*
port.	*bondade*	*haver*	*hera*	*covado*
roum.	*bunătate*	*avea*	*iederă*	*cot*
fr.	*bonté*	*avoir*	*lierre*	*coude*
prov.	*bontat*	*aver*	*edra*	*code*

137. Le français s'oppose donc aux langues germaniques, où l'accent se place régulièrement sur la première syllabe (syllabe radicale), comme c'est le cas dans les mots danois *arrigskab*, *heltedigtning*, *skrivebordsskufferne*, *Tivoliaktionærerne*. La différence entre les deux systèmes d'accentuation apparaît très clairement lorsqu'on met en présence les dérivés français et les dérivés allemands des mêmes mots latins:

(latin)	(français)	(allemand)
advocatum	*avoué*	*vogt*
ampullam	*ampoule*	*ampel*
cellarium	*cellier*	*keller*
cepullam	*ciboule*	*zwiebel*
cærifolium	*cerfeuil*	*kerbel*

(latin)	(français)	(allemand)
fenestra	*fenêtre*	*fenster*
hospitalem	*hôtel*	*spittel*
mercatum	*marché*	*markt*
penicellum	*pinceau*	*pinsel*
pentecosta	*pentecôte*	*pfingsten*
peregrinum	*pèlerin*	*pilger*

Comparez encore des noms propres comme *Cassel* (lat. *castellum*, fr. *château*), *Köln* (lat. *Colonia*, fr. *Cologne*), *Münster* (lat. *monasterium*, fr. *moutier*), etc.

138. Naturellement un déplacement d'accent se produit aussi le plus souvent quand un mot français est assimilé par les langues germaniques: de même que les Français font passer l'accent sur la dernière syllabe, de même les langues germaniques le déplacent sur la première; c'est un échange de bons procédés. Nous pouvons observer ce phénomène dans les mots allemands suivants:

abenteuer	<	*aventure*	*gletscher*	<	*glacier*
banner	<	*bannière*	*leutnant*	<	*lieutenant*
dutzend	<	*douzaine*	*firnis*	<	*vernis*

L'anglais nous fournit aussi beaucoup d'exemples du même fait:

bachelor	<	*bachelier*	*journey*	<	*journée*
coward	<	*couard*	*money*	<	*monnaie*
cushion	<	*coussin*	*possible*	<	*possible*
danger	<	*danger*	*porridge*	<	*potage*
fashion	<	*façon*	*reason*	<	*raison*
grocer	<	*grossier*	*viand*	<	*viande*

Dans la période moderne, plusieurs mots empruntés par l'anglais sont revenus à leur langue d'origine; en repassant le détroit, ils subissent un nouveau déplacement d'accent, et la dernière syllabe redevient tonique, sans

que la forme primitive ressuscite pour cela telle qu'elle était avant le premier emprunt. Voici quelques exemples de cette curieuse destinée:

fr.	*bougette*	>	angl.	*budget*	>	fr.	*budget*
-	*cabane*	>	-	*cabin*	>	-	*cabine*
-	*dandin*	>	-	*dandy*	>	-	*dandy*
-	*étiquette*	>	-	*ticket*	>	-	*ticket*
-	*jurée*	>	-	*jury*	>	-	*jury*
-	*parsonnier*	>	-	*partner*	>	-	*partenaire*
-	*rapporteur*	>	-	*reporter*	>	-	*reporter*

139. Outre l'accent principal sur la dernière syllabe, beaucoup de mots ont aussi un fort **accent secondaire** portant sur une des syllabes précédentes: cet accent secondaire coïncide souvent avec une voyelle longue. On peut l'observer par exemple dans des mots comme: *maison, saison, baron, larron, pleurer, beaucoup, dernier, jamais, dûment, fâché, chercher, lâcher, embêtant, misérable, grandement, bâton, mâtin, maçon, raser, prison, château, tyran, justement, absolument, mesdames,* etc.

Remarque. Dans le français parlé moderne, l'accent secondaire peut devenir assez fort pour que le mot arrive à perdre plus ou moins son caractère d'oxyton. Ce phénomène a donné lieu à d'étranges méprises sur les conditions de l'accentuation française; on a même été jusqu'à soutenir que l'accent tombait *toujours* sur la syllabe initiale ou sur la syllabe médiane. C'est là une complète erreur de généralisation. Mais d'un autre côté il est incontestable que l'accent historique n'a plus dans tous les mots la même vigueur qu'autrefois et que l'accent français a une tendance à se répartir plus également sur toutes les syllabes. Ainsi dans l'infinitif *abhorrer* [abɔre] toutes les voyelles sont brèves et se prononcent presque avec la même intensité; seulement la dernière est un peu plus accentuée que les deux autres. Mais si l'une des premières syllabes d'un mot contient une voyelle longue, comme c'est le cas dans plusieurs des exemples cités plus haut, l'*ictus* historique devient très difficilement perceptible, si même il ne s'efface pas complètement. Beaucoup de mots français se trouvent ainsi dans un état d'équilibre presque parfait; l'équi-

libre est d'ailleurs instable et prêt à se rompre au profit de telle ou telle syllabe non finale, dès qu'interviennent l'emphase, l'émotion, le désir d'insister plus énergiquement sur le mot prononcé; par exemple le verbe *pleurer*, dit isolément et d'une manière neutre, se trouve à peu près en équilibre, avec l'accent final à peine perceptible; mais si tôt qu'on le prononce avec une certaine sentimentalité, — ce qui n'est pas rare, — l'équilibre est rompu, et l'accent se porte décidément sur la première syllabe. Nous reparlerons plus loin (§ 141) des effets de l'emphase et de l'accent oratoire. Il est fort possible que nous nous trouvions actuellement en présence des premiers symptômes d'une modification complète dans le système de l'accentuation française: c'est là une opinion qui a été exprimée par beaucoup de phonétistes, et on a souvent dit que l'accent français tendait à se rapprocher de l'accent germanique. Il est fort possible aussi que l'accentuation française se maintienne dans cet état d'équilibre instable qui la rend difficile à saisir pour les étrangers, mais qui se prête si bien à l'expression des nuances de la pensée et du sentiment. En tous cas, et dans l'état actuel des choses, nous pouvons dire que pratiquement il est toujours permis de placer un léger accent sur la dernière syllabe, tandis qu'on s'exposerait à commettre des fautes en exagérant l'accent secondaire.

140. Après avoir examiné les mots isolés, il nous faut considérer l'accent dans les groupes de mots qui constituent le langage suivi. De même que les sons se réunissent en syllabes et les syllabes en mots, de même les mots se réunissent en groupes, où ils perdent en partie leur individualité, le groupe étant traité au point de vue de l'accent comme un long mot unique. Par exemple on dit:

*coul**eur***	et	*éclat**ante***,	mais:	*couleur éclat**ante***;
*av**ant***	-	*cour**eur***,	-	*avant-cour**eur***;
*sav**oir***	-	***vi**vre*,	-	*savoir-**vi**vre*;
*lieuten**ant***	-	*colon**el***,	-	*lieutenant-colon**el***;
*la p**or**te*	-	*ogiv**ale***,	-	*la porte ogiv**ale***;
*bonj**our***	-	*Monsi**eur***,	-	*bonjour Monsi**eur***;

De même, on dit *comm**ent***, et *vous all**ez***, mais *comment allez-v**ous**?* — *il **ai**me*, mais *aime-t-**il**?*

On voit donc que l'accent d'intensité des mots français dépend de leur place dans les groupes; les groupes sont soumis à la même règle générale que les mots isolés et reçoivent aussi l'accent sur la dernière syllabe. Mais il faut faire pour les groupes la même restriction que pour les mots: là aussi l'accent a une tendance à se répartir également sur tous les éléments syllabiques; les syllabes non finales se prononcent nettement et avec plus d'énergie que n'en mettent en général les Germains et Scandinaves dans la prononciation de leurs syllabes atones. Dans un groupe comme *un journal hebdomadaire*, tous les éléments reçoivent à peu près le même accent, sauf la dernière syllabe, qui est un peu plus accentuée que les autres. Mais on peut observer fréquemment un léger mouvement rythmique qui amène une succession de syllabes fortes et de syllabes faibles; par ex. il est certain que le mot *ami* se détache plus fortement dans le groupe *l'ami de votre frère* que dans le groupe *l'ami de Jean*. Considérons encore un groupe comme *Voulez-vous, animal!* La 3e syllabe (*vous*) reçoit l'accent le plus fort, et la première est plus accentuée que la seconde. Si je dis *Voulez-vous bien, animal!*, l'accent principal se déplacera sur le mot *bien*.

141. A côté de l'accent traditionnel il en existe d'autres qui entrent souvent en conflit avec lui et empêchent la monotonie qui pourrait résulter d'un temps fort tombant régulièrement sur la syllabe finale. Parmi les causes multiples qui viennent déranger le rythme traditionnel, citons en particulier:

1° Le besoin d'antithèse. Il y a un **accent oratoire**, ou **logique**, une accentuation antithétique qui marque une opposition avec un second terme exprimé ou sousentendu et qui met en relief certains éléments du groupe

d'après leur signification. Exemples: *L'homme propose, et Dieu dispose. Il faut se soumettre ou se démettre. Ce que vous appelez arranger, je l'appelle déranger.* — Phrase entendue dans un cours: «*Ainsi nous avons d'une part une progression croissante, d'autre part une progression décroissante.*»

2° Mais l'élément de trouble par excellence, c'est **l'accent émotionnel**. Très variable en force et en fréquence suivant l'âge, le sexe, le tempérament, les circonstances, il agit sans cesse en sens inverse de l'accent traditionnel. Il est particulièrement sensible chez les personnes nerveuses. Il peut exprimer la joie: «*Oh, je suis heureux, bien heureux!*», — la douleur: «*C'est désolant! Je suis si malheureux!*», — l'indignation: «*C'est un ingrat! Je le maudis!*», — l'étonnement: «*Mais c'est incroyable!*», — l'ennui: «*Faut-il donc dire et redire toujours la même chose!*», etc.

Remarqne 1. M. Passy observe très justement: «Il y a des catégories de mots qui sont bien plus souvent prononcés avec déplacement qu'avec l'accent normal: des adverbes comme *beaucoup*, *absolument*, *extrêmement*; des adjectifs comme *terrible*, *incroyable*, *épouvantable*, *ridicule*; des substantifs comme *bandit*, *misérable*; des verbes comme *pleurer*, *crier*, *hurler*; surtout des injures: *animal*, *cochon*, *salaud*; — en un mot tout ce qui se prononce habituellement avec une certaine émotion. Pourtant, même pour ces mots, l'accent normal est sur la dernière syllabe; on les prononce ainsi si on les isole sans émotion.» — Quant à la place de l'accent émotionnel, il est à remarquer qu'elle est presque toujours sur la première syllabe quand le mot commence par une consonne (*misérable! coquin!*); mais si le mot commence par une voyelle, l'accent se trouve fréquemment sur la seconde syllabe (*absolument*, *épouvantable*).

Remarque 2. Naturellement l'accent oratoire et l'accent émotionnel se combinent souvent. Soit à lire ce couplet connu de V. Hugo:

Comment, disaient-ils,
Sans philtres subtils,
Être aimés des belles?
— Aimez, disaient-elles.

Il est clair qu'on placera instinctivement l'accent principal, — et un accent très fort, — sur la première syllabe de *aimez*: 1° ce verbe exprime une émotion tendre (accent émotionnel), et les mots sentimentaux sont très sujets à des déplacements d'accent; 2° ce verbe représente une idée qui s'oppose à d'autres idées sous-entendues: aimez, — et ne faites pas autre chose, c'est tout ce que vous avez à faire (accent oratoire).

142. Les groupes naturels de mots, formant des unités au point de vue de l'accent, peuvent être de longueurs très variées. Dans *il l'a rencontré*, nous avons un groupe composé de cinq syllabes; les groupes suivants: *il l'a rencontré dans le jardin*, et: *il l'a rencontré dans le jardin de ma tante*, contiennent respectivement huit et dix syllabes; mais on pourrait en imaginer de plus longs, comme il y en a aussi de plus courts. Les groupes sont délimités par les accents (accent d'intensité et accent musical) dans le langage parlé, et par les signes de ponctuation dans le langage écrit.

Remarque. Si on veut apprendre à lire convenablement un texte français, il faut avoir bien soin d'opérer les groupements et faire attention aux signes de ponctuation. M. Legouvé dit à ce sujet (p. 287): «Obligez-le [l'élève] à respecter rigoureusement tous les signes ponctuatifs; enseignez-lui la valeur relative de chacun de ces signes; faites-lui sentir que la virgule représente un repos plus court que le point et virgule, qui, lui-même. doit l'arrêter moins longtemps que les deux points, qui à leur tour marquent une suspension plus brève que le point. Celui qui ponctue bien en lisant, respire bien, prononce mieux et articule plus facilement. Bien ponctuer, c'est mesurer et modérer son débit, c'est distinguer entre les diverses parties d'une phrase, c'est éviter la confusion qui naît de l'enchevêtrement des mots les uns dans les autres, c'est interrompre à tout moment la psalmodie, et par conséquent avoir la chance d'y couper court; c'est être clair, par conséquent c'est aider les autres à comprendre, et se forcer à comprendre.»

143. Naturellement la ponctuation française ne peut suffire à tout; les signes sont souvent trop éloignés les uns des autres, et, même en lisant des textes à ponc-

tuation abondante, on est obligé de former des groupes naturels que rien ne sépare sur le papier. Cependant la ponctuation peut servir de guide, et elle joue en français un rôle plus actif, plus vivant que dans les langues germaniques et scandinaves, où elle sert surtout à marquer les résultats d'une analyse purement grammaticale. La ponctuation française tend au contraire à se conformer autant que possible aux nécessités de la respiration. Ainsi il ne viendrait jamais à l'idée d'un Français d'écrire suivant la méthode scandinave: *l'homme, qui a fait cela*; ce membre de phrase forme un tout, qui se prononce d'un seul trait [lɔmkj̊afɛsa]; la virgule devant le relatif *qui* aurait une valeur purement grammaticale et ne correspondrait à rien de réel. On comprendra l'importance de la ponctuation française en comparant la phrase suivante: *Les soldats, qui ne s'étaient pas sauvés, furent faits prisonniers* — et cette autre, qui ne diffère de la précédente que par l'absence de virgule et exprime pourtant une idée différente: *Les soldats qui ne s'étaient pas sauvés furent faits prisonniers.* — Cependant, comme nous venons de le dire, il s'en faut que tous les groupes soient notés par la ponctuation. Ainsi il arrive très souvent, — surtout lorsqu'on débite avec une certaine emphase, — qu'on marque un petit arrêt après le sujet de la proposition, sans qu'il y ait pour cela une virgule, par exemple en lisant ce vers de La Fontaine: «La nature | envers vous | me semble bien injuste.» — Inversement, on trouve parfois des signes de ponctuation à des endroits où le lecteur ne ferait aucune pause.

CHAPITRE VII.

ACCENT MUSICAL.

144. Nous avons vu que les diverses syllabes d'un groupe de sons se différencient à la fois par leur durée (quantité) et par leur accent. Dans le groupe [sædro:l], la première voyelle est brève et atone, la seconde longue et accentuée. Mais les syllabes sont aussi différenciées par la modulation de la voix. Il est rare que la voix se maintienne sur la même note musicale au cours de la conversation; elle passe sans cesse d'une note plus élevée à une note plus basse, et vice versa. Il en est ainsi plus ou moins dans toutes les langues. Toute parole est en fait une espèce de chant. Quand nous entendons une personne parler avec une intonation inusitée ou trop marquée, nous disons qu'elle «chante». Lorsque nous voulons parodier un débit étranger ou dialectal, nous nous mettons aussi à «chanter». Mais la force de l'habitude nous empêche de remarquer chez nous-mêmes le chant propre à notre langue ou à notre dialecte maternels. Pourtant nous nous moquons du débit uniforme, psalmodiant, que croient devoir prendre les gens du peuple lorsqu'ils lisent tout haut une lettre ou un article de journal: nous disons qu'ils débitent sur un ton d'enterrement, et nous reconnaissons ainsi implicitement que notre diction naturelle est plus variée et d'une mélodie plus riche. — La hauteur du son dépend de la rapidité des vibrations: plus elles sont rapides et courtes, plus le ton est élevé; plus elles sont lentes et amples, plus le ton est bas. La voix de la femme est en général plus haute que celle de l'homme, parce que son larynx est plus petit et ses cordes vocales plus courtes.

145. En réalité, il n'y a pas entre le chant et la parole une différence de nature, mais simplement une différence de degré. Le chant, comme le remarque M. Morell Mackenzie, est à la parole ce que la danse est à la marche; c'est la poésie de la voix. Mais en quoi consiste cette différence de degré, et qu'est-ce qui distingue au juste la parole du chant? La différence est double: elle se manifeste en partie dans la forme du mouvement mélodique, dans ses traits extérieurs, en partie dans son contenu, dans ses caractères internes. Nous résumons ce que dit à ce sujet M. J. Storm (*Norvegia*, I, 52):

1° Le trait caractéristique du langage parlé, c'est le glissement perpétuel d'un ton à un autre, ce qui fait que les tons ne se fixent pas dans l'oreille comme s'ils étaient vraiment musicaux, et produisent une impression trouble, mal définie, non musicale. La voix qui chante s'arrête en général un certain temps sur chaque note; elle attribue d'ordinaire une note à chaque syllabe, tandis que la voix qui parle glisse souvent sur toute une série de notes pour prononcer une seule syllabe: en musique, c'est là un phénomène exceptionnel qu'on désigne par le terme *glissando*. Plus la voix insiste sur une partie isolée de ce glissement, plus elle devient chantante: c'est le cas par exemple dans les langues scandinaves. Mais si la voix fait en quelque sorte des sauts à travers des intervalles différents, nous avons alors une modulation plus riche qui se rapproche davantage de la musique: c'est ce qui a lieu par exemple en italien et partiellement aussi en français. D'ailleurs toutes les langues participent plus ou moins de ces deux caractères.

2° La différence dépend aussi du mouvement luimême, en ce sens que dans le langage il n'a pas le ca-

ractère d'un motif musical déterminé, indépendant, autrement dit d'une mélodie: c'est un simple accompagnement des phonèmes de la parole, une vague cantilène qui constitue l'élément secondaire, tandis que les mots sont l'élément principal.

Remarque. Sur la question des rapports entre la parole et le chant, on pourra se reporter à l'essai très suggestif d'Herbert Spencer sur l'origine et les effets de la musique. Spencer commence par établir que toute émotion se traduit par des mouvements musculaires, puis il montre comment ces mouvements se propagent aussi jusqu'aux muscles producteurs de la voix; la voix est influencée par l'émotion en vertu d'une nécessité naturelle. Du débit fortement ému nait le récitatif, lequel, amené à une forme plus nette et plus systématique, devient le chant. On peut caractériser d'une façon générale la musique comme «une idéalisation du langage naturel des émotions fortes».

146. L'accent musical, ou **accent de hauteur**, joue un grand rôle dans le langage parlé, dont il est un des instruments les plus délicats; c'est le commentaire ajouté par la sensibilité à l'expression de la pensée. Le mot en lui-même n'est que le symbole abstrait et neutre de la pensée humaine; mais le ton sur lequel il est dit, la modulation qui l'accompagne, nous révèlent l'âme de celui qui parle et communiquent à la parole l'intérêt et la vie. C'est pourquoi le ton domine le mot et peut en modifier ou même en transformer complètement la signification; et si, — comme c'est le cas dans l'ironie, — il y a conflit entre les mots et la mélodie naturelle, c'est toujours à celle-ci que l'on recourt instinctivement pour avoir une juste compréhension de la chose dite. Par un changement de ton insignifiant (souvent joint à une mimique appropriée), on peut donner à des phrases comme «ça va bien», «fiez-vous à moi», «c'est un malin», etc., un sens ironique, diamétralement opposé au sens littéral.

C'est une entreprise bien difficile que de s'assimiler

l'accent musical d'une langue étrangère, surtout quand cet accent est aussi délicat et aussi varié qu'en français. On peut apprendre à articuler correctement les phonèmes ou les mots isolés, mais un très petit nombre d'étrangers arrivent à se rendre maîtres de l'intonation; si l'intonation n'est pas bonne, le débit est aussi désagréable pour une oreille exercée qu'une mélodie chantée faux. On ne peut acquérir l'accent musical du français qu'en l'étudiant en France même. Donner des règles en cette matière est chose à peu près impossible, à cause du caractère extrêmement mobile et fuyant de l'accent musical français; les remarques qui vont suivre n'ont d'autre prétention que de donner quelques indications générales provisoires.

147. Dans la prononciation ordinaire des mots isolés, la syllabe finale reçoit souvent un accent musical un peu plus élevé que les autres syllabes: *maman/, éternité/, bonjour/, éloquemment/, inconsidération/.*

Remarque. Si l'accent d'intensité se déplace sur une autre syllabe, celle-ci reçoit d'ordinaire aussi l'accent musical; par ex. on peut entendre: *ja/mais, gen/til, ai/mer, mi/sérable,* etc.

148. Pour ce qui est des groupes de mots, on peut faire les remarques suivantes:

1° Le **ton montant** indique que la pensee est inachevée, indéterminée, que la curiosité reste en suspens; on l'emploie dans les interrogations, dans les exclamations d'étonnement ou de doute, dans les objections, dans les phrases interrompues, etc. Ex.: *Tiens, c'est toi/? — C'est pour ça qu'il est parti d'ici/? — Viendra-t-il/? — Quoi! Il est à Paris/! — Ton frère est ici/! — Eh bien/! — Mais c'est embêtant/! — Il n'est pas tard du tout/! — Si vous saviez/ . . . — Je devrais/ . . .?.*

2° Le **ton descendant** indique que la pensée est achevée, bien définie; on le trouve dans les phrases qui
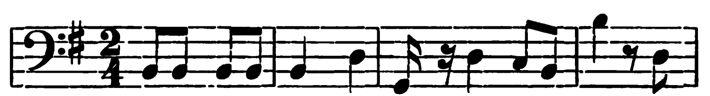
confirment ou qui commandent; mais il peut aussi exprimer l'indifférence et le doute. Ex.: *Fais ça vite\.* — *Sortez-moi donc ces bottes\.* — *(Oh, je comprends) c'est pour ça/ qu'il est parti d'ici\.* — *Oui, il est à Paris\.* — *Pierre est ici\.* — *Mais non* (= fichez-moi la paix; ou: vous déraisonnez). — *Ma résolution est prise\.* — *Malheur à toi\!* — *Mesdames/ et Messieurs\.* — *Quelle idée\!* — *Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse\?* — *J'sais pas\.*

Remarque. Comme on peut le voir par quelques-uns des exemples précédents, le même groupe peut prendre des significations tout à fait différentes suivant l'accent mélodique qu'on lui attribue. Un mot comme *oui* peut admettre 7 ou 8 intonations différentes. Par exemple le ton descendant ordinaire (*oui*\) marquera l'affirmation pure et simple (c'est mon avis, c'est bien cela); une descente plus forte (*oui*\\) indique le doute, l'indifférence ou l'ironie, et en ce cas la voyelle finale *i* dégénère souvent en un son voisin d'[e] ou d'[ɛ], (*ouais*), — phénomène qu'on observe aussi chez les chanteurs à voix de basse: dans les notes profondes, il leur arrive de donner des *è* au lieu d'*i*. — La montée simple (*oui/*) correspond à l'interrogation ordinaire; une surprise plus forte se marquera par une montée plus forte (*oui//* = pas possible!).
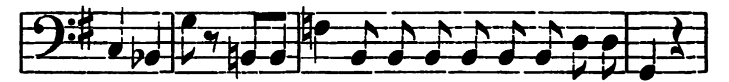
149. Dans les groupes d'une certaine longueur, la hauteur du ton varie perpétuellement: d'ordinaire la mélodie monte aux petites pauses et descend aux pauses importantes. La mélodie montante s'observe souvent là où dans l'orthographe on met une virgule et la mélodie descendante là où l'on met un point ou un point et virgule. Ex.: *Je l'ai bien entendu/, mais je ne l'ai pas vu\.* — *Si vous le permettez/, je vous ramènerai chez vous\.* — *Si vous voulez/, je viendrai vous voir// chez vous\.* — La même chose peut se produire dans les phrases interrogatives, et spécialement quand elles sont introduites par une expression interrogative; ex.: *Pourquoi donc/ est-ce qu'il a dit ça\?* — Cf. aussi: *Enfin/, que voulez-vous\?* — Le fort abaissement de la voix à la fin des phrases amène

souvent une perte de sonorité pour la dernière voyelle; ex.: *Eh bien!, n'y pensons plus\\!* C'est surtout le cas pour les voyelles «hautes» [i, y, u]; nous avons déjà signalé ce phénomène au § 66.

Remarque. Pour montrer quelles formes peut prendre la mélodie de la phrase, nous citons ici la notation musicale que M. Paul Pierson a donnée d'une phrase de *Gil Blas* (*Métrique naturelle du langage*, p. 169):



J'n'a-vais pas en - core man - gé l'pre - mier mor-ceau, que



l'hôte en-tra, suivi d'l'homme qui l'avait ar - rê - té dans la rue.

150. Ce ne sont pas seulement les syllabes isolées qui sont mises en relief par des changements de ton; on peut aussi prononcer tout un groupe de syllabes, toute une phrase, sur un ton élevé, ou sur un ton moyen, ou sur un ton bas.

1° Le **ton élevé** (ou *aigu*, ou *haut*) s'emploie quand il s'agit d'exprimer l'étonnement, l'interrogation. Ex.: ⌜*Tiens, te voilà*⌝*!* — ⌜*Allons donc*⌝*!* — ⌜*Quelle idée*⌝*!* — ⌜*Venez-vous*⌝*?* — ⌜*Es-tu là*⌝*?* — ⌜*Auguste*⌝*!*

2° Le **ton moyen** apparaît surtout dans les affirmations ordinaires. Ex.: *Vous venez. — Tu es là. — C'est mon frère.*

3° Le **ton bas** (ou *grave*) sert souvent à rendre l'ironie, le doute, l'indifférence, le blâme, le mépris. Ex.: ⌞*Allons donc*⌟*!* — ⌞*Tu n'as pas oublié ma commission, j'espère*⌟. — ⌞*Eh bien! Est-ce clair maintenant*⌟*?* — ⌞*Quel idiot*⌟*!* — ⌞*Qu'est ce que tu veux, c'est comme ça*⌟.

Remarque. Les mots ou membres de phrase placés entre parenthèses se prononcent en général sur un ton bas et monotone. Citons à ce propos le commentaire que M. Dupont-Vernon donne (p. 50) des vers suivants de Corneille:

Sire, vous avez su ⌊*qu'en ce danger pressant*
Qui jeta dans la ville un effroi si puissant⌋,
Une foule d'amis ⌊*chez mon père assemblée*⌋
Sollicita mon âme encor toute troublée.

«La phrase principale est celle-ci: Sire, vous avez su qu'une foule d'amis sollicita mon âme; tout le reste est incident. Adoptez une tonalité quelconque pour cette phrase principale, vous devez la modifier chaque fois que cette phrase sera interrompue, et la reprendre chaque fois qu'elle sera reprise; cela vous fera donc, rien que pour quatre vers, quatre changements de ton, puisque la phrase principale est interrompue deux fois.» On pourrait multiplier les exemples de ce genre. Citons entre autres ce passage célèbre de La Fontaine (Fables, X, 2):

A ces mots l'animal pervers
(⌊*C'est le serpent que je veux dire*
Et non l'Homme; *on pourrait aisément s'y tromper*⌋),
A ces mots le serpent, etc.

Autre exemple: «*Parlé, au moins concurremment avec le patois, par la plupart des illettrés, le français est essentiellement le dialecte* — ⌊*nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut entendre par ce mot*⌋ — *de Paris et de l'Ile-de-France.*»

CHAPITRE VIII.

ASSIMILATION.

151. On comprend sous le terme d'assimilation les modifications que les phonèmes isolés sont exposés à subir dans les groupes par suite de l'influence des phonèmes voisins. Ce genre d'assimilation reçoit aussi parfois le nom san-

scrit de «sandhi», expression empruntée aux anciens grammairiens de l'Inde.

152. Dans les groupes où des phonèmes d'articulation différente se trouvent en contact forcé les uns avec les autres, il se produit fréquemment des modifications plus ou moins considérables qui résultent d'un compromis, d'un aplanissement plus ou moins complet des différences d'articulation. En d'autres termes, les phonèmes voisins peuvent s'influencer mutuellement de telle sorte que les particularités de l'un passent en partie ou même complètement à l'autre, ce qui évite un changement trop fort et trop brusque dans la position des organes vocaux. Si l'on compare par exemple les groupes [ki] et [ku] (cf. § 55), on remarquera facilement que la consonne modifie plusieurs de ses caractères pour s'adapter à la voyelle suivante. Tandis que le [k] devant [i] se forme assez en avant dans la bouche (médiopalatale) et que les lèvres ont leur position normale, le [k] qui précède [u] se forme plus en arrière (postpalatale) et avec les lèvres arrondies ou avancées. L'explication de ce double fait est dans la nature des deux voyelles: l'[i] est une voyelle palatale non arrondie, l'[u] une voyelle vélaire arrondie. Ainsi dans les combinaisons [ki] et [ku] nous avons en réalité affaire à deux espèces particulières de [k]. C'est ce dont il est aisé de s'assurer par l'observation directe; mais au point de vue acoustique la différence est si minime que l'oreille a peine à la discerner. Et pourtant, si nous considérons le développement historique de ces deux groupes, nous voyons qu'une différence insignifiante au début peut aboutir avec le temps à une divergence complète: il suffit de comparer le lat. *cursum* > fr. *cours* et le lat. *cornu* > fr. *cor* avec le lat. *civitatem* [kivitatem] > fr. *cité*, le lat. *cera* [kera] > fr. *cire*,

le lat. *cervum* [kɛrvum] > fr. *cerf*. Ajoutons que dans plusieurs dialectes français modernes le [k] des groupes [ki] et [ky] s'est tellement avancé dans la bouche qu'il est devenu un son prépalatal, très voisin de [t], et qu'on représente parfois par un *t* dans les textes où l'on note le parler populaire; ex.: *le tiuré* (= *le curé*), *le cintième* (= *le cinquième*). Et inversement le [t] devant un [j] se confond presque dans certains dialectes avec le [k] suivi de [j]: le «Dom Juan» de Molière en contient de nombreux exemples attribués au paysan Pierrot (acte II, sc. 1 et suiv.): *quien* (= *tiens*), *jesquions* (= *jetions*), *piquié* (= *pitié*), etc. Le Dictionnaire Général donne le doublet *revertier* — *reverquier*. Comparez encore, dans les «Femmes savantes», la forme *étugué*, pour *étudié*.

153. L'assimilation peut être régressive, progressive ou réciproque. Elle peut avoir lieu non seulement entre deux phonèmes voisins, mais aussi entre deux phonèmes qui ne se touchent pas; c'est ainsi que la vieille forme *cerchier* (cf. l'ang. *search*), développement régulier du lat. *circare*, a été supplantée par *chercher*, grâce à une assimilation harmonique de syllabe en syllabe (pour d'autres détails, voir *Gr. hist.*, I, § 505 ss.).

1° L'exemple des groupes [ki] et [ku] nous montre qu'un phonème peut subir l'influence d'un autre phonème suivant parce que certaines particularités d'articulation de ce dernier sont en quelque sorte anticipées par nous au moment où nous articulons le premier phonème. C'est ce qu'on a coutume d'appeler **assimilation régressive**, terme commode mais peu rigoureux, car on comprend bien qu'il ne saurait être question d'une véritable influence en arrière, mais d'une anticipation inconsciente ou subconsciente, d'un acte de prévision des organes vocaux. Les faits de ce genre sont nombreux dans le

langage parlé, où les unités réelles sont bien plutôt des groupes que des phonèmes isolés.

Remarque. Rappelons que des étrangers débutant dans l'étude du français et mal faits aux consonnes sonores prononceront par exemple [ʒɑ̃ʒe] (= *changer*) au lieu de [ʃɑ̃ʒe]: en voyant venir le mot *changer*, ils prévoient du même coup la difficulté qui les attend à la seconde syllabe, savoir l'articulation du [ʒ]; ils s'y préparent de bonne heure, ils prennent leur élan comme un cheval de course qui va franchir un obstacle; mais ils le prennent trop tôt, et transforment mal à propos en sonore le [ʃ] de la première syllabe, qui aurait dû rester sourd.

2° On donne le nom d'**assimilation progressive** au phénomène inverse, par lequel une particularité d'articulation propre à un phonème se propage au phonème suivant. Nous en voyons des exemples dans des mots comme *pied, puis, clef, pré*, etc., où l'influence de la consonne initiale se fait sentir sur la consonne suivante en la rendant sourde: [pj̊e], [pɥ̊i], [kl̥e], [pr̥e].

3° Dans certains cas il peut se produire à la fois une assimilation régressive et une assimilation progressive, notamment lorsque deux phonèmes en influencent un troisième placé entre eux. Qu'on se rappelle par ex. ce qui s'est passé pour le mot *second*: sous l'influence combinée des deux voyelles, la consonne sourde intermédiaire est devenue sonore: [səkõ > səgõ] (cf. *Gr. hist.*, I, § 366, 3); la forme qui en est résultée perd le plus souvent son [ə] et devient alors [zgõ], par assimilation régressive; comp. aussi [mɑ̃mɑ̃] pour [mamɑ̃]. C'est par une double assimilation que la consonne latine [s], qui était sourde, a passé au [z] entre deux voyelles: lat. *pausare* > fr. [poze].

4° Enfin l'assimilation peut être **réciproque**, lorsqu'un phonème en influence un suivant et est en même temps influencé par lui: dans *toi* [tw̥a], le [t] se labialise à cause du [w], et le [w] perd sa sonorité à cause du [t].

Comparez encore un développement comme celui du lat. *limitem* > esp. *linde.*

154. Il est impossible d'indiquer par des règles quand l'assimilation se produit et quand elle ne se produit pas, de même qu'on ne peut pas déterminer à l'avance si une assimilation sera régressive ou progressive. En français moderne, nous constatons ordinairement une assimilation progressive dans des mots comme *enthousiasme, lyrisme,* etc.: la glotte, tenue ouverte pour l'émission de la sourde [s], se maintient ouverte pour l'émission du [m]; mais nous avons déjà dit (§ 39, Rem.) que l'assimilation inverse pouvait aussi se produire. De même le verbe *subsister* a actuellement deux prononciations: [subziste] et [sypsiste], et il est très difficile de décider laquelle est la meilleure.

155. L'assimilation peut porter sur tous les éléments qui constituent les phonèmes du langage, autrement dit sur le mode d'articulation et sur le point d'articulation.

156. Sonorité. Le passage d'une consonne sourde à la sonore correspondante et vice versa, constitue le mode d'assimilation le plus fréquent de beaucoup. C'est un phénomène phonétique banal et très facile à observer. Remarquons cependant, avant de donner des exemples, que l'assimilation de ce genre ne porte pas nécessairement sur toute la consonne modifiée; très souvent elle n'est que partielle et se fait sentir seulement au début ou à la fin de la dite consonne (cf. § 44).

1° Consonne sonore devenant sourde: *chemin de fer* > [ʃm̥ɛ̃tfɛːr], *coup de pied* > [kutpʝ̊e], *valet de chambre* > [valɛtʃɑ̃ːbr̥], *le monde civilisé* > [ləmɔ̃ːtsivilize], *il vient de sortir* > [ivjɛ̃tsɔrtiːr], *là-dessus* > [latsy], *au-dessus* > [otsy], *médecin* > [metsɛ̃], *je te crois* > [ʃtəkr̥w̥a], *je crains bien* > [ʃkr̥ɛ̃bjɛ̃], *église protestante* > [eglispr̥ɔtes-

tᾶ:t], *grog chaud* > [grɔkʃo], *savetier* > [saftʃe], *sauvetage* > [softa:ʒ], *oisiveté* > [wazifte], *un brave cœur* > [œ̃braf-kœ:r], *ils savent tout* > [isaftu], *ce qui prouve que* > [ski-p̥rufkə], *un cheval* > [œ̃ʃfal], *observer* > [ɔpsɛrve], *robe sale* > [rɔpsa:l], etc.

2° Consonne sourde devenant sonore: *passe devant* > [pazdəvɑ̃], *Cap vert* > [kabvɛ:r] *avec Jean* > [avɛgʒɑ̃], *l'archevêque de Paris* > [larʃəvɛ:gdəpari], *le second* > [ləzgɔ̃], *les provinces du Nord* > [lepr̥ɔvɛ̃:zdynɔ:r], *Strasbourg* > [str̥azbu:r].

Ajoutons quelques exemples parallèles sans transcription phonétique:

Il a la tête carrée.	*Il a la tête dure.*
Un Arabe taciturne.	*Un Arabe déguenillé.*
Un bec pointu.	*Un bec d'aigle*
Une langue pointue.	*Une langue de vipère.*
Un passe-port.	*Un passe-droit.*
Tu te reposes toujours.	*Tu te reposes beaucoup.*
Une rade perfide.	*Une rade bien située.*

Remarque. Pour les cas tels que: *tête dure* > [tɛddy:r], *dites-donc* > [diddɔ̃], etc., on peut se reporter à ce que nous avons dit plus haut sur les consonnes doubles (§ 132).

157. Mode d'articulation. Lorsque deux phonèmes mis en contact s'articulent de façon différente, il peuvent prendre le même mode d'articulation; dans ce cas rentrent les phénomènes tels que labialisation, palatalisation et nasalisation. Nous avons déjà parlé des groupes [ki] et [ku] (§ 152). Nous nous contenterons d'ajouter quelques mots sur la nasalisation. Il arrive très fréquemment qu'une consonne nasale exerce son influence sur la voyelle précédente; ex.: lat. *cantare* > [tʃɑ̃nter] > [ʃɑ̃te] (*chanter*); telle est l'origine de la plupart des voyelles nasales du français (voir § 106, Rem.). —

On peut constater des faits du même genre dans les consonnes: il y en a qui peuvent se nasaliser sous l'influence d'un phonème nasal avoisinant. C'est ainsi qu'on entend dans le parler rapide et négligé [pãnã] pour [pãdã] (*pendant*), [pw̥ɛ̃nmi:r] pour [pw̥ɛ̃dmi:r] (*point de mire*), [døzœrenmi] pour [døzœredmi] (*deux heures et demie*), etc. Nous voyons dans tous ces exemples une consonne fermée dentale se nasaliser, autrement dit passer à [n]. Rappelons encore le *Mnadies* (< *bna dies* < *bona dies*) de Rabelais (I, ch. 19), où le nasillement de Janotus de Bragmardo a transformé en [m] une fermée labiale. Plusieurs autres consonnes, par ex. [l, ʒ, s, v], peuvent aussi se nasaliser accidentellement. — Le phénomène inverse, savoir la perte de la prononciation nasale, se présente dans certaines formes du parler négligé; ex.: [psj̊ø] (*monsieur*), [psãmkəwi] (*il me semble que oui*); cf. § 39.

158. Point d'articulation. Ce genre d'assimilation n'est pour ainsi dire pas représenté en français moderne, et on n'a guère occasion de constater le rapprochement ou la fusion des points d'articulation de deux consonnes voisines. Mais ce cas est fréquent en danois; ex.: *komfekt, komfirmere, komfiskere, hångklæde, langkort,* etc.; comp. encore: dan. *hente* (d'un *hemte* primitif), lat. *eandem, quicunque* (pour *eamdem, quicumque*), etc.

CHAPITRE IX.

LIAISON.

159. Lorsqu'un mot se terminant par une consonne se trouve suivi d'un mot commençant par une voyelle, il

arrive souvent que la consonne finale, muette en tout autre cas, se fasse entendre et devienne initiale du second mot: c'est ce qu'on appelle la **liaison**. Ainsi, dans la forme verbale *est*, la consonne *t*, muette dans *il est* ainsi que dans *il est grand*, reparaît dans *il est immense*, où elle devient initiale de la syllabe *im-*. La liaison est souvent un phénomène de réaction: c'est la conservation ou la résurrection, dans un cas spécial, d'une lettre qu'on a cessé de prononcer partout ailleurs, d'une lettre morte. Ceci nous explique déjà pourquoi la liaison est surtout fréquente dans la déclamation, dans la prononciation conservatrice, et pourquoi le peuple a une tendance à s'en passer de plus en plus.

160. En vieux français, beaucoup de mots se prononçaient non seulement de deux manières, mais même de trois, suivant qu'ils étaient placés devant une pause, devant une voyelle, ou devant une consonne (cf. *Gr. hist.*, I, § 315). Nous avons des survivances de la triple prononciation dans certains mots comme *dix*, *six*, *neuf*, *plus*, *tous*, dont la dernière consonne peut être sourde, sonore ou muette, selon les cas:

1° sourde:	2° sonore (en liaison):	3° muette:
Il y en a *six*.	*Six* enfants.	*Six* francs.
Nous étions *dix*.	*Dix* heures.	*Dix* maisons.
Otez sept de *neuf*.	*Neuf* heures.	*Neuf* kilos.
Mettez deux en *plus*.	*Plus* aimable.	*Plus* haut.
La prière pour *tous*.	A *tous* égards.	*Tous* les amis.

Mais en général le français moderne ne connaît que deux formes: avec liaison ou sans liaison. Les exemples que nous venons de citer ne sont que des survivances, et il semble bien que la tendance moderne soit de les restreindre autant que possible. Cette tendance à la

simplification s'observe notamment dans le cas de *neuf*. Si on dit encore [nœvœ:r], on prononce avec sourde *neuf amis, neuf étoiles,* etc.; et on observe souvent dans la prononciation populaire [nœfɔm] (= *neuf hommes*).

Remarque. La liaison peut se faire non seulement devant les voyelles, mais aussi devant les consonnes ou semi-voyelles [w, ɥ, j]: *Un petit oiseau, des huîtres, les yeux.*

161. Voici les règles principales pour la prononciation des consonnes en liaison:

1° Le *d* se prononce comme [t]: *Grand homme* > [grãtɔm], *pied-à-terre* > [pjetatɛ:r], (*il n'a pas*) *froid aux yeux* > [frwatozjø], *quand on voudra* > [kãtɔ̃vudra], etc. (pour l'explication de ce phénomène, voir *Gr. hist.*, I, § 395, 2). — Exceptions: *Nord-est* > [nɔrdɛst] ou [nɔrɛst], *nord-ouest* > [nɔrdwɛst] ou [nɔrwɛst].

2° Le *g* en liaison passe à [k] dans l'adjectif *long*: Ex.: *Un long espoir* > [œ̃lɔ̃kɛspwa:r], *un long hiver* > [œ̃lɔ̃k-ivɛ:r]; il en est de même, du moins théoriquement, pour les substantifs *sang* et *rang*; mais la liaison avec ces deux derniers mots est devenue très rare et paraît affectée. Cependant, on chante encore dans la «*Marseillaise*»: «Qu'un sanc impur abreuve nos sillons!», et on fait la liaison dans l'expression consacrée *suer sang et eau* [sãkeo] (comp. *Gr. hist.*, I, § 436, 2).

3° L'*f* passe parfois à [v] dans le nom de nombre *neuf*; mais nous ne donnons comme certains que les exemples *neuf heures* et *neuf hommes* (comp. ci-dessus § 160, et *Gr. hist.*, I, § 450, 2); dans les autres cas on entend soit un [f], soit aussi une sorte de *v* demi-sonore, intermédiaire entre *f* et *v*.

4° Les consonnes écrites *s*, *z* et *x* se réduisent à [z]: *Vous avez* > [vuzave], *des chevaux arabes* > [deʃvozarab], *chez elle* > [ʃezɛl], *un gros homme* > [œ̃grozɔm], *le tiers-*

état > [lətʃɛrzeta]. – Ainsi donc, *les aunes* se prononcera comme *les zônes*.

5° Dans la liaison des voyelles nasales, on fait entendre un [n] pur: *Mon enfant* > [mɔ̃nɑ̃fɑ̃], *en avant* > [ɑ̃navɑ̃], *aucun autre* > [okœ̃notr̥]. Ainsi donc, *en agent* se prononcera comme *en nageant*. — Il peut se faire qu'en cas de liaison la voyelle perde son timbre nasal et passe à la voyelle orale correspondante. Ce phénomène de dénasalisation est surtout fréquent dans le midi de la France; mais on peut entendre un peu partout [mɔnami], (*mon ami*), [bɔnami] (*bon ami*).

Remarque. Il y a aussi des gens qui ne font pas de différence entre *un ami* et *une amie*, et qui prononcent *une homme*, tout comme si les hommes portaient des jupons. Cependant la tendance moderne est, semble-t-il, de dénasaliser le moins possible, — sans doute par suite de l'influence croissante de la langue écrite, et aussi pour éviter des confusions perpétuelles entre le masculin et le féminin. La prononciation *une homme* est considérée comme provinciale et affectée.

162. La fréquence de la liaison est très variable suivant le milieu, la condition sociale, le rythme, le ton, le style, etc. La liaison est le plus souvent, comme l'*e* féminin, un phénomène de réaction apparaissant surtout dans la prononciation conservatrice, dans la lecture à haute voix, dans la diction théâtrale, dans la conversation soutenue; elle fleurit naturellement dans la déclamation des vers, puisqu'elle prévient en partie les hiatus proscrits par Malherbe. En d'autres termes, plus le ton s'éloigne de celui de la conversation familière, plus les liaisons sont nombreuses. Citons à ce sujet, d'après M. Legouvé (p. 76), la petite anecdote suivante: «Un jour, dans une pièce de Mme de Girardin, *La joie fait peur*, la jeune actrice chargée du rôle de l'ingénue dit, en parlant de fleurs qu'elle avait plantées avec son frère: Nous les avions

plantées-ensemble, en faisant sentir l'*s*. Mme de Girardin bondit sur sa chaise: Pas d'*s*! Pas d'*s*! s'écria-t-elle. Planté ensemble. Vous n'avez pas le droit de faire de pareilles liaisons à votre âge! Je me moque de la grammaire! Il n'y a qu'une règle pour les ingénues, c'est d'être ingénues! Cette affreuse *s* vous vieillirait de dix ans! Elle ferait de vous une Armande au lieu d'une Henriette; oh! l'affreuse *s*!»

163. Est-ce à dire qu'il ne faille pas faire de liaisons dans la conversation courante? C'était l'opinion de François Caboussat, le héros d'une pièce bien connue de Labiche; il avait adopté le parti prudent de ne jamais lier et de dire par exemple: «*Je sui*(*s*) *allé!*» (*la Grammaire*, sc. 5). Caboussat avait tort, et on doit dire: [ʒəsɥ̊izale]. S'il est bon, quand on parle, d'être sobre de liaisons, il ne faut pas non plus en être trop avare: il existe un minimum nécessaire.

En général, la liaison se restreint, dans la conversation, aux groupes de mots étroitement unis par le sens ou par l'accent. Ainsi on dira: *Il est parti à franc‿étrier*; mais: *il est franc* | *autant que bon. Un long‿hiver*; mais: *le temps est long* | *à qui attend. Un profond‿esprit*; mais: *cet ouvrage est profond* | *et juste. Le premier‿homme*; mais: *le premier* | *est arrivé à neuf heures. Bien‿aimable*; mais: *c'est bien* | *un‿autre homme. D'un commun‿accord*; mais: *rien de commun* | *entre nous. Je n'en‿ai pas*; mais: *donnez-m'en* | *un peu.*

164. On comprend, d'après tout ce qui précède, qu'il soit impossible de donner des règles infaillibles pour reconnaître quand il faut faire la liaison et quand il ne faut pas la faire: c'est avant tout une question de tact et d'habitude. Aussi nous bornerons-nous à énumérer

les principaux articles du minimum nécessaire. — La liaison se produit le plus souvent:

1° Entre les articles, les noms de nombre, les pronoms d'une part, et d'autre part le substantif ou l'adjectif qu'ils précèdent: *Les amis, des enfants, aux hommes, les autres gens, un étudiant, deux heures, trois étoiles, cent ans, quatre-vingts ans, vingt étrangers, ces arbres, mon ami, mes yeux, leurs âmes, aucun intérêt, quelques années, tout individu.*

Remarque. Une preuve que la liaison avec l'article pluriel est considérée comme indispensable, c'est que dans le peuple on la fait souvent avec des mots commençant par une *h* aspirée (voir plus haut, § 64, Rem.).

2° Entre l'épithète et le substantif qu'elle précède. Ce genre de liaison est surtout fréquent pour marquer le pluriel et le distinguer du singulier: *Le petit oiseau, deux jeunes époux, mes bons amis, d'autres objets, aux fines herbes, un long hiver, le premier homme, le dernier être, en mauvais état, un brillant orateur, le tiers-ordre, le tiers-état, un faux-ébénier, un faux air,* etc.

Remarque 1. Parfois aussi la liaison se fait entre le substantif et l'adjectif qui suit: *Les États-Unis, les Champs-Élysées, les gens âgés, les langues étrangères.* Ajoutons que, comme dans le cas précédent, on fait la liaison quand il y a intérêt à distinguer le pluriel du singulier.

Remarque 2. La liaison peut devenir dans certains cas un moyen de discerner l'adjectif du substantif; c'est ce qui arrive lorsque nous avons affaire à deux adjectifs qui se suivent et dont l'un est substantivé. Si nous prononçons sans liaison: *un savan(t) étranger*, nous indiquons par là que *savant* joue le rôle d'un substantif (un savant qui est étranger); mais si nous faisons la liaison, c'est l'inverse: *étranger* est l'adjectif substantivé auquel nous accolons l'épithète de *savant* (un étranger qui est savant).

3° Entre le pronom et le verbe (ou entre le verbe et le pronom): *Nous avons*; *vous aimez*; *ils attaquent*;

on a crié; où peut-on se cacher? Vient-il? Le croiront-ils? Y pensait-il? Il vous a regardé; il faut les aimer; ce qu'il nous avait accordé; j'en ai peur; vous y pensez; prends-en, vas-y.

Remarque. La langue populaire néglige assez souvent les liaisons avec les pronoms. M. G. Paris (*Romania*, XXII, p. 155) déclare qu'il a entendu dire *nou(s) avon(s) eu.* Mais ce n'est pas à imiter.

4° En général la liaison se produit après le verbe *être*, après les auxiliaires et plusieurs autres verbes d'emploi journalier. Ainsi c'est la liaison qui distingue phonétiquement la forme verbale *est* de la conjonction *et*. Exemples: *Il est occupé; il l'avait aimé; ils étaient entrés; il s'est fait aimer; ça peut être vrai; soyons hommes; il y avait une fois; il faut être bête pour . . .; il faut y aller*; etc.

Remarque. Les liaisons de ce genre manquent souvent dans le parler très familier; on peut entendre, avec l'hiatus: *on est | heureux.* Nous n'avons pas la prétention d'examiner ici les cas où ces omissions sont le plus ordinaires. — M. Martin-Cazal remarque: «Le tutoiement, qui dénote presque toujours la familiarité, s'allie très mal avec le ton mesuré de la haute conversation», et par suite avec la fréquence des liaisons; ainsi on dira: *tu as | eu; tu aimes | à rire*, etc. Il faut faire une exception pour l'expression *tu es*, après laquelle la liaison est fréquente ou du moins n'a aucun caractère de pédantisme. Dans le peuple, on peut entendre des «liaisons dangereuses» (§ 167) comme: *t'es t'une bête*, et ces fautes mêmes prouvent qu'on sent vaguement le besoin d'une liaison après la seconde personne du verbe *être* (ou qu'on confond la 3e pers. avec la 2e).

5° Entre la préposition et le mot qu'elle régit: *Dans une heure, dans un fauteuil, sans appui, sans ouvrir les yeux, en abondance, en été, en écoutant, chez eux, sous une lampe, devant eux.*

Remarque. On prononce généralement *avant-hier*; mais la prononciation *avan(t)-hier* s'entend aussi. Il est curieux d'observer dans la

langue moderne une hésitation sur la qualité de l'*h* initiale du mot *hier*: beaucoup de Français ne savent pas au juste si elle est aspirée ou muette.

6° Entre l'adverbe et l'adjectif ou le verbe: *Très oc-cupé, bien aimable, moins agréable, fort aimable, trop idiot, plus honnête.*

Remarque. Il y a dans le parler familier une tendance à restreindre le nombre des liaisons avec *trop*; mais on peut encore les faire sans paraître pédant.

7° Dans les locutions toutes faites et mots composés, comme: *De temps en temps*; *corps et âme*; *de plus en plus*; *vis-à-vis*; *de mieux en mieux*; *pas à pas*; *mot à mot*; *nuit et jour*; *mort aux rats*; *pot-au-feu*; *pot au lait*; *pot aux roses*; *pot à eau*; *pied-à-terre*; *tout-à-coup*; *tout à l'heure*; *guet-apens*; *croc-en-jambe*; *franc-archer*; (*suer*) *sang et eau.*

165. Inversement, voici quelques-uns des cas où la liaison ne se fait pas:

1° Après la conjonction *et*: *Jeune et | aimable.*

2° En général après une consonne muette qui suit un [r]; ex.: *Vers | un but*; *des vers | à soie*; *cela ne sert | à rien*; *il perd | un temps précieux*; *il sort | à l'instant*; *il court | encore.*

Remarque. On fait la liaison après *plusieurs*, *leurs*, et après les formes verbales dans l'interrogation: *Leurs amis*; *plusieurs hommes*; *à quoi ça sert-il?* De même l'adverbe d'intensité *fort*, se lie généralement: *Fort aimable.*

3° Entre le sujet et le verbe *être*: *Le temps | est beau* (mais dans le style soutenu on ferait la liaison).

Remarque. Il faut excepter certaines expressions, notamment avec *tout*; ex.: *Tout est bien*; *tout est fini.*

4° Après les infinitifs en *-er*: *Je voudrais parler | à*

votre frère (mais la liaison se fait en ce cas dans la déclamation).

5° Dans des combinaisons où la liaison donnerait lieu à des cacophonies, à des sons bizarres ou difficiles: *Un attentat affreux, des espaces immenses*, etc.

166. La liaison est une source abondante de calembours et de plaisanteries, qui dérivent de ce fait général exposé par nous au début du présent chapitre: la consonne de liaison quitte le premier mot pour devenir initiale du mot suivant. C'est là un principe dont les étrangers font bien de se pénétrer: ils l'appliquent en général instinctivement quand ils parlent; mais ils l'oublient très souvent dès qu'ils lisent un texte: voyant imprimé ou écrit le groupe *des hommes*, ils ont une tendance à prononcer [dɛz-ɔm] au lieu de [de-zɔm], en intercalant une légère pause après le [z]. C'est là une des nombreuses fautes causées par le désaccord inévitable entre la langue parlée et la langue écrite: cette dernière donne une image fausse du langage en représentant les mots comme des unités indépendantes les unes des autres (cf. § 107, Rem.). Bon nombre des difficultés qu'éprouvent les débutants à comprendre un texte français qu'on leur lit ont leur origine dans le principe général dont nous parlons et qui a pour conséquence de changer la physionomie des mots telle qu'ón se la figure d'après la langue écrite; la consonne de liaison, en venant se placer à la tête d'un mot, crée ainsi pour l'auditeur mal exercé un mot nouveau, inconnu, dont l'aspect le déroute. Combien de fois le cas ne s'est-il pas présenté dans nos leçons devant un auditoire d'étrangers! Par exemple, nous lisons un texte où se trouve cette phrase très simple: *c'est à qui travaillera le mieux*. Nous nous apercevons avec étonnement qu'on n'a pas compris; nous relisons,

sans résultat; enfin un élève nous demande ce que c'est que le mot *taqui,* inconnu de lui, et pour cause. Des cas du même genre s'observent en grand nombre dans l'acquisition de la langue maternelle par les enfants français. Un petit enfant observé par nous dit *un toiseau* pour *un oiseau,* parce que ce mot s'est présenté le plus souvent à lui dans le groupe *un petit oiseau.* Il dit aussi *c'est paigre* pour *c'est aigre,* parce que l'expérience qu'il a de l'adjectif *aigre* provient surtout de groupes où cet adjectif était précédé de l'adverbe *trop.* Citons, pour finir, quelques répliques d'un des derniers romans dialogués de Gyp (*Jacquette et Zouzou.* Paris 1901. P. 63—64); elles nous montrent une pareille formation enfantine prise sur le vif:

JACQUETTE. — Faut s'arrêter! . . . là! . . . c'est l'endroit où on a joué avec les p'tits garçons. . . .

MAMAN. — Alors, restons ici! . . .

JACQUETTE. — Vont p't'être pas v'nir? . . . (Un temps) On s'est pas trompé d'place, pas? . . . (A Alain) c'est bien z'ici? . . .

ZOUZOU. — Oh! . . . z'ici . . . (Il rit) ici, qu'on dit! . . . pas «zici»! . . .

JACQUETTE (avec autorité). — M'man dit z'ici. . . .

ZOUZOU. — M'man? . . . ben, elle est raide celle-là! . . .

JACQUETTE (têtue). — A l'instant, qu'elle vient de l'dire! . . . pas, m'man? . . .

MAMAN. — Quoi? . . .

JACQUETTE. — Qu't'as dit: «Restons z'ici? . . .»

MAMAN. — Oui. . . . je crois . . . pourquoi? . . .

JACQUETTE (triomphante). — Là!

Remarque. Illustrons encore par quelques calembours et anecdotes ce principe de phonétique syntaxique: Quel est *le premier homme* du monde? Réponse: *Le rhum* de la Jamaïque. — De quelle couleur

est toujours un coffre-fort quand on le vide? Il *est tout vert* (*est ouvert*). On disait à un joueur qui gagnait toujours: Vous n'irez pas la nuit dans un cimetière, vous êtes *trop peureux* (*trop heureux*). — Un homme trouvant son ami encore au lit à onze heures, le blâmait de se lever si tard. Je ne m'attendais pas à des reproches, répondit-il, pour avoir été *trop au lit* (*trop poli*). — Pendant la Révolution, en 1790, un plaisant dénonça le couvent de la place Maubert, de l'ordre du Carmel, comme détenant *cinq canons* et *vingt-cinq armes*. Une perquisition fut décrétée, et on y trouva *cinq ânons* et *vingt-cinq carmes*. — Le comédien Molé était connu pour sa fatuité. M. de Bièvre, en apprenant un jour qu'il était retenu au lit par une indisposition, s'écrie: «*Quelle fatalité!*» (*Quel fat alité!*).

Naturellement, à moins qu'on ne veuille plaisanter, on évite ces liaisons prêtant aux calembours; par exemple on s'abstiendra de faire entendre le *p* de *trop* dans une phrase comme celle-ci: «Vous ne ferez jamais un bon marin: vous êtes *trop homme de terre* (et non: *trop pomme de terre!*).

167. Comme la prononciation correcte des liaisons suppose nécessairement la connaissance de la langue écrite, il arrive souvent que les gens peu instruits commettent des fautes de liaison, insérant un [z] là où il faudrait un *t*, et vice versa Ce genre de lapsus a reçu le nom de *pataquès* ou *pat-à-qu'est-ce*. Quant à l'origine de cette expression, Domergue cite dans son *Manuel* (Paris, 1805) l'anecdote suivante: «Une faute que fesoient autrefois les seuls ouvriers, et que font maintenant des personnes qui ne sont pas plus instruites pour être magnifiquement vêtues, c'est de changer à la fin des mots le *t* en *s* et le *s* en *t*. On appelle cela faire des *pat-à-qu'est-ce*: mot nouveau, dont voici l'origine. Un beau diseur étoit au spectacle dans une loge, à côté de deux femmes, dont l'une étoit l'épouse d'un agioteur ci-devant laquais: l'autre d'un fournisseur, ci-devant savetier. . . . Tout à coup le jeune homme trouve sous sa main un éventail. Madame, dit-il à la première, cet éventail est-il à vous? — Il n'est poin-*z*-à moi. — Est-il à vous, en le présentant à l'autre? — Il

n'est pa-t-à moi. — Le beau diseur, en riant: Il n'est poin-z-à vous, il n'est pat-à-vous, je ne sais pa-t-à-qu'est-ce. Cette plaisanterie a couru dans les cercles, et le mot est resté.» Quelle que soit l'authenticité de cette anecdote, le terme existe et désigne une de ces liaisons qui révèlent une éducation incomplète et qu'on a plaisamment appelées des «liaisons dangereuses». Elles portent aussi le nom de *cuirs* (et celui qui en fait trop reçoit parfois le surnom de *cuirassier*); on emploie aussi le terme de *velours*, lequel s'applique plus spécialement aux liaisons fautives avec *s* [z] (ex.: *j'ai eu* prononcé comme *Jésus*); comp. *Gr. hist.*, I, § 289.

Les «fautes» de ce genre étaient autrefois très fréquentes, non seulement dans la langue de tous les jours mais même dans la langue littéraire; aujourd'hui quelques «cuirs» seulement reçoivent droit de cité dans le français normal; citons surtout le [t] dans les formes interrogatives comme *aime-t-il, donne-t-il, a-t-il,* etc. (autrefois: *aime il, donne il, a il,* etc.), créées par analogie avec *aimait-il, donnait-il, dort-il, voit-il,* etc.; comparez encore: *ne voilà-t-il pas.* Rappelons aussi la locution *entre quatre yeux,* dont l'Académie autorise la prononciation [ɑ̃trəkatrəzjø] (plus couramment [ɑ̃tkatzjø]), tout en refusant l'orthographe *entre quatre-z-yeux,* et le terme technique *un va-et-vient* que les marins prononcent souvent [vatevjɛ̃]. Mais c'est dans la prononciation et dans la poésie populaires que fleurissent les liaisons dangereuses: *Il était-z-à la campagne*; *J'étais-t-à la maison*; *J'ai-z-été*; *Je n'ai-z-aucun amant*; *Moi-z-aussi*; *Avant-z-hier*; *Le Bal des Quat'-z-Arts*; *La complainte des quat'-z-étudiants*; *X. tond les chiens, coupe les chats et va-t-en ville*; *Malbrough s'en va-t-en guerre.* — On lit dans le roman de M. Léon Bloy, *la Femme pauvre* (p. 20): «Elle devint alors la Bourgeoise, pour le temps et l'éternité. Son

langage, par bonheur, conserva la succulence faubourienne. Elle disait fort bien: *Donnez-moi-z-en*, et: *Allez-leur-z-y dire* (cf. encore plus haut § 109: *vous dir' vot' nom-z-en face*).

CHAPITRE X.

ÉCRITURE ET PRONONCIATION.

168. La langue française écrite ne donne qu'une image très imparfaite et très trompeuse de la langue française parlée. Il y a peu de langues où le désaccord entre l'écriture et la prononciation soit aussi profond, où il soit si difficile de conclure de l'une à l'autre. En effet:

1° La langue parlée est en voie d'évolution continuelle, tandis que la langue écrite reste immobile ou ne subit que des changements insignifiants; elle ne nous indique pas comment on prononce le français de nos jours, mais comment on le prononçait il y a quelques siècles. Prenons pour exemple le mot *enfant*: il s'écrit avec six lettres; mais dans la langue parlée actuelle il se compose seulement de trois phonèmes: *a* nasal + *f* + *a* nasal, et se représente phonétiquement par trois signes: [*ãfã*]. Si nous comparons cette orthographe phonétique avec l'orthographe ordinaire, nous constatons que la seule lettre qu'elles aient en commun est la lettre *f* et que le mot prononcé ne contient ni *e* ni *a* ni *n* ni *t*. En réalité la graphie *enfant* représente le mot tel qu'il se prononçait vers le milieu du XI° siècle. Depuis le moyen âge il a subi toute une série de changements phonétiques: les voyelles se sont nasalisées (en > ẽn; an > ãn); les consonnes nasales sont devenues muettes (ẽn > ẽ; ãn > ã);

l'*e* nasal s'est confondu avec l'*a* nasal [ε̃ > ã]; le *t* final a disparu [t > O]; -- si bien que du groupe primitif l'*f* seule est restée intacte. Et pourtant l'orthographe *enfant* s'est maintenue jusqu'à nos jours, véritable fossile, témoin des âges disparus. (Pour plus de détails, cf. *Gr. hist.* § 96.)

2° Mais le désaccord dont nous parlons ne provient pas seulement de cette cause, en somme assez naturelle: la stagnation de la langue écrite en face de la mobilité de la langue parlée, ou, en d'autres termes, l'antithèse entre le principe conservateur et le principe de l'évolution. Si cette seule cause était en jeu, si l'on s'était borné à conserver l'orthographe simple et rationnelle du moyen âge, il n'y aurait que demi-mal. Mais le pédantisme a achevé de brouiller les choses. L'archaïsme voulu, conscient, a joué un très grand rôle dans la formation de l'orthographe française. C'est surtout au XVIe siècle que les grammairiens et les écrivains, par respect pour le grec et le latin, ont introduit des lettres dites «étymologiques», sortes de fioritures, d'enjolivements graphiques, qui ne correspondaient et ne correspondent à rien de réel. On se mit à écrire *faict, dict, nud, pied, pauvre, puits*, etc. Une partie de ces fioritures a été rejetée par la suite; mais une partie considérable s'est conservée et rend l'inestimable service d'enseigner des étymologies latines, — très souvent fausses (comp. *Gr. hist.*, I, § 39, Rem.), — à des gens qui pour la plupart ignorent le latin et se soucient fort peu de l'étymologie.

169. Telles sont les deux causes principales qui ont produit et aggravé la divergence entre l'écriture et la prononciation. C'est pour cela qu'on écrit *des sceaux* avec neuf lettres alors qu'on dit [deso] avec quatre phonèmes;

c'est ainsi que le pluriel *eaux* se représente phonétiquement par le seul signe [o]. Dans l'état actuel des choses:

1° Des mots s'écrivent différemment, mais se prononcent de même (**homonymes**). Ex.: *Sain, sains, sein, seins, seing, seings, saint, saints, ceint, ceints, cinq.* — *Saine, scène, Cène, Seine.* — *Ver, vers, vert, verre, vair.* — *Vin, vain, vint, vingt, vingts, vainc, vaincs.* — *Camp, quand, quant, Caen, Khan, qu'en.* — *Tan, tans, tant, taon, temps, tend, tends.* — *Cou, coup, coût, coud, couds.* — *Laid, lait, laie, les.* — *Saut, seau, sceau, sot, Sceaux.* — *Tain, teint, teins, tint, thym.* — *Au, aux, aulx, eau, eaux, haut, hauts, oh, os* (au pluriel).

2° Des mots s'écrivent de même, mais se prononcent différemment. Ex.: Il ne faut pas se *fier* au *fier.* — Ils *excellent* dans ce qui est *excellent.* — Le *président* et le vice-*président président* tour à tour. — Nous *exceptions* ces *exceptions.* — Nous *acceptions* les diverses *acceptions* de ces mots. — Nous *éditions* de belles *éditions.* — Les poissons *affluent* à un *affluent.* — Mes *fils* ont cassé mes *fils.* Je *vis* ces *vis.* — Il a *eu* un château à *Eu.* — Il *est* de l'*Est.*

Cette seconde catégorie est moins nombreuse et moins variée que celle des homonymes; elle se compose surtout de formes verbales en *-ent* ou en *-ions* s'opposant à des adjectifs ou substantifs de même terminaison. Mais si nous considérons des lettres ou syllabes isolées au lieu de nous attacher aux mots complets, nous trouverons des exemples à l'infini. Les mêmes signes représentent des sons différents dans: *eut* et *veut*; — *col* et *sot*; — *fille* et *ville*; — *famille* et *mille*; — *village* et *pillage*; — *quotient* et *tient,* — *chose* et *choléra,* — *quadrille* et *quadrupède,* etc. On a fabriqué les phrases suivantes pour montrer combien il est difficile de conclure de l'orthographe à la prononciation:

Un anachorète vint avec un catéchumène chercher M. l'archevêque ou son archidiacre au palais archiépiscopal. — Tranquille avec sa béquille il entra dans la ville avec sa fille qui perça une anguille avec son aiguille. — Le chirurgien et le chiromancien chantèrent un choral qui charma les échos de l'Achéron. — Ils usent d'expédient et expédient des portions qu'il faut que nous portions aux poules du couvent pour qu'elles couvent.

Remarque. Beaucoup de «jeux d'esprit», d'énigmes, etc., reposent sur les homonymes. Exemple: *Vingt cent mille ânes dans un pré et cent vingt dans l'autre. Combien cela fait-il de pieds et d'oreilles?* Réponse: il y a 6 pieds et 4 oreilles; la phrase doit se lire: *Vincent mit l'âne dans un pré et s'en vint dans l'autre.*

170. Tout signe ayant une tendance à réagir sur la chose signifiée, il n'y a rien d'étonnant à ce que l'orthographe exerce son influence sur la prononciation. Depuis l'époque de la Renaissance, cette influence n'a cessé de se manifester plus ou moins: nous lui devons, dès le XVII[e] siècle, la prononciation d'*obscur* avec un *b*, celle d'*advenir, admirable, adversaire* avec un *d* (voir *Gr. hist.*, I, § 119). Mais elle est devenue surtout sensible au XIX[e] siècle lorsque la culture, jusqu'alors réservée à une élite, a été démocratisée par les écoles et par les livres: grâce à l'avènement de la démocratie, le français a pris un caractère plus livresque qu'autrefois; il a été manié par une foule d'«hommes nouveaux», manquant souvent de tradition orale et s'en rapportant en bien des cas à la lettre imprimée; les nouveaux lettrés se sont recrutés dans le fond des provinces, parmi des paysans parlant dialecte ou même dans des régions où le français doit s'apprendre tout entier comme une langue étrangère: c'est un fait connu que les Bretons par exemple, ont une tendance à faire entendre toutes les lettres, à pro-

noncer *debout* avec un *t*, *talus* avec une *s*, etc.... Souvent ces prononciations trop complètes sont le résultat d'un pédantisme plus ou moins conscient: en faisant sonner le *p* des mots *sculpter*, *sculpteur*, *dompter*, *dompteur*, *exempter*, *exemption*, on prouve qu'on a fait des dictées à l'école et qu'on est au courant de certaines orthographes compliquées. Mais au lieu de railler ce pédantisme naïf, il est plus juste et plus philosophique d'y voir la tendance instinctive du peuple à chercher une harmonie entre la langue parlée et la langue écrite, tendance naturelle, logique, et à laquelle il serait temps de donner quelque satisfaction en simplifiant l'orthographe française.

171. Comme nous venons de le voir, l'influence exercée par la langue écrite correspond à un affaiblissement plus ou moins considérable de la tradition orale. Dans plusieurs cas ce double phénomène se laisse observer très nettement et nous pouvons même en indiquer la cause avec précision. Par exemple, beaucoup de Français s'obstinent maintenant, — malgré les protestations des dictionnaires et des orthoépies, — à prononcer le mot *gageure* comme il s'écrit, c'est à dire à le faire rimer avec *heure* et non avec *mesure*. Pourquoi la prononciation traditionnelle de ce mot s'est-elle affaiblie, laissant le champ libre à l'influence orthographique? C'est que le mot *gageure* a cédé peu à peu la place au mot *pari*, concurrent plus heureux dans la lutte pour l'existence; *gageure* est en train de devenir rare et livresque. De même, si beaucoup de Français prononcent aujourd'hui le *g* de *legs*, c'est que ce mot est plutôt technique et qu'on lui préfère souvent des synonymes approximatifs comme *donation*, *fondation*, etc. La réaction de l'orthographe s'observera donc surtout dans les mots rares ou vieillis, dans les noms propres, dans les termes savants, bref dans tous

les cas où le livre est un guide plus fréquent que la conversation. Les débutants en géographie ont une tendance à prononcer *la Hollande* avec deux *l*, *Bruxelles* et *Auxerre* avec un *x* au lieu d'une *s*; de même on entend souvent *de Maistre* avec une *s* et *de Broglie* avec un *g*. Certaines de ces prononciations livresques sont devenues courantes et s'imposent maintenant à tout le monde: ainsi on prononce ordinairement *Montaigne* [mõtɛ:ɲ], *Regnard* [reɲa:r] ou [rəɲa:r], *Regnault* [reɲo], et parfois *Cavaignac* [kavɛɲak], au lieu de: [mõtaɲ], [rəna:r], [rəno], [kavaɲak], etc. Le mot poétique *hymen*, qui se prononçait autrefois [imɛ̃] se prononce maintenant [imɛn], c'est-à-dire avec toutes ses lettres sauf l'*h*. Nous avons entendu parfois articuler l'*s* finale du mot *cyprès*, lequel est surtout poétique. L'adjectif *abject*, qui rimait en poésie avec *projet* (ex.: *Cinna*, IV, sc. 3), s'articule maintenant très souvent avec les deux consonnes finales.

Remarque. Nous finirons en citant quelques remarques de M. Paul Stapfer qui montrent bien la prononciation aux prises avec l'écriture: «Un aimable anonyme m'a fait l'honneur de m'écrire pour me demander s'il fallait prononcer *Montagne* ou *Montègne*. Je lui conseille de dire *Montagne*, c'est la vieille et bonne prononciation; mais je dis *Montègne*. Voici pourquoi. J'avais un oncle, représentant exquis de l'ancienne culture littéraire française, qui assista en 1859 à une conférence de J.-J. Weiss sur l'auteur des «Folies amoureuses». Il me racontait plus tard que le conférencier avait été peut-être fort intéressant, mais qu'il lui avait été impossible de l'écouter, tant il avait été agacé par son affectation à prononcer *Règnard*. Tout le monde dit *Renard*, m'affirmait mon oncle. Est-ce qu'on dit *Règnault de Saint-Jean d'Angely?* On dit *Renaut*. Il faut dire: *Renard*.» Je trouvai l'observation juste, et je me promis de prononcer à la vieille mode, particulièrement dans mes leçons de littérature, le nom de l'auteur du «Distrait». Mais je m'aperçus bientôt que les étudiants ne me comprenaient pas, et qu'après avoir prononcé *Renard* je devais toujours ajouter que c'était de *Règnard* que j'entendais parler. Dès lors, je trouvai plus court et plus simple de dire *Règnard* tout de suite et comme tout le monde. Car, ce qu'un vieux classique né au

commencement du siècle [illegible] affecte et [illegible] était devenu l'usage, et c'est sa prononciation à lui qui était passée à l'état d'affectation et d'archaïsme. Notre manière nouvelle d'articuler toutes les lettres des mots, de dire [illegible], [illegible], [illegible], ainsi que je l'ai entendu dire à M. *Guizot* (c'est en trois syllabes qu'il prononçait lui-même son nom), est déplorable; mais que voulez-vous? il faut bien marcher avec son époque», comme le disait, pour s'excuser, un communard [illegible] pris les armes à la main par les Versaillais, et voilà pour quelle mauvaise raison je prononce l'*ai* de *Montaigne*» (*La famille et les amis de Montaigne*. Paris, 1896. P. 129—131).

172. Mais ce ne sont pas là les seuls cas, et les choses ne se présentent pas toujours aussi simplement. Beaucoup de mots très usuels et qui n'ont cessé à aucun moment d'être usuels, ont pris peu à peu, dans le siècle dernier, une prononciation plus conforme à l'orthographe; le plus souvent c'est la consonne finale qui apparaît ou réapparaît; remarquons encore que le cas est surtout fréquent pour les monosyllabes (*but*, *dot*, *gens*, *sens*, *fait*, *fils*, etc.). Ce fait est souvent noté par les écrivains français lorsqu'ils complètent la peinture de leurs personnages par des particularités de prononciation. Par exemple, M. Anatole France écrit dans *Monsieur Bergeret à Paris* (p. 56): «Mademoiselle Lalouette avait d'excellentes manières . . . Elle parlait bien. Elle avait gardé la vieille prononciation. Elle disait: un *segret*, un *fi*, une *do*. Par elle j'ai touché au règne de Louis XVI.» Il est clair que pour des mots comme ceux que cite M. Anatole France, il nous est impossible de montrer pourquoi la tradition s'est affaiblie. Le mot *secret* est aussi fréquent ou presque aussi fréquent que le mot *second*, et pourtant ce dernier conserve l'anomalie d'un *c* se prononçant *g*, tandis que le premier s'en est délivré. Nous sommes aussi embarrassés en présence de *fils* et *dot*. En [illegible] d'autres causes [illegible]

orthographique, et parmi ces causes la plus ordinaire est l'analogie. Si la tendance moderne est de dire *des cerfs* avec une *f*, *des porcs* avec un *c*, cela tient en partie à l'orthographe, en partie à la force analogique qui pousse à identifier le pluriel au singulier. Nous avons signalé plus haut la prononciation dialectale [talys] (*talus*): elle s'explique à la fois par l'influence orthographique et par l'analogie des mots latins en *-us*, du mot *obus*, etc. L'explication de ces phénomènes est donc multiple, et c'est pourquoi nous n'allons pas les examiner ici un à un; mais on peut dire que la conformité avec l'orthographe est toujours une raison de plus pour que la prononciation d'une lettre jusqu'alors muette se répande et se maintienne.

APPENDICES.

APPENDICE I.

COMMENT SE PRONONCENT LES LETTRES FRANCAISES.

173. A se prononce [a] ou [ɑ].

1° *a* = [a]: *Canada, animal, place, patte, Madame, chasse, masse, tache*, etc.

2° *a* = [ɑ], en général, quand l'*a* porte un accent circonflexe: *âme, pâte, châsse, tâche, grâce*, etc.; cependant beaucoup de Français abrègent l'*â* final: *mât* se prononce comme *ma*; de même encore: *qu'il cherchât, qu'il aimât*, etc. ne diffèrent pas sensiblement pour la prononciation des passés définis *chercha, aima*. — On entend aussi très souvent [ɑ] dans les terminaisons *-ase* et *-aille: base, hase, extase, paille, taille, caille*, etc.

3° L'usage est très variable au sujet de la prononciation ouverte ou fermée des terminaisons *-ation, -asion, -amme, -asse*, et quelques autres. Nous serions plutôt disposés à recommander les prononciations fermées dans les cas où il y a hésitation; d'ailleurs remarquons que les Français se servent tantôt de l'[a] fermé, tantôt de l'[ɑ] ouvert, en utilisant celui-ci dans les cas d'emphase ou pour produire certains effets; nous avons entendu Coquelin, dans la même soirée, prononcer emphatiquement [mirɑkl̥] et naturellement [spɛktakl̥]. Un même individu pourra dire une phrase comme *la mer est basse* avec l'*a* fermé, et se servir de l'*a* long en lisant le passage suivant: «A ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps *à voix basse* en lui montrant un crucifix» (Daudet, *La mort du Dauphin*).

174. AA se prononce ordinairement [a]: *Boerhaave, Saar-*

bruck, Aaron, Aarhus, Westergaard; *Baal* et *Isaac* hésitent entre [a] et [aa].

175. AE se prononce [a] dans *Caenais* (qui est de *Caen* [kɑ̃]), *maelstrom, Ruisdael, Staël-Holstein.*

176. AEN se prononce [ɑ̃]: *Caen* [kɑ̃], *Saint-Saëns* [sɛ̃sɑ̃:s]; pour *Jordaens* il y a hésitation entre [ʒɔrdɑ̃:s] et [ʒɔrdɛ̃:s].

177. AI se prononce [ɛ], [e] ou [ə]; sur *ail*, cf. § 221.

1° *ai* = [ɛ]: *balai, palais, paix, souhait, pair, paire, apaise, abaisse,* etc. (comp. § 97).

2° *ai* = [e] dans *gai, gaîment, gaîté, geai, quai, j'ai, je sais, tu sais, il sait,* dans tous les futurs: *je parlerai, je mentirai,* etc., et dans les passés définis de la 1re conjugaison: *j'allai, je portai* etc. Les poètes font rimer le *ai* de ces mots avec un *e* fermé. Exemples:

> Que parles-tu toujours d'ingratitude! Assez!
> Ton art me seconda, je le crois, je le sais.
>
> (C. Mendès, *Médée,* p. 85.)

> O mes chéris, c'est donc vainement que j'aurai
> Fait votre chair du sang de mon flanc torturé.
>
> (ib. p. 94.)

3° *ai* = [ə] dans *faisable, faiseur* et les différentes formes de *faire*, où *ai* est inaccentué: *faisant, faisait, faisons, faisions,* etc. Cependant, sous l'influence de l'orthographe on dit aussi *fèsant, fèsait,* et l'*e* ouvert est de rigueur dans *bienfaiteur, malfaiteur.*

178. AIE (AYE) se prononce [ɛ], [ɛj] ou [aj].

1° *aie* (*aye*) = [ɛ]: *baie, claie, futaie, haie, laie, plaie, taie, La Haye, Laboulaye, payement, je payerai, ils voudraient, ils mangeaient, ils faisaient,* etc.

2° *aie* (*aye*) = [ɛ:j]: *la paye, ils paient, ils essayent,* etc.

Remarque. Dans les formes verbales en *-aie*(*s*) ou *-aient* il y a hésitation entre [ɛ] et [ɛ:j].

3° *aye* = [aj]: *Andaye, Biscaye.*

179. AIM et AIN se prononcent [ɛ̃]: *daim, faim, essaim, Paimbœuf, bain, pain, tain, maint, je vaincs, contraindre,* etc.

180. AM se prononce [ɑ̃], [am] ou [a].

1° *am* = [ɑ̃]: *champ, lampe, tambour, Adam, Samson, Gambetta,* etc.

2° *am* = [am] devant *n* dans *amnistie, amnistier, Samnites,*

et parfois devant *m* (voir § 231); à la finale de la plupart des mots étrangers: *Abraham*, *Amsterdam*, *Birmingham*, *Potsdam*, etc.

3° *am* = [a] en général devant *m*: *ammoniac*, *Dammartin*, *Grammont*, *épigramme*, *flamme*, etc.

181. AN se prononce [ɑ̃], [an] ou [a].

1° *an* = [ɑ̃]: *ancien*, *chant*, *lance*, *rang*, *plan*, etc.

2° *an* = [an] dans quelques noms étrangers: *gentleman*, *Manteuffel*, etc., et parfois devant *n* (voir § 233).

3° *an* = [a] en général devant *n*: *anneau*, *annonce*, *cannibale*, *paysanne*, etc.

182. AO se prononce [ao], [aɔ], [o] ou [ɔ].

1° ao = [ao] ou [aɔ]: *cacao*, *kaolin*, *Aoste*, *Bilbao*, *Sebaoth*, etc.

2° ao = [o] dans *curaçao*, *Saône*.

3° ao = [ɔ] dans *aoriste* [ɔrist], prononciation un peu ancienne, que remplace maintenant [aɔrist]; dans la prononciation négligée, *extraordinaire* sonne souvent [ɛkstrɔrdinɛ:r].

183. AON se prononce [ɑ̃], [aɔ̃] ou [a]:

1° *aon* = [ɑ̃] dans *faon*, *paon*, *taon*, *Laon*, *Craon*.

2° *aon* = [aɔ̃]: *Lycaon*, *Pharaon*.

3° *aon* = [a] devant *n*: *faonne*, *faonner*, *paonne* (on dit plus souvent: la femelle d'un paon), *paonneau*, *Craonnais*.

184. AOU se prononce [u] ou [au].

1° *aou* = [u]: *août*, *aoûter*, *aoûteron*. Pour *août*, la prononciation [au] commence à se répandre; on entend aussi dans les provinces [ut] et [aut].

2° *aou* = [au]: *caoutchouc*, *Raoul*.

185. AU se prononce [o] ou [ɔ].

1° *au* = [o]: *étau*, *gruau*, *haut*, *joyau*; *aube*, *auge*, *aune*, *autre*, *cause*, *faute*, *fauche*, *épaule*, *saute*, *taupe*, etc.; l'[o] accentué est bref à la finale des mots et long devant les consonnes.

2° *au* = [ɔ]: *Auch*, *Dufaure*, *Laure*, *Paul*; *aurore*, *auberge*, *mauvais*, *j'aurai*, *Aurillac* [ɔrijak], *Auxerre* [ɔsɛ:r], etc.

186. AY se prononce [ɛ], [ɛj], [ei] ou [aj].

1° *ay* = [ɛ]: *Fontenay*, *Épernay*, *Launay*, etc.

2° *ay* = [ɛj]: *balayer*, *bégayer*, *essayer*, *frayeur*, *rayon*, etc.

3° *ay* = [ei]: *pays*, *paysan*, *abbaye*.

4° *ay* = [aj]: *bayadère*, *Bayard*, *Bayeux*, *Bayonne*, *Cayenne*, *La Fayette*, *Mayenne*, *Payen*, etc.

AYE, voir AIE.

187. B se prononce [b] ou [p].

1° *b* = [b]: *bac, tabac, nabab, branche, blanche, abdiquer, objet,* etc.

2° *b* = [p] devant une consonne sourde (comp. § 156): *absolu, absence, substituer, obtenir, subterfuge,* etc.

3° *b* est muet dans *plomb, aplomb, surplomb, radoub; Colomb, le Doubs, Fabvier, Lefebvre.*

188. BB se prononce [b] ou [bb].

1° *bb* = [b]: *abbaye, abbé, gobbe, rabbin, sabbat, Abbeville,* etc.

2° *bb* = [bb] dans *gibbeux, gibbosité, Abbah.*

189. C se prononce [k], [s] ou [g]:

1° *c* = [k] devant une consonne: *clef, croix, accident, tocsin, Alcmène, Cnéius;* devant *a, o, u*: *car, cor, cure;* à la finale: *bac, sec, duc, parc, échecs,* etc.

2° *c* = [s] devant *e, i, y*: *ceci, céder, cire, cygne,* etc.

3° *c* = [g] dans *second, seconde, seconder, secondaire.*

4° *c* est muet dans: *accroc, arc-boutant, arc-bouter, arc-doubleau, caoutchouc, clerc, cotignac, cric, escroc, estomac, lacs, marc, porc, raccroc, tabac,* et après *n* final: *banc, blanc, flanc, franc, jonc, tronc; Leclerc, Mauclerc.*

Remarque. *Donc* se prononce [dɔ̃] et emphatiquement [dɔ̃k]: Il est votre père, *donc* [dɔ̃k] vous devez le respecter. Je pense, *donc* [dɔ̃k] je suis.

190. CC se prononce [k], [ks], [kk].

1° *cc* = [k] devant *a, o, u, r, l*: *accabler, accourir, occuper, acclimater, accroire,* etc.

2° *cc* = [ks] devant *e, i*: *accepter, accident,* etc.

3° *cc* = [kk] s'entend parfois dans *impeccable, peccadille, peccavi.*

191. CH se prononce [ʃ] ou [k].

1° *ch* = [ʃ] devant une voyelle, dans tous les mots d'origine populaire: *chanter, chapeau, chien, chez, chose, chou, choix, cacher, lâche, riche, bouche,* etc.; dans un certain nombre de mots d'emprunt, (surtout devant *e* et *i*): *archal, archevêque, archiduc* (et tous les composés de *archi-*, excepté *archiépiscopal*), *bachique, chérubin, chimère, fétichisme, hiérarchie, Michel* (mais *Michel-Ange* [mikɛlɑ̃:ʒ]), *monarchie, pachyderme, patriarche* (mais *patriarchal* [pa-

triarkal]), *psyché*, *punch*, *don Quichotte*, *Rachel*, *rachitisme*, *trichine*, *trochée*, etc.

2° *ch* = [k] toujours devant une consonne: *chrétien*, *chronique*, *chrysalide*, *Christophe*, *Chloé*, *Achmet*, *ichneumon*, *polytechnique*; presque toujours à la finale: *varech*, *cromlech*, *loch*, *Énoch*, *Lamech*, *St. Roch*, *Munich*, *Zurich* (*punch*, *Auch* font exception); très souvent dans les mots d'emprunt: *Achab*, *Achaïe*, *anachorète*, *Antiochus*, *archaïque*, *archange*, *archéologue*, *archonte*, *bacchante*, *catéchumène*, *Chaldée*, *Cham*, *Chanaan*, *chaos*, *Charybde*, *chélidoine*, *chiromancie*, *chœur*, *choléra*, *chorège*, *choriste*, *chorus*, *écho*, *eucharistie*, *lichen*, *Machabée*, *Machiavel*, *Michel-Ange*, *orchestre*, *orchidée*, *psychologue*, etc.

3° *ch* est muet dans *almanach*.

192. CK, CQ, CQU se prononcent [k]: *blockhaus* [blɔko:s], *bifteck*, *bock*, *brick*, *jockey*, *Necker*, *Stockholm*, *Dubocq*, *Lestocq*; *acquérir*, *becqueter*, *grecque*, etc.

193. CT à l'intérieur des mots se prononce [kt]: *acteur*, *facteur*, *directeur*, ou [ks] quand un *i* suit: *action*, *faction*, *direction*. A la finale, *ct* se prononce [kt] ou est muet:

1° *ct* final se prononce dans: *compact*, *correct*, *incorrect*, *direct*, *indirect*, *district*, *infect*, *strict*, *tact*, *contact*.

2° *ct* final est muet dans *aspect*, *respect*, *distinct*, *indistinct*, *instinct*, *succinct*.

3° *ct* final est tantôt muet, tantôt prononcé dans *abject*, *circonspect*, *exact*, *suspect*. On prononce parfois *ct* quand on veut appuyer sur le mot: *soyez exact* [ɛgzakt], mais: *il n'est pas très exact* [ɛgza].

194. D se prononce [d] ou [t].

1° *d* = [d]: *doit*, *droit*, *cardinal*, *adjoint*, *céder*, *perde*, *aide*, etc.

2° *d* = [t] en liaison: *un grand homme* (§ 157).

3° *d* est ordinairement muet à la finale: *muid*, *nid*, *nœud*, *pied*, *laid*, *badaud*, *Arnauld*, *St.-Cloud*, *Sainte-Menehould* [sɛ̃tmənu], *allemand*, *différend*, *gond*, *Osmond*, *fard*, *Bayard*, *poids*, *remords*, *fonds*, *vends*, *perds*, *etc.* (Le *d* final se prononce dans *Alfred*, *Carlsbad*, *le Cid*, *Conrad*, *David*, *Fould*, *Madrid*, *Rothschild*, *George Sand*, *Stralsund*, *sud*, *le Sund*, *Talmud*.)

195. DD se prononce [d] ou [dd].

1° *dd* = [d]: *additionner*, *adduction*, *reddition*, etc.

2° *dd* = [dd] dans *quiddité*, *Adda*, *Edda*.

196. E, muni d'un accent circonflexe, d'un tréma, d'un accent grave ou d'un accent aigu, se prononce [ɛ] ou [e].

1o *ê, ë, è* = [ɛ]: *chêne, frêle, être, fête, tête, Israël, Noël, père, règle, lèvre, trève*, etc.

2° *é* = [e]: *préféré, décédé, répété, créé*, etc.

Remarque. L'*é* se prononce à peu près [ɛ] dans *parlé-je, blessé-je, je céderai, un événement* [evɛnmɑ̃], etc.

197. E dépourvu d'accent se prononce [ə], [e] ou [ɛ].

1° *e* = [ə]: *brebis, crevette, frelon*, etc. (cf. § 85).

2° *e* = [e] devant *d, ds, r, rs, z* quand ces consonnes sont muettes: *pied, je m'assieds, chanter, porter, berger, dernier, rosier, volontiers, vous avez, vous dansiez, vous feriez, assez, chez*, etc.; *Alger, Tanger, Boucher, Roger, Angers, Coulommiers, Dumouriez, Duprez*, etc.; dans un certain nombre de mots d'emprunt: *in pace, vade-mecum, ne varietur, brasero, revolver* [revɔlvɛ:r], etc.

3° *e* = [ɛ] devant une ou deux consonnes prononcées: *bec, bel, bref, mer, net, index, terre, verre, pelle, selle, paresse, perplexe, leste, verte*, etc.; dans les terminaisons *-et* et *-ect*: *projet, regret, secret, aspect, respect*, etc.

198. EA se prononce [a] ou [i].

1° *ea* = [a]: *il mangea, il plongea, Figeac, orgeat, rougeâtre*, etc.

2° *ea* = [i] dans les mots d'origine anglaise: *steamer* [stimœ:r], *Shakespeare*.

199. EAI se prononce [ɛ] ou [e].

1° *eai* = [ɛ]: *démangeaison, j'arrangeais, il jugeait*, etc.

2° *eai* = [e]: *geai* (cf. § 177, 2), *j'arrangeai, je jugeai*, etc.

200. EAN se prononce [ɑ̃] ou [a].

1° *ean* = [ɑ̃]: *Jean, mangeant, vengeance*, etc.

2° *ean* = [a]: *Jeanne, Jeannette*, etc.

201. EAU se prononce [o]: *beau, chapeau, seau, Beauce, Beaune, Meaux*, etc.

202. EI se prononce [ɛ]: *baleine, neige, seigle, beignet, neiger*, etc.

203. EIL, EILLE se prononcent [ɛ:j]: *conseil, soleil, vieil, vieille, abeille, corbeille*, etc.

204. EIM se prononce [ɛ̃] ou [ɛm]:

1° *eim* = [ɛ̃]: *Reims.*

2° *eim* = [ɛm] dans quelques noms allemands: *Arnheim*, *Manheim*, etc.

205. EIN se prononce [ɛ̃]: *plein*, *sein*, *il peint*, *peindre*, *peinture*, etc.

206. EM se prononce [ɑ̃], [ɛ̃], [am], [ɛm], [a] ou [ɛ].

1° *em* = [ɑ̃]: *temps*, *temple*, *empire*, *embonpoint*, *Luxembourg*, etc.; on prononce aussi [ɑ̃] devant *m* dans *emmagasiner*, *emmailloter*, *emmancher*, *emménager*, *emmener*.

2° *em* = [ɛ̃] dans quelques mots étrangers: *sempiternel*, *A Kempis*, *Memphis*, *Nuremberg*, *Reichemberg*, *Wissembourg*, *Wurtemberg*, etc. (Mais *Rembrandt* sonne [rɑ̃brɑ̃]).

3° *em* = [am] dans *indemniser*, *indemnité*.

4° *em* = [ɛm] dans quelques mots étrangers: *décemvirat*, *harem*, *idem*, *ibidem*, *item*, *indemne*, *Bembo*, *Jérusalem*, *Mathusalem*, etc.

5° *em* = [a] dans *femme*, *femmelette* et les adverbes en *-emment*: *ardemment*, *prudemment*, etc.

6° *em* = [ɛ] devant *m* dans *dilemme*, *gemme*, *lemme*.

207. EN se prononce [ɑ̃], [ɛ̃], [a], [ɛn] ou [ɛ].

1° *en* = [ɑ̃]: *tente*, *gens*, *client*, *impatient*, *quotient*, *Henri*, *Rouen*, *Stentor*, etc.; on prononce aussi [ɑ̃] devant *n* ou une voyelle dans: *enivrer*, *ennoblir*, *ennuyer*, *ennuyeux*, *enorgueillir*.

2° *en* = [ɛ̃] dans les terminaisons *-éen*, *-ien*, *-yen*: *chaldéen*, *européen*, *égyptien*, *citoyen*; *bien*, *lien*, *rien*; dans certains temps de «venir» et de «tenir»: *viens*, *vient*, *viendrez*, etc.; dans beaucoup de mots étrangers: *agenda*, *appendice*, *benjoin*, *benzine*, *compendium*, *examen*, *mémento*, *pensum*, *pentacorde*, *spencer*; *Abencérages*, *Agen*, *Bengale*, *Benjamin*, *Benserade*, *Marengo*, *C. Mendès*, *Penthièvre*, *Rubens*, *Stendhal*, etc.

3° *en* = [a] devant *n* dans *solennel*, *solennité*, *rouennais*, *couenne*; sur *nenni* et *hennir*, voir p. 174.

4° *en* = [ɛn] dans quelques noms étrangers: *amen*, *dolmen*, *gluten*, *lichen*, *pollen*, *spécimen*, *Éden*, *Beethoven*, *Thorvaldsen*, etc.

5° *en* = [ɛ] devant *n*: *ennemi*, *étrenne*, *moyenne*, etc.

208. ER final se prononce [e], [ɛ:r] ou [œ:r].

1° *er* = [e] dans les infinitifs: *parler*, *porter*, etc.; dans les noms formés à l'aide du suffixe *-ier*, *-er*: *altier*, *dernier*, *singulier*, *léger*, *ménager*; *armurier*, *barbier*, *chandelier*, *cocher*, *boucher*, *berger*, *rocher*, etc.; dans des noms propres tels que *Cuvier*,

Fléchier, *Leverrier*, *Montpellier*, *Meunier*, *Auger*, *Béranger*, *Boucher*, *Boulanger*, *Larcher*, *Roger*, *Poitiers*, *Angers*, *Alger*, *Tanger*.

2° *er* = [ɛ:r] dans: *amer*, *cher*, *cuiller*, *enfer*, *fer*, *fier*, *hier*, *hiver*, *mer*, *tiers*, *acquiers*; dans plusieurs mots d'origine étrangère: *aster*, *bitter*, *cancer*, *porter*, *tender*, etc.; dans plusieurs noms propres, surtout étrangers: *Auber*, *Blucher*, *Esther*, *Gers*, *Gessler*, *Jupiter*, *Luther*, *Quimper*, *Prosper*, *Rouher*, *Schiller*, *Weser*, etc.

3° *er* = [œ:r] s'entend parfois dans quelques mots anglais: *steamer* [stimœ:r].

209. ES se prononce [ɛs], [es] ou [ə]:

1° *es* = [ɛs] ou [es]: *esprit*, *estimer*, *domestique*, *forestier*, *respect*, *restreindre*, *Robespierre*, etc. (comp. § 97).

2° *es* = [ə] dans quelques composés de *de-* et *re-* avec des mots commençant par une *s*, abusivement redoublée: *dessous*, *dessus*, *ressaisir*, *ressaut*, *ressauter*, *ressembler*, *ressemblance*, *ressentir*, *ressentiment*, *resserrer*, *ressort*, *ressortir*, *ressource*, *ressouvenir* (comp. § 254, 4). Pour quelques-uns de ces mots la prononciation commence à changer sous l'influence de l'orthographe.

210. EU se prononce [ø], [œ] ou [y].

1° *eu* = [ø] ordinairement dans les syllabes ouvertes: *bleu*, *bleus*, *jeux*, *jeudi*, *deux*, *deuxième*, *pneumonique*, etc., et devant *d*, *t*, *s*: *leudes*, *meute*, *brumeuse*, etc.; comp. § 84.

2° *eu* = [œ] ordinairement dans les syllabes fermées: *seul*, *gueule*, *veulent*, *cerfeuil*, *leur*, *meurt*, *meure*, *meurent*, *veuf*, *aveugle*, *jeune*, *peuple*, *fleuve*, etc.; comp. § 99.

3° *eu* = [y] dans quelques formes du verbe «avoir»: *eu*, *eus*, *eut*, *eusse*, *eûmes*, etc., et dans *égrugeure*, *gageure*, *vergeure* (le peuple prononce aussi [y] dans *Eugène*, *Eugénie*, *Eustache*). Sous l'influence de l'orthographe (cf. § 171) la prononciation [gaʒœ:r] commence à se répandre.

211. EY se prononce [ɛ] ou [ɛj].

1° *ey* = [ɛ]: *jockey*, *bey*, *Jersey*, *Ney*, *Volney*, *Leyde*, etc.

2° *ey* = [ɛj]: *grasseyer*, *asseyez-vous*, etc.

3° *ey* est muet dans *Talleyrand*.

212. F se prononce [f] ou [v].

1° *f* = [f]: *fait*, *frais*, *flair*, *café*, *chef*, *bref*, *bas-relief*, *canif*, *rosbif*, *récif*, *sauf*, *cerf*, *nerf*, *serf*, *soif*, *suif*, *turf*, etc.

2° *f* = [v] en liaison (voir § 157).

3° *f* ne se prononce pas dans *clef* (qu'on écrit parfois *clé*),

dans les combinaisons: *bœuf gras* (bœuf qu'on promène pendant le carnaval), *cerf-volant*, *chef-d'œuvre*, *nerf de bœuf*, et dans les noms de lieu: *Neuf-Brisach*, *Neufbourg*, *Neufchâteau*, *Neufchâtel*. Beaucoup de personnes ne prononcent pas *f* dans *les bœufs*, *les nerfs* comp. *Gr. hist.*, I, § 314, 1, 450, mais il y a maintenant une tendance à la faire sonner.

213. FF se prononce [f]: *affaire*, *effet*, *sifflet*, *offrir*, etc.

214. G se prononce [g], [k] ou [ʒ].

1° g = [g] devant une consonne: *grand*, *gland*, *sanglant*, *augmenter*, *Bagdad*; devant *a*, *o*, *u*: *galop*, *fagot*, *aigu*; à la finale de *joug* et de quelques mots d'emprunt: *grog*, *whig*, *zigzag*, *Liebig*, *Schleswig*, *Zadig*.

2° g = [k]: en liaison: *un long espoir* (§ 161, 2).

3° g = [ʒ] devant *e*, *i*, *y*: *geler*, *loger*, *gigot*, *agir*, *gymnase* *gypse*, *Égypte*. (On prononce [g] dans quelques noms propres étrangers: *Gessler*, *Gessner*, *Giessen*, *Schlegel*.)

4° *g* ne se prononce pas dans le corps des mots: *doigt*, *doigter*, *doigtier*, *legs* (on commence à dire [lɛg]; cf. § 171), *vingt*, *vingtième*, *vingtaine*; dans *ng*, *rg* à la finale: *rang*, *hareng*, *long*, *poing*, *seing*, *bourg* (mais *bourgmestre* = [burgmɛstrə]), *faubourg*, *Cherbourg*, *Wurtemberg*, etc.

215. GG se prononce [g] ou [gʒ].

1° *gg* = [g]: *agglomérer*, *aggraver*, *agglutiner*, etc.

2° *gg* = [gʒ] devant *e*: *suggérer*, *suggestion*, *suggestif*, etc.

216. GH, qui ne se trouve que dans quelques mots italiens, se prononce [g]: *ghetto*, *Borghèse*.

217. GN se prononce [ɲ], [gn] ou [n].

1° *gn* = [ɲ]: *agneau*, *daigner*, *montagne*, *vigne*, *Agnès*, *Joigny*, *Ignace*, etc.

2° *gn* = [gn] dans les mots savants: *agnat*, *cognat*, *diagnose*, *diagnostic*, *géognosie*, *Gnathon*, *gneiss*, *Gnide*, *gnome*, *gnosticisme*, *gnou*, *igné*, *ignicole*, *ignivore*, *ignition*, *inexpugnable*, *magnificat*, *magnifier*, *magnolia*, *pugnacité*, *récognitif*, *récognition*, *stagnant*, *stagnation* et quelques autres.

Remarque. *Incognito* et *magnat* se prononcent ordinairement [ɛ̃kɔgnito], [magna]; on entend aussi [ɛ̃kɔɲito], [maɲa].

3° *gn* = [n] dans *signet* et souvent dans *Compiègne*.

218. GU se prononce [g], [gɥ] ou [gw].

1° *gu* = [g] ordinairement devant *e*, *i*: *gué*, *gui*, *guère*,

guise, *guimpe*, *distingué*, *anguille*, *bègue*, *orgue*, *longue*, etc.; devant *a*, *o* dans les verbes en *-guer*: *il narguait*, *nous briguons*, etc.

2° *gu* = [gɥ] devant *i*, *e*, surtout dans des mots savants: *aiguille*, *arguer*, *inguinal*, *linguiste*, *linguistique*.

3° *gu* = [gw] devant *a* dans quelques mots étrangers: *alguazil*, *guano*, *lingual*, *la Guadeloupe*, *Guarini*, etc.

Remarque. Pour *aiguiser* on hésite entre [gi] et [gɥi].

219. I se prononce [i].

1° *i* = [i]: *mirifique*, *critique*, *illicite*, etc.

2° *i* ne se prononce pas dans quelques mots qui ont gardé l'ancienne notation *ign* pour [ɲ] (voir *Gr. hist.*, I, § 333, Rem.): *encoignure*, (on écrit aussi *encognure*), *oignon*, *poignard*, *poignarder*, *poignant*, *empoigner*, *Cavaignac*, *Champaignac*, *Philippe de Champaigne*, et dans *Castries* [kastr̥] et *Enghien* [ɑ̃gɛ̃].

Remarque. *Cavaignac* et *Champaigne* se prononcent parfois selon l'orthographe [kavɛɲak], [ʃɑ̃pɛɲ]; cette prononciation abusive l'a emporté dans *Montaigne* qui sonne régulièrement [mɔ̃tɛɲ]; cf. *Gr. hist.*. I, § 229, 4, Rem. et ci-dessus § 171.

220. IEN se prononce [jɛ̃] ou [jɑ̃].

1° *ien* = [jɛ̃] ordinairement à la finale: *ancien*, *bien*, *bohémien*, *capétien*, *chien*, *chrétien*, *doyen*, *lien*, *mien*, *rien*, *soutien*, *tien*, *vaurien*, etc., dans *chrétienté* et quelques formes de «tenir» et de «venir» et de leurs composés: *tiens*, *vient*, *tiendrai*, *viendrais*, *soutient*, *revient*, etc.

2° *ien* = [ɑ̃] dans les mots terminés par *-ient*: *client*, *escient*, *expédient*, *impatient*, *ingrédient*, *orient*, *patient*, *quotient* [kosʃɑ̃], *récipient*, etc.

221. IL final après une voyelle se prononce [j]: *travail*, [trava:j], *rail* [ra:j], *conseil* [kɔ̃sɛ:j], *fenouil* [fənu:j]; après une consonne il se prononce [il], [ij] ou [i].

1° *il* = [il]: *avril*, *béril*, *civil*, *fil*, *il*, *mil* (1000), *péril*, *profil*, *puéril*, *subtil*, *vil*, *viril*; *le Brésil*, *le Nil*.

2° *il* = [ij]: *gentilhomme*, *grésil*, *mil* (*millet*).

3° *il* = [i]: *baril*, *chenil*, *coutil*, *fournil*, *fusil*, *gentil*, *nombril*, *outil*, *persil*, *sourcil*.

Remarque. Pour plusieurs des mots en *-il*, la prononciation n'est pas très sûre; on entend ainsi [nɔ̃bril] et [nɔ̃bri], [gril], [gri:j] et [gri], etc.

222. ILL se prononce [i:j] ou [il].

1° *ill* = [i:j]: *bille*, *fille*, *gentille*, *lentille*, *vanille*, *vrille*, *piller*, *griller*, *torpilleur*, *Guillaume*, *Camille*, etc.

2° *ill* = [il] dans *billevesée*, *billion*, *calville*, *codicille*, *distiller*, *mille* (et les dérivés: *millier*, *million*, etc.), *myrtille*, *pupille*, *pusillanime*, *pusillanimité*, *tranquille*, *tranquilliser*, *tranquillité*, *vaudeville*, *ville*, *village*. *Abbeville*, *Achille*, *Belleville*, *Cyrille*, *Gille*, *Lille*, *Mabille*, *Millet*, *Séville*, *Sillery*.

Remarque. Au sujet de *scintiller* et *vaciller*, la plupart des dictionnaires et des orthoépies demandent [sẽtille] et [vasille], mais presque tout le monde dit [sẽtije] et [vasije]; pour *osciller* et *titiller* au contraire, la prononciation [ɔsil(l)e] et [titille] paraît bien plus générale que [ɔsije] et [titije]. Pour d'autres détails, comp. *Gr. hist.*, I, § 359, Rem.

223. IM se prononce [ẽ] ou [im].

1° *im* = [ẽ]: *imbécile*, *impur*, *limbes*, *timbre*, *simple*, *Édimbourg*, *Simplon*, *Joachim* [ʒoaʃẽ], etc.

2° *im* = [im] devant *m*: *immaculé*, *immodeste*, etc., et à la finale des mots étrangers: *intérim*, *olim*, *Ibrahim*, *Sélim*, etc.

224. IN se prononce [ẽ], [in] ou [i].

1° *in* = [ẽ]: *vin*, *vînmes*, *grincer*, *instinct*, *sphinx*, *Finlande*, *Ingres*, etc.

2° *in* = [in] devant *n*: *inné*, *innovation*, *Cinna*, etc. et dans quelques expressions latines ou italiennes: *in pace*, *in partibus*, *in petto*, *in octavo* (mais *in-folio* [ẽfɔljo], *in-quarto* [ẽkwarto]), etc

3° *in* = [i] dans *innocent*, *innocence*, etc.

225. ING se prononce [ẽg]: *lasting*, *pouding* (on écrit aussi *poudingue*).

226. J se prononce [ʒ]: *jamais*, *jujube*, *joli*, *Fréjus*, etc.

227. K se prononce [k]: *kaolin*, *képi*, *kilo*, *kilogramme*, *kyrielle*, *coke*, *cheik*, *Pékin*, *Bourbaki*, etc.

228. L se prononce [l].

1° *l* = [l]: *loup*, *clientèle*, *pulpe*, *culminer*, etc.

2° *l* ne se prononce pas dans *aulne*, *aulnaie*, *feultrier*, *fils*, *pouls* [pu], *soûl* [su]; dans quelques noms propres tels que *Gaultier*, *Paulmier*, *Paulmy*, *Saulnier*, etc., et dans tous ceux en *-auld*, *-ault*: *Arnauld*, *Géricault*, *La Rochefoucauld*, *Perrault*, *Quinault*, etc. — Cette *l* muette est une lettre «étymologique», réintroduite abusivement en moyen français par les savants (cf. *Gr. hist.*, I, § 97, 343). Elle a sporadiquement pénétré dans la prononcia-

tion; ainsi, à côté de [sut] (*soute*) on trouve aussi [sult] (*soulte*), et nous avons entendu prononcer [olnwa] la station de chemin de fer qui s'écrit *Aulnoye*.

229. LL se prononce [l] ou [ll]; sur *ill* voir § 222.

1° *ll* = [l]: *alla*, *falloir*, *balle*, *belle*, *bulle*, etc.

2° *ll* = [ll] dans *Allah*, et souvent dans les mots commençant par *ill-*: *illégal*, *illégitime*, *illogique*, etc. (cf. § 129, 2).

230. M se prononce [m].

1° *m* = [m]: *ma*, *blâma*, *système*, *mnémotechnique*, *amnistie*, etc.; à la finale, *m* ne se prononce que dans quelques mots étrangers: *album*, *intérim*, *Amsterdam*, *Bethléem*, *Éphraïm*, etc.

2° *m* sert souvent à indiquer la nasalité de la voyelle précédente; voir *aim*, *am*, *eim*, *em*, *im*, *om*, *um*, *ym*.

3° *m* ne se prononce pas dans *automne*, *damner*, *condamner*, *condamnable*.

231. MM se prononce [m] ou [mm].

1° *mm* = [m]: *nommer*, *comment*, *savamment*, *pommier*, *pomme*, *hommage*, *homme*, *flamme*, *femme*, *anagramme*, etc.

2° *mm* = [mm] dans les mots commençant par *imm-*: *immatériel*, *immortel*, etc. (cf. § 129, 2); dans *grammaire*, *mammaire*, *mammifère*, *sommaire*, *sommité*; dans *Ammon*, *Emma*, *Emmaüs* (plusieurs de ces mots se prononcent aussi avec [m]); cf. § 206, 1.

232. N se prononce [n].

1° *n* = [n]: *neuf*, *sonore*, *scène*, etc.; à la finale *n* ne se prononce que dans quelques rares mots d'emprunt: *amen*, *in pace*, etc.

2° *n* sert souvent à indiquer la nasalité de la voyelle précédente; voir *ain*, *an*, *ein*, *en*, *in*, *on*, *un*, *yn*.

233. NN se prononce [n] ou [nn].

1° *nn* = [n]: *sonner*, *donner*, *anneau*, *honneur*, *renne*, *colonne*, *Hausmann*, *Hoffmann*, etc.

2° *nn* = [nn] dans plusieurs mots commençant par *inn-*: *inné*, *innervation*, *innover*, *innovateur*, *innovation*, etc. (cf. § 129, 2); dans *Anna*, *annales*, *Cinna*, *connexe*, *connexion*.

234. O (dépourvu d'accent) se prononce [o] ou [ɔ].

1° *o* = [o] dans les syllabes ouvertes et accentuées: *écho*, *zéro*, *Trocadéro*, *dos*, *mot*, *héros*, *complot*, etc.; devant [z]: *chose*, *rose*, *oser*, *osier*, *mosaïque*, *position*, etc.; dans la terminaison *-otion*: *émotion*, *notion*, etc. Enfin dans quelques mots isolés devant [m], [n], [s]; voir ci-dessous la Remarque.

2° *o* = [ɔ] devant une consonne prononcée (excepté [z]; voir ci-dessus): *robe*, *brioche*, *roche*, *médiocre*, *ode*, *étoffe*, *girofle*, *coffre*, *loge*, *catalogue*, *dogme*, *besogne*, *col*, *colle*, *golfe*, *Europe*, *propre*, *époque*, *cor*, *gorge*, *forme*, *un os*, *bosse*, *noce*, *dot*, *note*, *notre*, etc.; *obtenir*, *octobre*, *porter*, *postal*, *modeste*, *orateur*, *philologue*, *voler*, etc.

Remarque. Les terminaisons *-ome*, *-one* se prononcent ordinairement [ɔm], [ɔn]: *astronome*, *économe*, *gastronome*, *anémone*, *matrone*, *monotone*, *Babylone*, *Vérone*, etc.; dans quelques cas isolés on entend [o:m], [o:n]: *arome*, *axiome*, *idiome*, *tome*, *zone*. Pour plusieurs mots, on hésite entre [ɔ] et [o]: *atome*, *gnome*, *hippodrome*, *majordome*, *amazone*, *atone*. Devant [s], *o* sonne [o] dans *fosse*, *fossette*, *fossoyer*, etc., *grosse*, *grossir*, *grossier*, etc., dans *Calvados* et les noms propres en *-oz* tels que *Buloz*, *Gaidoz*, etc.

235. O muni d'un accent circonflexe se prononce [o] ou [ɔ].

1° *o* = [o]: *dépôt*, *aussitôt*, *drôle*, *dôme*, *trône*, *côte*, *apôtre*, *le vôtre*, *ôter*, *clôture*, etc.

2° *o* = [ɔ] dans *côteau*, *hôpital*, *hôtel* (et les dérivés), *rôtir* (et les dérivés).

236. OA se prononce [oa], [ɔa] ou [ɔ].

1° *oa* = [oa] ou [ɔa]: *coaguler*, *coalition*, *coasser*, *cohabiter*, *oasis*, *cloaque*, etc.

2° *oa* = [ɔ]: *toast*, *toaster*.

237. OE se prononce [oe], [oɛ], [ɔɛ], [wa], [wɑ] ou [o].

1° *oe* (*oé*, *oè*, *oë*) = [oe], [oɛ], [ɔɛ]: *cohérence*, *coexister*, *coefficient*, *poème*, *poète*, *Noël*, etc. (cf. § 62, Rem.).

2° *oe*, *oê* = [wa], [wɑ]: *moelle*, *moelleux*, *moellon*, *poêle*, *poêlier*, *poêlon*.

3° *oë* = [o] dans *Lugné Poë* [po].

238. OI se prononce [wa] ou [wɑ].

1° *oi* = [wa]: *moi*, *toi*, *toit*, *choix*, *sournois*, *soif*, *éloigne*, *avoir*, *vouloir*, *rasoir*, *boire*, *ivoire*, *noire*, *ardoise*, *bourgeoise*, *angoisse*, *empoisse*, *moisson*, *moite*, *doive*, etc.

2° *oi* = [wɑ] surtout après *r*: *croix*, *croit*, *croire*, *roi*, *trois*, *froid*, *froide*, *froisser*, etc., et souvent dans *bois*, *boîte*, *mois*, *noix*, *poids*, *pois*, *poix*.

239. OM se prononce [ɔ̃], [ɔm], [ɔ].

1° *om* = [ɔ̃]: *nom*, *rompt*, *comte*, *compte*, *promptitude*, *impromptu*, etc.

2° *om* = [ɔm] devant *n*: *automnal*, *calomnie*, *omnibus*, *som-*

nambule, *somnolent*, etc., dans quelques noms étrangers: *Cromwell*, *Tom Pouce*, etc.

3° *om* = devant *m*: *comme*, *homme*, *pommier*, etc.

240. ON se prononce [ɔ̃] ou [ɔ].

1° *on* = [ɔ̃]: *non*, *rond*, *conte*, *bonté*, *onction*, etc.

2° *on* = [ɔ] devant *n*: *donner*, *sonner*, *sonne*, *sonnette*, *marronnier*, *bonbonnière*, *Lisbonne*, etc.

241. OO se prononce [oɔ], [ɔ] ou [u].

1° *oo* = [oɔ]: *Booz*, *zoologie*, *coopérer*, *coopération*.

2° *oo* = [o]: *alcool*, *alcoolique*, *alcoolisme*, etc.; ces mots se prononcent aussi dans le parler plus soigné avec [oɔ].

3° *oo* = [u] dans des mots empruntés de l'anglais: *bookmaker*, *groom*, *kangouroo*, *schooner*, *sloop*, *book*, *Cooper*, *Liverpool*, etc.

242. OU se prononce [u] ou [w]:

1° *ou* = [u]: *tousser*, *roucouler*, *boursoufler*, etc.

2° *ou* = [w]: *oui*, *échouer*, *cambouis*, etc. (§ 62).

243. P se prononce [p].

1° *p* = [p]: *pu*, *plus*, *pré*, *pneu*, *psychologue*, *accepter*, *adopter*, *captieux*, *descriptif*, *impromptu*, *péremptoire*, *présomptif*, *rédempteur*, *rédemption*, *septembre*, *septante*, *septentrional*, *septénaire*, *septennat*, *septimo*, *septuagénaire*, *septuagésime*, *septuor*, *septuple*, *somptueux*, *symptôme*; *abrupt*, *adepte*, *concept*, *rapt*, *transept*, *biceps*, *gypse*, *laps*, *reps*, *triceps*, *turneps*. A la finale, *p* s'entend dans *cap*, *cep*, *croup*, *hop*, *julep*, *salep*.

2° *p* est muet dans le corps des mots suivants: *anabaptisme*, *anabaptiste*, *baptême*, *baptiser*, *baptismal*, *baptistère*, *Baptiste*, *cheptel*, *compte* (et les dérivés), *corps*, *dompter* (et les dérivés), *exempt*, *exempter*, *prompt*, *promptement*, *je romps*, *sculpter* (et les dérivés), *sept*, *septième*, *temps*; le plus souvent à la finale: *beaucoup*, *camp*, *cantaloup*, *champ*, *drap*, *coup*, *trop*, *galop*, *loup*, *sirop*, etc. *Dupanloup*, *Fécamp*, etc.

244. PH se prononce [f]: *phrase*, *physique*, *phtisie*, *dauphin*, *Joseph*, etc.

245. PP se prononce [p] ou [pp].

1° = [p]: *frapper*, *appliquer*, *apprécier*, *grappe*, *nappe*, *houppe*, etc.

2° *pp* = [pp] dans *appétence*, *hippodrome*.

246. Q se prononce [k]: *coq*, *cinq* (le *q* final s'amuït devant une consonne: *cin(q) francs*, *cin(q) mois*, etc.; mais: *le cinq mai*).

247. QU se prononce [k], [kɥ] ou [kw̥].

1° = [k]: *quai, qualité, quadrille, quasi, quel, question, quinconce, quinteux, quiproquo, quotient, acquérir, équivoque, inquiet, liquide, liquéfier, liqueur, liquoreux, claque, Pâques, Aquitaine, Quasimodo, Quimper*, etc.

2° *qu* = [kɥ]: *quidam, quiétisme, quintette, requiem, ubiquité, Quinte-Curce, Quintilien, Quirinal; équestre* et *questeur* hésitent entre [kɥ] et [k].

3° *qu* = [kw̥]: *aquarelle, aquarium, équateur, in-quarto, loquace, quadrature, quadrijumeau, quadrupède, quadruple, quaker, quartz, square*, etc.

248. R se prononce [r] ou [ʀ]; voir § 46.

1° *r* = [r] ou [ʀ]: *railleur, verdure, mercredi, pervertir, car, cœur, cor*, etc.

2° *r* ne se prononce pas dans la terminaison verbale *-er*: *parler, chanter*, etc.; dans la terminaison nominale *-ier* ou *-er*: *barbier, cocher*, etc. (comp. § 208); dans *monsieur, messieurs*.

249. RR se prononce [r] ou [rr].

1° *rr* = [r]: *arrondir, arroser, interroger, interrompre, corrompre, torrent, erreur, carré, terre*, etc.

2° *rr* = [rr] dans *courrai, mourrai, acquerrai, conquerrai* (et les conditionnels correspondants); dans quelques mots étrangers: *corrégidor, Pyrrhus, Urraque;* facultativement dans les mots commençant par *irr-*: *irrationel, irréalisable, irrégularité, irresponsable*, etc., dans *errata* et quelques autres mots.

250. RH et RRH se prononcent [r]: *rhéteur, rhétorique, rhume, Rhône, Rhin; catarrhe, diarrhée*, etc.

251. S se prononce selon les circonstances, tantôt [s], tantôt [z].

1° *S* initiale suivie d'une voyelle se prononce [s]: *sa, son, sou, sur*, etc.

2° *S* + consonne. — Devant une consonne *s* se prononce [s]: *scandale, statue, spectale, squelette; costume, disputer, satisfaction, susdit, susnommé, ballast, l'est, ouest, whist*, etc. *L'Espinasse, Manon Lescaut, Mesmer, Montespan, Brest, le Christ, Saint-Just*, etc. — Par une assimilation régressive (§ 153, 1), *s* devient [z] dans *sbire, svelte, Sganarelle; asbeste, presbyte, presbytère, Dresde, Lisbeth, Lisbonne, Ratisbonne, Strasbourg.* — *S* ne se prononce pas dans la forme verbale *est* (mais *le vent d'est* [ləvɑ̃dɛst]), dans *mesdames*,

mesdemoiselles, *lesquels*, *desquels*, etc., et enfin dans un grand nombre de noms propres qui n'ont pas subi le changement orthographique imposé par l'Académie, en 1714, aux noms communs (comp. *Gr. hist.*, I, § 61). Ainsi, tandis que *bastir*, *teste*, etc. sont devenus *bâtir*, *tête*, etc., on a conservé l'*s* dans *Aisne*, *Asnières*, *Avesnes*, *Belle-Isle*, *Besnard*, *Champmeslé*, *Chasles*, *Davoust*, *Delisle*, *Duchesne*, *Dufresne*, *Du Guesclin*, *Nesles*, *Prévost*, *Rosny*, *Suresnes*, etc.; rappellons aussi les noms commençant par *des*: *Descartes*, *Desnoiresterres*, *Despois*, *Boileau-Despréaux*, etc.

3° Consonne + *S*. — *S* précédée d'une consonne (ou d'une voyelle nasale) se prononce [s]: *verser*, *absence*, *subside*, *dessert*, *pousser*, *chanson*, *pensée*, etc. Par une assimilation progressive (§ 153, 2), *s* devient [z] sous l'influence d'une consonne sonore précédente: *Alsace*, *alsacien*, *balsamier*, *balsamine*, *balsamique*, *subsister*. On prononce aussi [z] dans *transalpin*, *transaction*, *transborder*, *transgresser*, *transition*, *transit*, *transitif*, *transiger*, *transvaser*, *transverser*.

4° *S* intervocalique se prononce [z]: *baiser*, *maison*, *oiseau*, *risible*, *usurper*, *Élisabeth*, *Joseph*, etc. Il faut excepter un certain nombre de mots composés dont voici les plus communs: *antiseptique*, *antisocialiste*, *cosinus*, *désuétude*, *entresol*, *imparisyllabe*, *invraisemblable*, *monosyllabe*, *parasol*, *polysyllabe*, *préséance*, *présupposer*, *présupposition*, *resaluer*, *resigner* (ne pas confondre avec *résigner* [reziɲe]), *tournesol*, *vraisemblable*. Ajoutons *Lasalle*, *Lesage*, *Desaix*, *Lesaint*, etc.

5° *S* finale. — A la finale, *s* est généralement muette: *bras*, *abcès*, *mauvais*, *avis*, *buis*, *dos*, *galimatias*, *pouls*, *sous*, *abus*, *talus*, *courtois*, *fois*, *jars*, *vers*, *alors*, *corps*, *toujours*, *ailleurs*, *fonds*, etc. *Alexis*, *Amiens*, *Angers*, *Anvers*, *Cahors*, *Calais*, *Chablis*, *Cinq-Mars*, *Le Mans*, *Mamers*, *Maupas*, *Thiers*, *Thomas*, *Vaugelas*, etc. — *S* se prononce dans un certain nombre de mots dont la plupart sont étrangers: *albatros*, *albinos*, *aloès*, *Angélus*, *as*, *atlas*, *bis*, *blocus*, *cens*, *cortès*, *crocus*, *express*, *gibus*, *gratis*, *hiatus*, *humus*, *ibis*, *lis*, *mars*, *métis*, *oasis*, *pathos*, *rachitis*, *rébus*, *rhinocéros*, *tumulus*, *vasistas*, etc.; *Agnès*, *Amadis*, *Arras*, *Aunis*, *Bernis*, *Brancas*, *Calas*, *Calvados*, *Carpentras*, *Clovis*, *Daphnis*, *Dreyfus*, *Flourens*, *Fréjus*, *Genlis*, *Gil Blas*, *Jonas*, *Lesseps*, *Mars*, *Paris* (nom de personne; on dit [gastɔ̃paris], mais [lavildəpari]), *Pézenas*, *Puvis de Chavanne*, *Reims*, *Rubens*, *Ruy Blas*, *Stanislas*, *Tirsis*, *Vénus*, *Warens*, etc.

252. Observations particulières sur l's finale de quelques mots:

1° **fils** se prononce maintenant [fis] malgré les protestations de Littré: «Beaucoup de gens ont depuis quelque temps l'habitude de faire entendre l'*s* de *fils* . . . c'est une très mauvaise prononciation» (*Dictionnaire de la langue française*, II, Paris, 1874). La prononciation [fi] est vieillie (comp. § 172) et provinciale; les poètes seuls s'en servent encore à la rime. Quand V. Hugo fait rimer *fils* avec *crucifix* (*Les Châtiments*, IV, 12), il ne s'éloigne pas de la bonne prononciation de son temps, mais dans la *Médée* de Catulle Mendès (Paris, 1899), la rime *défis*: *ses fils* (p. 18) est un pur archaïsme.

2° **gens** se prononce [ʒɑ̃]; on entend assez souvent dans le peuple la prononciation [ʒɑ̃:s], dont les auteurs se moquent en imprimant *gensses*; il faut l'éviter dans tous les cas.

3° **hélas** se prononce [elɑ:s]; la prononciation [elɑ], encore recommandée par Littré, est vieillie.

4° **jadis** se prononce [ʒadis]; la prononciation [ʒadi] est vieillie.

5° **mœurs**: presque tout le monde prononce maintenant [mœrs]; la prononciation [mœ:r] est arriérée et solennelle.

6° **os** au singulier [ɔs], au pluriel [o].

7° **ours** se prononce [urs]; la prononciation [ur] est vieillie; mais les poètes y recourent parfois à la rime:

> Celui qu'on attendait, dont on parlait toujours.
> Il ne fait pas manger les enfants par les ours.
>
> (Rostand, *La Samaritaine*, p. 110.)

8° **plus** se prononce [ply], [plyz] ou [plys]. — On emploie [ply] devant une consonne: *plus grand*, et le plus souvent devant une pause: *je ne sais plus*, *tout au plus*. — [plyz] se trouve devant une voyelle: *plus aimable*. — [plys] dans l'expression *en plus*; dans les formules mathématiques telles que *2 plus 2 font 4*; dans les énumérations comme *une armoire en noyer*, *plus un lit de fer*, *plus un tableau*, etc.; dans le terme de grammaire *le plus-que-parfait* (comp.: *c'est plus* [ply] *que parfait*). — L'*s* a une tendance à apparaître dans le parler populaire, lorsque le mot est final et lorsqu'il est synonyme de davantage.

9° **sens** se prononce [sɑ̃:s] dans la plupart des cas: *les*

cinq sens; *ça n'a pas de sens*; *contre-sens*; *non-sens*; *en tous sens*. Mais l'*s* est muette dans: *le bon sen(s)*, *le sen(s) commun*, *sen(s) dessus dessous* (beaucoup de gens, surtout dans le bas peuple, prononcent *bon sensse*, *sensse commun*).

10° **tous** se prononce [tu]: *tous mes amis*, *tous ces enfants*, *tous les hommes*, etc.; [tu:z]: *à tous instants*, *tous ensemble*, etc.; ou enfin [tus] (ou [tu:s]): *emmenez-les tous*, *ils le veulent tous*, *les hommes sont tous mortels*, *tous pensent que . . .*, *etc*.

11° **vis**, passé déf. de *voir*, se prononce [vi]; comme substantif (lat. *vites*) il se prononce [vis].

253. SC se prononce [s] ou [sk]:

1° *sc* = [s] devant *e*, *i*, *y*: *scène*, *scie*, *sceau*, *sceller*, *scélérat*, *obscène*, *irascible*; *Sceaux*, *Scipion*, *Scylla*, etc. *Crescendo* se prononce souvent à l'italienne [kreʃɛndo].

2° *sc* = [sk] devant *a*, *o*, *u* et les consonnes: *scandale*, *scolaire*, *sculpter*, *scrutin*, etc.

254. SCH se prononce [ʃ] ou [sk]:

1° *sch* = [ʃ]: *schako*, *schématique*, *schisme*, *schlague*, *kirsch*; *Schiller*, *Schleswig*, etc.

2° *sch* = [sk] devant *o*: *scholastique*, *scholiaste*, *scholie* (ces mots s'écrivent le plus souvent sans *h*), *schottisch*, etc.

255. SH se prononce [ʃ]: *fashionable*, *shako*, *shérif*, *shilling* [ʃl̥ɛ̃], etc.

256. SS se prononce [s] ou [ss]:

1° *s* = [s]: *assez*, *assavoir*, *laisser*, *bassin*, *secousse*, etc.

2° *s* = [ss] dans quelques mots isolés: *assoupir*, *assouplir*, *classique*, etc.

257. T se prononce [t] (sur le groupe *ti*, voir § 260): *toi*, *trois*, *octroi*, *ortie*, *septembre*, *auguste*, *bataille*, *hâter*, etc. Rien à remarquer que sur la prononciation du *t* final.

1° Le *t* final est ordinairement muet: *achat*, *avocat*, *état*, *billet*, *cabinet*, *portrait*, *appétit*, *débit*, *biscuit*, *camelot*, *sot*, *entrepôt*, *haut*, *saut*, *atout*, *goût*, *art*, *quart*, *pivert*, *concert*, *effort*, *ressort*, *endroit*, *mont*, etc. *Marat*, *Murat*, *Bossuet*, *Capet*, *Talbot*, *Thibaut*, *Albert*, *Robert*, etc.

2° Le *t* final se prononce dans quelques mots isolés, surtout des mots d'emprunt: *accessit*, *granit*, *brut*, *chut*, *dot*, *fat*, *knout*, *malt*, *mat*, *net*, *vermouth*, *vivat*; *ballast*, *compost*, *l'est*, *ouest*,

toast [tɔst], *Christ* (mais *Jésus-Christ* [ʒezykri]), *whist*. Comp. encore *ct* final (§ 193).

258. La prononciation du *t* final est facultative dans les mots suivants:

1° **but** se prononce tantôt [by] (prononciation officielle), tantôt [byt]. On a surtout une tendance à faire entendre le *t* quand le mot est final ou marqué par l'emphase: *Voilà mon but* [byt]; mais: *le but* [by] *principal qu'il s'est proposé.* Notons que dans *La Princesse lointaine* M. E. Rostand fait rimer *but* avec *luth* (I, sc. 2) et avec *chut* (IV, sc. 1).

2° **fait** se prononce [fɛt] dans l'expression «*dire son fait à quelqu'un*», et il y a une tendance à le prononcer ainsi, quand le mot est final ou important: *Ça, c'est un fait* [fɛt].

3° **huit** se prononce [ɥit] devant une pause: *J'en ai huit*; devant une voyelle: *Nous avons huit enfants*; dans l'indication du quantième: *Le huit février.* Partout ailleurs on prononce [ɥi]: *Ça vaut huit francs*, etc.

4° **sept** se comporte comme *huit.*

5° **soit** se prononce [swat] quand il fait fonction d'adverbe affirmatif ou concessif: *Acceptez vous?* — *Soit.* Quand c'est le subjonctif du verbe «être» conservant sa fonction verbale, ou bien l'adverbe marquant l'alternative, on prononce [swa]: *Je ne crois pas que ce soit lui. Soit raison, soit caprice.*

259. TH se prononce [t].

1° *th* = [t]: *thème*, *athée*, *gothique*, *luth*, *Élisabeth*, *sympathie*, *antipathie*, etc.; à côté de *chrestomathie* [krɛstomati] on entend parfois [krɛstomasi]; c'est une prononciation à éviter.

2° *th* est muet dans *asthme*, *asthmatique*, *isthme*, *Goth*, *Ostrogoth*, *Visigoth.*

260. TI se prononce régulièrement [ti] devant une consonne: *petite*, *tirer*, *phtisie*, etc.; devant une voyelle, le groupe sonne [si], [sj̊] ou [ti], [tj̊].

1° *ti* = [si], [sj̊] ordinairement quand le groupe est intervocalique: *ambitieux*, *balbutier*, *capétien*, *initier*, *initiative*, *nation*, *nicotiane*, *patience*, *rationalisme*, etc.; *aristocratie*, *diplomatie*, *idiotie*, *minutie*, *prophétie*, etc.; *Béotie*, *La Boétie*, *Croatie*, *Helvétie*, etc. Parfois aussi après une consonne: *factieux*, *jonction*, *onction*, *égyptien*, *inéptie*, *inertie*, *martial*, *partial*, *Spartiate*, *portion*, *confidentiel*, *essentiel*, *différentier*, *gentiane*, *plénipotentiaire*, *prétention*, etc.

2° *ti* = [ti], [tʃ̥] dans les cas suivants: a) au commencement des mots: *tiare, tien, tiens, tient, tiers*; b) dans les terminaisons nominales *-tième, -tié, -tier, -tière, -tiers*: *huitième, quantième, pénultième, amitié, moitié, entier, frontière, volentiers, Noirmoutiers*, etc.; c) dans les terminaisons verbales *-tiez, -tions* et les participes féminins en *-tie*, si les autres formes du verbe présentent [t]: *nous gâtions, contractions, intentions, éditions, sortions, vous portiez, exceptiez, invitiez*, etc., *bâtie, rôtie, garantie, partie sortie*, etc.; d) après une *s* (x) conservée: *amnistie, bastion, bestial, dynastie, modestie, Sébastien, mixtion*, etc., ou une *s* amuïe: *châtier* (vfr. *chastier*), *chrétien* (vfr. *chrestien*), *Étienne* (vfr. *Estienne*), etc.; e) dans les cas isolés suivants: *antienne, éléphantiasis, étioler, étiologie, galimatias, ortie, Claretie*.

Remarque. Citons à propos de la prononciation de [ti] l'anecdote suivante: «Un jour que Nodier lisait à l'Académie des remarques sur la langue française, il disait que le *t* entre deux *i* a d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l'*s*. — Vous vous trompez, Nodier, la règle est sans exceptions, lui cria Emmanuel Dupaty. — Mon cher confrère, répliqua le malicieux grammairien avec une humilité sarcastique, prenez *picié* de mon ignorance et faites-moi l'*amicié* de me répéter seulement la *moicié* de ce que vous venez de me dire. L'Académie rit et Dupaty resta convaincu qu'il y avait des exceptions.»

261. TT se prononce [t] ou [tt].

1° *tt* = [t]: *battu, dattier, datte, goutte*, etc.

2° *tt* = [tt]: dans quelques mots d'emprunt: *atticisme, attique, concetti, dilettante*.

262. TZ se prononce [ts] ou [s].

1° *tz* = [ts]: *Austerlitz, Fritz, Leibnitz, Tœplitz*, etc.

2° *tz* = [s] dans *Metz* (d'où l'adjectif *messin*), le cardinal de *Retz*, eau de *Seltz*. — *Biarritz* hésite entre [ts] et [s].

263. U se prononce [y], [ɥ] ou [w]:

1° *u* = [y] dans tous les mots français et quelques mots d'emprunt: *brûlure, usure, futur, hurluberlu, club, turf, gutta-percha, uhlan*, etc.

2° *u* = [ɥ]: *buis, cruel, nuage*, etc. (cf. § 247, 2).

3° *u* = [w]: *aquarelle, aquarium. lingual*, etc. (cf. § 247, 3).

264. UM se prononce [œ̃], [ɔ̃] ou [ɔm].

1° *um* = [œ̃]: *parfum, humble, humblement, Humbert*, etc.

2° *um* = [ɔ̃] dans les mots d'emprunt et les mots étrangers: *lumbago, Cumberland, Humboldt*, etc.

3° *um* = [ɔm] surtout dans les mots d'emprunt latins: *album*, *decorum*, *factotum*, *maximum*, *pensum*, *Te Deum*, *postscriptum*, *triumvirat*, *circum-polaire*, *rhum*, etc.

265. UN se prononce [œ̃] ou [ɔ̃].

1° *un* = [œ̃]: *un*, *défunt*, *lundi*, *Autun*, etc.

2° *un* = [ɔ̃] dans les mots d'emprunt et les noms étrangers: *punch*, *secundo*, *jungle*, *le Sund*, *Brunswick*, etc.

UY, voir § 269, 3.

266. V se prononce [v] ou [f].

1° *v* = [v]: *voir*, *vrai*, *vlan*, *devoir*, *cave*, etc.

2° *v* = [f], par assimilation devant les consonnes sourdes: *savetier*, *sauve-toi* (§ 41).

267. W se prononce [w] ou [v].

1° *w* = [w] surtout dans les mots anglais: *whist*, *whig*, *sandwich*, *railway* [rɛlwɛ], *waterproof*, *Cromwell*, etc. — Quelques mots anglais hésitent entre [w] et [v]: *warrant*, *Walter Scott*, *Washington*.

2° *w* = [v] surtout dans les mots allemands ou flamands: *Wagram*, *Waterloo*, *Watteau*, *Weber*, *Weimar*, *Weser*, *Wissembourg*, *Wurtemberg* [vyrtɛ̃bɛ:r]; aussi dans *wagon*.

268. X se prononce [ks], [k], [s], [gz], [z].

1° x = [ks]: *xylographie*, *axiome*, *Alexandre*, *Maxime*, *Mexique*, *Saint-Germain-l'Auxerrois*, *Saint-Maixent*, *exclure*, *explorer*, *texte*, *Oxford*, *Vauxhall*, *index*, *phénix*, *préfixe*, *Félix*, *silex*, *Aix*, *Ajax*, *Styx*, *Vercingétorix*, *larynx*, *sphinx*, etc.

2° x = [k] dans le préfixe **ex-** devant *ce*, *ci*, *s*: *excellence*, *excéder*, *exciter*, *exsuder*, etc.; et dans *Xéres*, *Ximénès*, *Vauxcelles*.

3° x = [s] dans *dix*, *six*, *soixante*; *Auxerre*, *Auxonne*, *Bruxelles*, (la prononciation [bryksɛl] est vulgaire), *Luxeuil*, *Aix-les-Bains*, *Aix-la-Chapelle* (la prononciation avec [ks] se répand maintenant de plus en plus), *Béatrix*, *Cadix*.

4° x = [gz] dans **ex-** initial devant une voyelle ou une *h* muette: *examen*, *exécuter*, *exiler*, *exhausser*, *exhumer*, *exubérant*, etc.; de même dans les mots grecs ou latins commençant par *hex-* ou *sex-* (devant une voyelle): *hexamètre*, *hexasyllabe*, *sexagénaire*, etc., et dans *Xantippe*, *Xénophon*.

5° x = [z] dans *deuxième*, *dixième*, *dix-huit*, *dix-neuf*, *sixième*, *sixain*; et dans les liaisons: *deux enfants*, *six heures*, etc. (§ 161, 4).

Notez que dans les combinaisons *mesure à six-huit* et *entre six et sept*, on prononce [s].

6° x est généralement muette à la finale des mots français: *choix*, *choux*, *heureux*, *faix*, *paix*, *je peux*, *taux*, *je vaux*, *crucifix*, *perdrix*, *prix*, *flux*, *reflux*, *afflux*, etc.; *Bayeux*, *Bordeaux*, *pays de Caux*, *Foix*, *Meaux*, *Morlaix*, *Trévoux*, etc.

269. Y se prononce [i], [j] ou [ij]; comp. *ay* (§ 186), *ey* (§ 211).

1° y = [i]: *cyprès*, *gymnase*, *lyre*, *Cluny*, etc.

2° y = [j]: *yatagan*, *yeuse*, *hyène*, *hyacinthe*, etc. (cf. § 51); *bayadère*, etc. (cf. § 186, 4).

3° y = [ij]: *appuyer*, *essuyer*, *fuyard*, *tuyau*; dans plusieurs mots, la prononciation du groupe *uy* hésite entre [ɥij] et [yj]: *bruyamment*, *bruyère*, *écuyer*, etc.

270. YM se prononee [ɛ̃] ou [im].

1° *ym* = [ɛ̃]: *cymbale*, *nymphe*, *Olympe*, *symphonie*, *thym*, *tympan*, etc.

2° *ym* = [im] devant *n*: *gymnase*, *gymnastique*, *hymne*, *Polymnie*.

271. YN se prononce [ɛ̃]: *larynx*, *lynx*, *syntaxe*, *synthèse*, etc.

272. Z se prononce [z] ou [s].

1° *z* = [z]: *zèbre*, *zèle*, *zéro*, *zinc*, *zigzag*, *zodiaque*, *zone*; *Zacharie*, *Zadig*, *Zaïre*, etc.; *gaze*, *rizière*, *topaze*, *trapèze*, *gaz*, *fèz*, etc.

2° *z* = [s] à la fin de quelques noms étrangers: *ranz*, *St.-Jean de Luz*, etc.; et dans les noms propres en *-oz*: *Berlioz*, *Gaidoz*, etc.

3° *z* ne se prononce pas dans *assez*, *chez*, *lez*, *nez*, *rez(-de-chaussée)*, *riz*, et dans la 2e pers. du plur. des verbes; *vous donnez*, *vous donniez*, etc.

APPENDICE II.

TEXTE EN TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE.

La chèvre	laʃɛ:vrə
de monsieur Seguin.	dəməsj̊øsəgɛ̃.
A. M. Pierre Gringoire,	aməsj̊øpjɛrgrɛ̃gwa:r
poète lyrique à Paris.	pɔɛtlirikapari.
Tu seras bien toujours le	tysrabjɛ̃tuʒu:rləmɛ:m
même, mon pauvre Gringoire.	⌊mɔ̃povgrɛ̃gwa:r⌋
Comment! on t'offre une	kɔmɑ̃/
place de chroniqueur dans un	ɔ̃tɔfrynplasdəkrɔnikœ:r
bon journal de Paris, et tu as	dɑ̃zœ̃bɔ̃ʒurnaldəpari/
l'aplomb de refuser . . . Mais	etyalaplɔ̃dərfy:ze/
regarde-toi, malheureux garçon!	mergardətw̥a malørøgarsɔ̃
Regarde ce pourpoint troué,	rəga/rd səpurpw̥ɛ̃tr̥ue
ces chausses en déroute, cette	seʃo:szɑ̃derut
face maigre qui crie la faim.	sɛtfasmɛ:grəkikr̥ilafɛ̃.
Voilà pourtant où t'a conduit	vwalapurtɑ̃utak̥ɔ̃dɥi-
la passion des belles rimes!	lapɑ:sj̊ɔ̃debɛlrim
Voilà ce que t'ont valu dix	vwalaskətɔ̃valy
ans de loyaux services dans	dizɑ̃dlwajosɛr-
les pages du sire Apollo . . .	vizdɑ̃lepa:ʒdysirapɔllo . . .
Est-ce que tu n'as pas honte,	ɛskətynapɑhɔ̃:t/
à la fin?	⌊alafɛ̃⌋
Fais-toi donc chroniqueur,	fɛtw̥adɔ̃kr̥ɔnikœ:r/

imbécile; fais-toi chroniqueur. Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barette . . .

Non? Tu ne veux pas? . . . Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout . . . Eh bien, écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin.* Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon: un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait: «C'est fini; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.»

Cependant il ne se découragea pas, et après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute

⌞ɛ̃besil⌟ fɛtw̥akr̥ɔnikœ:r/.
tygaɲradbozekyalaro:z/
tyɔratɔ̃kuvɛ:rʃebrebɑ̃/
etypuratmɔ̃tre
leʒu:rdəpr̥əmjɛ:r/
avɛkynplymnœ:vatabarɛt . . .

nɔ̃/ tynvøpɑ/
typr̥etɑ̃rɛstelibratagi:z
ʒyskobu/ . . . ebjɛ̃
ekutœ̃pølistw̥a:r
dəlaʃɛ:vrədəmsj̊øsəgɛ̃.
tyvɛraskəlɔ̃gɑ:ɲ
avulw̥arvivrəlibr̥.
məsj̊øsəgɛ̃navɛʒamɛ-
zydbɔnœ:ravɛkseʃɛ:vr̥.
illepɛrdɛtut dəlamɛmfasɔ̃\
œ̃bomatɛ̃/
ɛlkɑ:sɛlœrkɔrd/
sɑ̃nalɛdɑ̃lamɔ̃taɲ/
elao ləlulemɑ̃ʒɛ\.
nilekarɛzdəlœrmɛ:tr̥\
nilapœrdylu\ rjɛ̃
nlerətn̥ɛ. setɛ/ ⌞parɛtil⌟
deʃɛvrəzɛ̃depɑ̃dɑ̃:t/
vulɑ̃tatupr̥ilgrɑ̃tɛ:r/
elalibɛrte\.
ləbra:vməsj̊øsəgɛ̃
kinkɔ̃prənɛrjɛ̃nokaraktɛrdəsebɛ:t/
etɛkɔ̃stɛrne\.
ildi:zɛ sɛfini\
leʃɛ:vrəsɑ̃nɥiʃemwa\
ʒnɑ̃gardrepɑzyn\.
spɑ̃dɑ̃/ insədekuraʒapɑ
e aprɛzavwarpɛrdysiʃɛ:vr̥
dəlamɛmmanjɛ:r/
ilɑ̃naʃtaynsɛtj̊ɛm\
sœlmɑ̃sɛtfw̥a/
ilysw̥ɛ̃dlapr̥ɑ̃dtutʒœn

jeune, pour qu'elle s'habituât mieux à demeurer chez lui.

Ah! Gringoire, qu'elle était jolie, la petite chèvre de M. Seguin! Qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande; c'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire? — et puis docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle; un amour de petite chèvre . . .

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps, il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse, et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi: — «Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi!»

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne:

«Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gam-

purkɛlsabitɥ̊amjø
admœ:reʃelɥi\.
ɑ:grɛ̃gwa:r/ kɛletɛʒɔli/-
laptitʃɛ:vdəmsj̊øsəgɛ̃/.
kɛletɛʒɔliavɛksezjødu/
sabarbiʃdəsuzɔfisj̊e/
sesabonwa:relɥi:zɑ̃/
sekɔrnzebre/
eselɔ̃pw̥albl ɑ̃
kilɥifəzɛtynhupl̥ɑ̃:d\
setɛ prɛskosiʃarmɑ̃
kəlkabridɛsmeralda/
⌜tytrapɛl⌝/ grɛ̃gwa:r\.
epɥ̊i\ dɔ/sil karɛsɑ̃t/
səlɛ:sɑ̃trɛ:rsɑ̃buʒe/
sɑ̃mɛtsɔ̃pj̊edɑ̃lekɥ̊ɛl/
œ̃namu:rdəptitʃɛ:vr̥\.
məsj̊øsəgɛ̃/
avɛdɛrjɛ:rsamezɔ̃/
œ̃klo/ɑ̃turedobepin\. sɛla/
kilmisanuvɛlpɑ̃sj̊ɔnɛ:r\.
illataʃaaœ̃pj̊ø
opl̥ybɛlɑ̃drwɑdypr̥e
ɑ̃nɛjɑ̃sw̥ɛ̃dlɥilɛ:sebokutkɔrd
ettɑ̃zɑ̃tɑ̃/
ivnɛvwa:rsiɛletɛbjɛ̃\.
laʃɛfsətruvɛtrɛzørø:z
ebrutɛlɛrbdəsibɔ̃kœ:r/
kəmsj̊øsəgɛ̃etɛravi\.
ɑ̃fɛ̃/
⌞pɑ̃sɛlpo:vrɔm⌟
ɑ̃vwalayn/
kinsɑ̃nɥirapɑʃemwa\.
⌞m̥sj̊øsəgɛ̃strɔ̃pɛ
saʃɛ:vrəsɑ̃nɥija.⌟
œ̃ʒu:r
ɛlsəditɑ̃rgardɑ̃lamɔ̃taɲ\
⌞kɔmɔ̃dwaɛtbjɛ̃lao⌟
kɛlplezi:r

bader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou . . . C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos! . . . Les chèvres, il leur faut du large.»

A partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit; son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, et faisant: *Mé* . . . tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était . . . Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois:

dəgɑ̃badedɑ̃labryjɛːr
sɑ̃sɛtmoditlɔ̃ːʒ
kivuzekɔrʃləku.
sɛbɔ̃purlɑːn/ upurləbœf
dəbrutedɑ̃zœ̃kl̥o/
leʃɛːvr̥/
illœrfodylarʒ.
apartirdəsmɔmɑ̃
lɛrbdykl̥olɥiparyfad.
lɑ̃nɥilɥivɛ̃\ ɛlmɛgri\
sɔ̃lɛsfirɑːr\.
setɛpitʲedlavwar-
tiːretulʒursyrsalɔ̃ːʒ
latɛːtturnedykoːtedla-
mɔ̃taɲ\ lanarinuvɛrt
efəzɑ̃ mɛː tristəmɑ̃\.
məsʲøsəgɛ̃sapɛrsəvɛbjɛ̃-
ksaʃɛːvravɛkɛlkəʃoːz/
⌊meinsavɛpɑ
skəsetɛ⌋. œ̃matɛ̃/
kɔmilaʃvɛdlatr̥ɛːr/
laʃɛːvsərturna
elɥididɑ̃sɔ̃patw̥a\

⌊ekutemsʲøsəgɛ̃⌋ ʒəmlɑ̃giʃevu lɛːsemwaaledɑ̃lamɔ̃taɲ.

— ɑːmɔ̃djø ɛlosi/ ⌊kriamsʲøsəgɛ̃stypefɛ⌋ edyku/ illɛːsatɔ̃besɔ̃nekɥ̊ɛl\. pɥ̊i sasɛjɑ̃dɑ̃lɛrb/ akoːtetsaʃɛːvr̥\

— ⌊kɔmɑ̃\blɑ̃kɛt tyvømkite/⌋

⌊blɑ̃kɛtrepɔ̃di⌋

— wimsʲøsəgɛ̃.

— ɛskəlɛrbtəmɑ̃/kisi\.

— oːnɔ̃/ m̥sʲøsəgɛ̃.

— tyɛptɛtrataʃettrɔkuːr/ vøtykəʒalɔ̃ːʒlakɔrd/.

— sɛpɑlapɛn/ məsʲøsəgɛ̃.

— alɔːr/ ⌈kɛskitfo/ kɛskətyvø/⌉

— ʒvøaledɑ̃lamɔ̃taɲ ⌊məsʲøsəgɛ̃⌋.

— ⌊mɛmalørøːz/⌋ tynsepɑkijallu/dɑ̃lamɔ̃taɲ. kəfratykɑ̃tivjɛ̃dra.

— ʒlɥidɔnredekutkɔrn/ məsjøsəgɛ̃.

— ləlusmɔkbjɛ̃dtekɔrn/ imamɑ̃ʒedebikotrəmɑ̃(t)ɑ̃kɔrnek-

tw̥a/. tysebjɛ̃/lavjɛjrəno:d kjetɛtisi lɑ̃dɛrnje ⌊ynmɛtrɛsʃɛ:vr̥
fɔ̃rtemeʃɑ̃tkɔmœ̃buk⌋ ɛlsɛbatyavɛkləlututlanɥi pɥ̊ilmatɛ̃/ lə-
lulamɑ̃ʒe\.

— pekaire/ ⌊po:vrəno:d⌋. sanfɛrjɛ̃msʆøsəgɛ̃ lɛ:semwa-
aledɑ̃lamɔ̃taɲ.

— ⌊bɔ̃tedivin⌋ dimsʆøsəgɛ̄ mɛkɛskɔ̃lœrfɛdɔ̃/kameʃɛ:vr̥.
ɑ̃kɔryn/ ⌊kəlluvammɑ̃ʒe⌋. ebjɛ̃nɔ̃\. ʃtəso:vremalgretw̥a/kɔkin
etpœr kətynrɔ̃:ptakɔrd/ ʒvɛtɑ̃fɛrmedɑ̃letabl etyirɛstratu/ʒu:r.

latsy ⌊məsʆøsəgɛ̃ɑ̃pɔrtalaʃɛ:vdɑ̃zynetablətutnwa:r/⌋ dɔ̃til-
fɛrmalapɔrt adublətu:r. malørøzmɑ̃/ ilavɛtubljelafnɛ:tr̥;
eapɛnytildoturne kəlaptit sɑ̃nala\.

tyri/⌊grɛ̃gwa:r⌋. ⌊parblø⌋ ʃkr̥w̥ɑbjɛ̃ tyɛdypartideʃɛf/tw̥a\-
kɔ̃trəsəbɔ̃msʆøsəgɛ̃. nuzalɔ̃vwarsityri:ra/tutalœ:r\.

⌊kɑ̃laʃɛvrəblɑ̃ʃarivadɑ̃lamɔ̃taɲ/ səfytœ̃ravismɑ̃ʒeneral⌋.
ʒamɛlevjøsapɛ̃/ navɛrjɛ̃vydosiʒɔli\. ɔ̃larsykɔmynpətitrɛ:n le-
ʃɑtɛɲe səbɛsɛʒyskatɛ:r\ purlakarɛsedybudlœrbrɑ̃:ʃ\. leʒnɛ-
dɔ:r suvrɛsyrsɔ̃pasa:ʒ/ esɑ̃tɛbɔ̃ ⌊tɑ̃kilpuvɛ⌋ tutlamɔ̃taɲ/-
lɥififɛ:t

typɑ̃:s/ grɛ̃gwa:r\ sinɔtʃɛ:vretɛtørø:z. plytkɔrd/ plytpʆø/
rjɛ̃/kilɑ̃pɛ:ʃadgɑ̃ʋade dəbruteasagi:z\. sɛla/ kiljɑ̃navɛdlɛrb
ʒyskəpartsylekɔrn/ mɔ̃ʃɛ:r\. ekɛlɛrb/ savurø:z/ fin/ dɑ̃tle/
fɛtdəmilplɑ̃:t/; ⌊setɛbjɛ̃notʃo:zkəlgɑ:zɔ̃dyklo\⌋. ⌊eleflœ:r dɔ̃k⌋.
dəgrɑ̃tkɑ̃panylblø dediʒitaldəpurpr̥ alɔ̃kalis tutynfɔrɛtflœr-
so:va:ʒ debɔrdɑ̃dsykkapitø.

laʃɛvrəblɑ̃:ʃamwatʆesul səvo:tr̥ɛladdɑ̃leʒɑ̃bɑ̃lɛ:r eru:l-
ɛllɔ̃detaly pɛlmɛlavɛkl̥efœjtɔ̃be, eleʃɑ:tɛɲ. pɥ̊i/ tutakuɛlsər-
drɛsɛdœ̃bɔ̃syrsepat. hɔp lavwalaparti latɛ:tɑ̃navɑ̃ atravɛ:rle-
makielebɥisʆɛ:r/ tɑ̃tosyrœ̃pik tɑ̃toofɔ̃dœ̃ravɛ̃/ lao ɑ̃bɑ partu.
ɔ̃nɔrɛdi kijavɛdiʃɛv/dəmsʆøsəgɛ̃dɑ̃lamɔ̃taɲ.

⌊sɛkɛlnavɛpœ:rdərjɛ̃/lablɑ̃kɛt\⌋.

ɛlfrɑ̃ʃisɛdœ̃so dəgrɑ̃tɔrɑ̃kileklabusɛtopɑ:sa:ʒ dəpusjɛrym-
idedekym alɔ:r/ tutrɥislɑ̃:t/ ɛlalɛsetɑ̃tsyrkɛlkərɔʃpl̥at es-
fəzɛsɛʃeparləsɔlɛ:j. ⌊ynfw̥a/⌋ ⌊savɑ̃sɑ̃tobɔrdœ̃pl̥ato ynfl̥œ:r-
dəsiti:zodɑ̃⌋ ɛlapɛrsyɑ̃bɑ ⌊tutɑ̃bɑdɑ̃laplɛn/⌋ la mezɔ̃dəmsʆø-
səgɛ̃ avɛkləkl̥odɛrjɛ:r\. salafiri:rolarm.

— kəsɛpti ditɛl kɔmɑ̃ɛʒpytn̥i:rladdɑ̃?

⌊po:vrɛt⌋ dəsvwa:rsiopɛrʃe/ ɛlsəkr̥w̥ɑjɛtomwɛ̃osigrɑ̃dkəl-
mɔ̃:d/.

ɑ̃sɔm/ ⌊səfytynbɔnʒurnepurlaʃɛ:vdəmsʆøsəgɛ̃⌋. vɛrl-

miljødyʒu:r ãkurãdədrwɑtedgo:ʃ ɛltɔ̃badãzyntrupdəʃamwa ãtrɛ̃dkrɔkeynlãbryskabɛldã. nɔtpətitkurø:zãrɔbblã:ʃ fisã·sɑ:sʃɔ̃\. ɔ̃lɥidɔnalamɛjœrpl̥as alalãbrysk/ etusemesʃø/fyrtrɛgalã\. ilparɛmɛ:m ⌊səsidwarɛsteãtrənu grɛ̃/gwa:r⌋ kœ̃ʒœnʃamwaapəlaʒnwa:r/ ylabɔnfɔrtyndəpl̥ɛ:rablãkɛt\. ledøzamurøsegarɛ:rparmilbwɑynœrudø/ e sityvøsavwarskizdi:r/ valdəmãdeosurzbavard/ kiku:rɛ̃viziblədãlamus\.

tutaku lvãfrɛ:ʃi\. lamɔ̃taɲdəvɛ̃vjɔlɛt. ⌊setɛlswa:r⌋ . . .

⌈de:ʒa⌉ dilaptitʃɛ:vr̥ ⌊eɛlsarɛtafɔrtetɔne⌋.

ãbɑ leʃã(z)etɛnwajedbrym. ləkl̥odməsʃøsəgɛ̃ disparɛ:sɛdãlabryjɛ:r edlamezɔnɛt ɔ̃nəvwajɛpl̥ykl̥ətwa avɛkœ̃pøtfyme. ɛlekutaleklɔʃɛtdœ̃trupo kɔ̃ramnɛ essãtilɑ:mtuttrist. œ̃ʒɛrfo kirãtr̥ɛ lafr̥o:latsezɛlãpɑ:sã. ɛltresaji pɥ̊isfytœ̃yrləmãdãlamɔ̃taɲ.

— ⌊hu: hu:⌋

⌊ɛlpãsaolu⌋ dətulʒu:r lafɔlnjavɛpɑpãse. omɛmmɔmã/ yntrɔ̃:psɔnabjɛ̃lwɛ̃dãlavale. ⌊setɛsbɔ̃msʃøsəgɛ̃ kitãtɛœ̃dɛrnjɛrefɔ:r⌋.

— ⌊hu: hu: fəzɛllu⌋.

— rəvjɛ̃/ rəvjɛ̃/ kriɛlatrɔ̃:p.

blãkɛtytãvidərvəni:r\. mɛ/ ãsrapl̥ãləpʃø lakɔrd laɛdykl̥o/ ɛlpãsakmɛ̃tn̥ã ɛlnəpuvɛpl̥ysfɛ:rasɛtvi ekilvalɛmjørɛste.

latrɔ̃:pnəsɔnɛply.

laʃɛ:vrãtãdidɛrjɛrɛl œ̃brɥitfœ:j. ɛlsərturna evidãlɔ̃:brədøzɔrɛjkurt tutdrwɑt avɛkdøzjø/kirlɥi:zɛ\.

setɛllu.

enɔ:rm immɔbil asisyrsɔ̃trɛ̃ddɛrjɛ:r/ iletɛla rəgardãlaptitʃɛ:vrəblãʃ/ eladegystãparavã:s\. kɔmilsavɛbjɛ̃ killamãʒrɛ ləlunəspr̥ɛ:sɛpɑ. sœlmã kãtɛlsərturna ismitarirmeʃamã.

— hɑ: hɑ: laptitʃɛ:vdəmsʃøsəgɛ̃/ ⌊eilpɑ:sasagroslãgru:ʒsyrsebabindamadu⌋.

blãkɛtsəsãtipɛrdy. œ̃mɔmã/ ãsrapl̥ãlistwa:rdəlavjɛjrəno:d kisetɛbatytutlanɥi purɛtmãʒelmatɛ̃/ ɛlsədikivɔdrɛptɛtmjø sl̥ɛ:semãʒetutsɥ̊it. pɥ̊i/ setãravi:ze ɛltɔ̃baãgard. latɛ:tbɑ:s elakɔrnãnavã kɔmynbravʃɛvdməsjøsəgɛ̃kɛletɛ/ ⌊nɔ̃pɑ⌋ kɛlylɛspwa:rdtɥellu\ ⌊leʃɛvnətypɑllu⌋ mesœlmã/ purvwa:r sʃɛlpurɛtni:rosilɔ̃tãkl̥arno:d.

alɔ:r/ ləmɔ̃strəsavãsa eleptitkɔrnãtrɛ:rtãdã:s\.

ɑ:labra:vʃəvrɛt kɔmɛljalɛdbɔ̃kœ:r. pl̥yddi:fwa ⌊ʒənmãpɑ/

grẽgwa:rⱼ ɛlfɔrsalluarky:le purpr̥ãdralɛn. pãdãsetrɛ:vdynminyt lagurmã:d/kœjɛãɑ:t ãkɔrœ̃brẽtsaʃɛ:rɛrb/ pɥ̊iɛlrəturnɛtokõba labuʃpl̥ɛn. sady:ratudlanɥi. dətãzãtã laʃɛ:vdəmsʃ̊øsəgẽ rəgardɛlezetwaldãsedãlsʃ̊ɛlkl̥ɛ:r eɛlsədi:zɛ.

— o: purvykəʃtʃ̊ɛnʒyskalo:b̥.

lynapr̥ɛlo:tr̥ə lezetw̥alsetɛɲi:r\. ʟblãkɛtrədublatkutkɔrn ləludkuddãⱼ. yn̊lɥœrpɑ:l̊ parydãlɔrizõ ləʃãdœ̃kɔkãrwe mõtadynmetɛ:ri.

— ãf:ẽ\ ʟdilapovbɛ:t kinatãdɛpl̥ykl̥əʒu:r purmuri:rⱼ. eɛlsalõʒapartɛ:r dãsabɛlfury:rblã:ʃtuttaʃetsã.

alɔ:r ləlusəʃtasyrlaptitʃɛ:vr elamãʒa.

adjø/grẽgwa:r\.

listw̥arkətyaãtãdy/ nɛpazœ̃kõtdəmõnẽvãsʃ̊õ. siʒamɛtyvjẽãpr̥ɔvã:s nomenaʒetparlrõsuvã dəlaʃɛ:vdəmsʃ̊øsəgẽ kisbatitutlanɥiavɛkləlu epɥ̊ilmatẽ/ ləlulamãʒa\.

tymãtãbjẽ/grẽgwa:r\ epɥ̊i ləmatẽ ləlu lamãʒa.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

P. 29, l. 6 d'en bas: [vö:v]; lisez: [vœ:v].

P. 29, l. 3 d'en bas: [vöf]; lisez: [vœf].

P. 30, l. 13 d'en bas: [dard] (*darde*); lisez: [tart] (*tarte*).

P. 39, l. 2: § 74; lisez: § 73.

P. 47, l. 26. La citation de Lesaint doit se lire: «Le grasseyement de l'*r*, défaut très commun aux Parisiens et qui consiste à supprimer plus ou moins cette lettre dans la prononciation, devient insupportable dans le chant.»

P. 70, l. 16: le liquide; lisez: la liquide.

P. 77, l. 13: *dossier* se prononce à Paris ordinairement avec un *o* fermé [dosje].

P. 126, l. 11. On évite parfois la liaison après une voyelle nasale. Ex.: *Entre chien* | *et loup*; *maison* | *à louer*.

P. 130, l. 19. Exemples à ajouter: *corps à corps* [kɔr-akɔ:r]; *enver(s) et contre tous*; *ver(t) et rouge*.

P. 148, l. 18. Nous avons entendu prononcer le *c* final de *arc-boutant*, *arc-bouter*, *arc-doubleau*.

P. 151, l. 10 d'en bas. Sous l'influence de l'orthographe beaucoup prononcent maintenant [nɛni] pour [nani], comme [ɛni:r] pour [ani:r] (*hennir*).

P. 154, l. 13 d'en bas: [ɑ̃]; lisez: [jɑ̃].

P. 158, l. 10: [o]; lisez: [ɔ].

P. 159, l. 7 d'en bas: *spectale*; lisez: *spectacle*.

TABLE ANALYTIQUE.

(Les chiffres renvoient aux paragraphes.)

INDEX DES MOTS.

(Les chiffres renvoient aux paragraphes. — L'index ne contient qu'un choix des mots cités.)

TABLE DES MATIÈRES.

SANDS & CO. — LONDON.

THE KISS

AND ITS HISTORY

BY

DR. KR. NYROP

TRANSLATED BY

WILLIAM FREDERIK HARVEY

Revue critique (1899, I, 201):

Le livre que M. Kr. Nyrop a écrit sur l'histoire du baiser est un des plus charmants et des plus curieux que je connaisse; j'ajouterai qu'il est aussi savant et profond que charmant, tant il témoigne de connaissances variées et de lectures étendues. Il fallait être versé, comme M. N. l'est, dans les littératures anciennes et modernes, posséder également bien celles du Nord et du Midi de l'Europe, être folkloriste, historien et, à l'occasion même juriste, pour avoir osé aborder et pu traiter un pareil sujet. Il serait difficile de faire un choix parmi les huit chapitres dont se compose ce beau livre et de dire quel est le plus intéressant: partout on trouve la même sûreté d'information, la même richesse d'exemples.

(CHARLES JORET.)

(Ce livre a paru en danois, en suédois, en russe et en anglais)

DET NORDISKE FORLAG. — COPENHAGUE

ROLANDSKVADET

METRISK OVERSAT AF O. P. RITTO
ILLUSTRERET AF NIELS SKOVGAARD
INDLEDNING OG NOTER AF KR. NYROP

Archiv für das Studium der neueren Sprachen (vol. 100, p. 448):

Das Buch tritt uns schon in seiner äusseren Gestalt als ein vornehmes kleines Kunstwerk entgegen. Papier und Druck scheinen mit den Wünschen des verwöhnten Bücherliebhabers zu rechnen. Es zeigt sich wieder einmal, wie das dänische Buchgewerbe, trotz seinem kleinen Absatzgebiet, eine rühmenswerte Höhe einnimmt.

Nyrop hat mit sicherer Hand in die dreissig Seiten Einleitung alles das hineingelegt, was einen weiteren gebildeten Leserkreis über den Wert und die Besonderheiten des Rolandsliedes, über den Ruhm seines Helden und sein litterarisches Fortleben aufklären kann. Die kurze Schilderung zumal von den Stimmungstönen, die die Chanson durchklingen, ist mit ausgezeichneten Blick für das Wesentliche gegeben. Die Bemerkungen S. XXII ff. über Roland in Italien und Skandinavien dürften auch dem Fachmann lehrreich sein. . . . An den von Skovgaard gezeichneten Bildern wird ein moderner Geschmack Gefallen finden. . . . Die Übersetzung selbst macht vor allen Dingen den Eindruck lebendiger Frische.

(Andreas Heusler.)

